

VISÓ

2015
NUMÉRO

04

REGARDS SUR L'ITALIE

• Magazine des étudiants de l'IJBA •

3 euros

ITALIE

**FASTE
& FURIEUSE**

**UN SAVOIR-FAIRE
QUI S'EXPORTE** 28



TGV LYON-TURIN

PROJET
SOUS TENSION 8

LAMPEDUSA

L'ÎLE SOLIDAIRE
DES MIGRANTS 56

PAPE FRANÇOIS

SACRÉ
COMMUNICANT 86

CINECITTÁ 2

LE RETOUR 70

ijba

VISÓ n°4 • 2015 • 3€



ijba.fr





LE COLISÉE N'EST PAS SEULEMENT LE MONUMENT LE PLUS CÉLÈBRE D'ITALIE. C'EST AUSSI UNE MÉTAPHORE DE CE PAYS EN TANT QUE RÉALITÉ QUI SEMBLE TOUJOURS SE MORCELER ET PRENDRE L'AIR, MAIS QUI RESTE DEBOUT, CAPABLE DE SÉDUIRE LE MONDE ENTIER PAR CE QU'IL EXPRIME ET PAR SA BEAUTÉ.

ALBERTO TOSCANO, JOURNALISTE ITALIEN,
AUTEUR DE SACRÉS ITALIENS.

Renaissance Acte II

Ils sont des milliers à s'échouer, amaigris et affaiblis, sur les plages italiennes. Des milliers à croire, à porter un espoir, à voir l'Italie comme un Eldorado. À se dire qu'ici, c'est moins pire que là-bas, que la Péninsule est en paix et prospère. Mais l'Italie a ses drames intérieurs et ses peurs intimes. La splendeur est passée. La Botte est abîmée. Le talon s'use sous les coups de l'austérité, la jambièrse se tord entre mafia et corruption. Le cuir se froisse sous l'effet de cette crise anonyme et sans visage.

Un Italien sur six vit avec moins de 1 000 euros par mois. 43 % des moins de 25 ans sont au chômage, les plus diplômés fuient. Ils étaient 100 000 à quitter le pays en 2013. Mais l'Italie se réinvente, espère et croit en ses forces, à l'image de la société civile. Les NO TAV – les opposants à la ligne grande vitesse Lyon-Turin – résistent depuis un quart de siècle. Ils dénoncent sans relâche les renoncements d'une classe politique rongée par les malversations et la démagogie.

L'Italie se bouge. Eataly, le spécialiste de la gastronomie italienne, se hisse sur la scène internationale, fort du succès de ses produits locaux qu'il vend de Tokyo à New York en passant par Istanbul. Le cinéma italien se requinque. Les tournages étrangers reviennent et réveillent les studios de Cinecittà. Le monde de la presse se revigore. *Il Fatto Quotidiano* a donné un coup de pied dans la fourmilière médiatique, usée par vingt ans d'influence du pouvoir berlusconien.

L'Italie s'active. Matteo Renzi a créé la surprise. Jeune, il souhaitait montrer au monde un nouveau visage du pays et une autre façon de faire de la politique. Un an après son élection, *Visó* est allé vérifier si son slogan « *Sblocca Italia* » (débloquer l'Italie) résonne toujours dans les rues de cette nation qui se réveille. Cette Botte qui se redresse.

- Marine Le Gohébel
- Thomas Evrard
- Rédacteurs en chef

SOMMAIRE



Pages

| | | | |
|--|--|--|---|
| <p>En bref 06</p> <p>La tribu des NO TAV 08</p> <p>Salvini l'opportuniste 14</p> <p>Matteo Renzi à la manœuvre 18</p> <p>Clichés de manifs 22</p> <p>Quel avenir à gauche ? 24</p> <p>Le cauchemar de la Mafia 26</p> | <p>28 Un savoir-faire qui fait recette</p> <p>40 Grand entretien</p> <p>46 Dans la peau des Italiennes</p> <p>50 Au pays des Tanguy</p> <p>52 Bienvenue à Lampedusa</p> <p>58 Des yaourts pour s'intégrer</p> <p>62 Dans les pas de la Lupa</p> | <p>66 Escrime handisport</p> <p>70 L'envers des décors</p> <p>76 Quand Pasolini trépassé</p> <p>80 Le pape des Archives</p> <p>83 La face obscure de l'Italie</p> <p>86 Journalistes au Vatican</p> <p>90 Mediapart à l'Italienne</p> | <p>92 L'onde mystère</p> <p>94 Un vieil éclat d'assiette</p> <p>96 Bonne chère et fins gourmets</p> <p>98 Bière artisanale et carcérale</p> <p>101 Rome autrement</p> <p>102 Coups de cœur et dolce vita</p> <p>104 Les savoirs inutiles</p> |
|--|--|--|---|

WHO'S WHO ?

Directeur de la publication : François Simon

Coordination : Jean-François Brieu, Maria Santos-Sainz, François Simon

Rédacteurs en chef : Marine Le Gohébel, Thomas Evrard

Secrétaires de rédaction : Julien Guintard, Gérard Muteaud

Directeur artistique : Cyril Fernando

Rédacteurs : Federico Caponetti, Matthieu Delmas, Lucas Desseigne, Kevin Estrade, Thomas Evrard, David Gauthier, Éléa Giraud, Damien Gouteux, Elise Henry, Alvin Koualef, Robin Lambert, Marine Le Gohébel, Jade Lemaire, Hélène Lompech, Daniele Martignoni, Valentin Pasquier, Colin Pradier, Thibault Seurin

Remerciements : Francesco Ferretti (Dipartimento Scienze della comunicazione, Università Roma Tre), Alessandro Farruggia (Sala Stampa), Sonia Delesalle-Stolper, Carole Saturno, Anne Le Nir, Pablo Ordaz, Silvia Bonucci, Alberto Toscano, Emiliano Ioso pour son aimable autorisation de publier sa photo, p.38

Visó, magazine édité à 1 200 exemplaires et réalisé par les étudiants de master 2 en spécialité presse écrite, en collaboration avec les étudiants de la formation de journalisme de l'université Roma Tre

Numéro spécial
ISSN en cours

Institut de journalisme Bordeaux-Aquitaine
1, rue Jacques Ellul
33000 Bordeaux
05 57 12 20 20
www.ijba.u-bordeaux3.fr

Photo une : Sofie Delauv via Getty images

Imprimeur : PDG
59 rue Jules Guesde, 33800 BORDEAUX

Distributeurs : Relay, SAD

ijba
Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

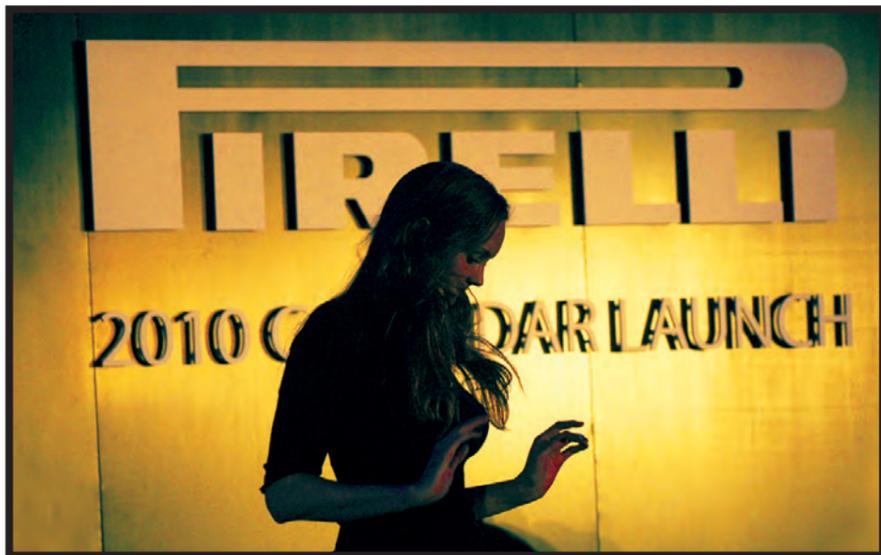


PAS TRÈS GAY LE VATICAN

Laurent Stefanini, ex-chef du protocole de l'Élysée, nommé ambassadeur près le Saint-Siège par le président François Hollande en janvier, attend toujours de prendre ses fonctions à l'heure où ces lignes sont écrites. Depuis cette désignation, la diplomatie du Saint-Siège observe un lourd silence, la façon traditionnelle de signifier sa désapprobation. En cause : l'homosexualité du candidat. L'homme, âgé de 55 ans, très discret sur sa vie privée, avait déjà été le numéro deux de l'ambassade de 2001 à 2005. Il avait laissé un très bon souvenir dans les milieux romains et avait également reçu le soutien de nombreux hauts prélats français. Ce camouflet vient ternir l'image de rénovation donnée par le pape François, plus ouvert sur la question de l'homosexualité que ses prédécesseurs. Le précédent pape, Benoît XVI, avait déjà refusé en 2008 de reconnaître comme ambassadeur un diplomate français au motif que celui-ci était pacsé avec un homme ! Mais, pour l'instant, l'Élysée et le Vatican confirment que la candidature de Laurent Stefanini est toujours à l'étude. Peut-être encore pour longtemps : en 2008, après dix mois de tractations, seule la nomination d'un autre candidat avait réussi à débloquer la situation.

PIRELLI RHABILITÉ PAR LA CHINE ?

Les fleurons de l'industrie européenne continuent d'exciter l'appétit des investisseurs chinois. En 2013, l'entreprise Dongfeng rachetait une part des actions de PSA Peugeot Citroën. Le 22 mars dernier, China Chemical a racheté l'Italien Pirelli. Fondé en 1872 à Milan, le groupe est présent dans plus de 160 pays. Il dispose de 22 sites de production et emploie près de 38 000 personnes dans le monde entier. Cependant, le manufacturier de pneus est connu mondialement pour son calendrier mettant en scène de jolies jeunes filles dénudées. Les plus grands photographes ont participé à « *The Cal* », depuis sa création par la filiale anglaise du groupe, au milieu du Swinging London des années 60 : Helmut Newton, Annie Leibovitz, Steve McCurry, Terry Richardson ou encore Richard Avedon. Cette acquisition montre bien les avancées des entreprises chinoises dans les capitaux des plus grandes firmes industrielles européennes. Pour Pirelli, on peut se demander si, à la lumière du nouvel actionnaire majoritaire, le calendrier latin ne se rhabillera pas un peu plus pour complaire à la pruderie chinoise.



LE PAPE JUBILE

Deux ans après son élection, le pape François a annoncé la célébration d'une Année Sainte extraordinaire pour 2015. Un Jubilé de la Miséricorde qui débutera le 8 décembre, avec l'ouverture de la Porte Sainte de Saint-Pierre et se terminera le 20 novembre 2016. La miséricorde est un thème cher au pape. « *Elle rend le monde moins froid et plus juste. Nous devons comprendre cette miséricorde de Dieu, Père miséricordieux qui a beaucoup de patience.* » Avec ce jubilé, l'Église cherche à promouvoir la figure du grand amour de Dieu et l'esprit chrétien au service des autres, en particulier des personnes dans le besoin, à un moment où l'individualisme et les inégalités sociales dominent. Depuis la première année sainte, en 1300, seulement trois jubilé extraordinaires ont été organisés par l'Église. En 1933, à l'occasion du centenaire de la Rédemption, en 1966 pour la clôture du Concile Vatican II et en 1983 pour le 1950^e anniversaire de la mort et de la résurrection du Christ. Ce jubilé est une belle opportunité pour la ville de Rome et l'Italie, qui attendent un boom du tourisme étranger, la création de centaines d'emplois et une croissance significative du PIB national.

ROME EN TOC

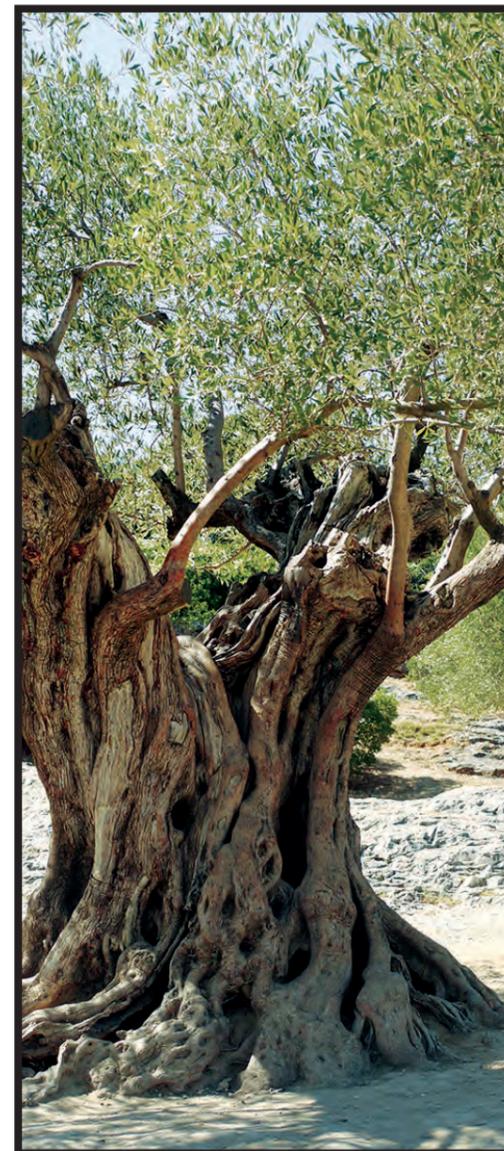
Le nouvel épisode de la saga James Bond s'appellera « *Spectre* », du nom de l'organisation terroriste adverse du plus célèbre agent secret britannique. Le tournage de ce 24^e volet, avec la Française Léa Seydoux, l'Italienne Monica Bellucci et le Britannique Daniel Craig, s'est déroulé à Mexico, mais aussi à Rome en mars, où l'espion a revêtu une nouvelle casquette, celle de maire ! Le média en ligne italien *Linkiesta* se réjouit des actions de cet élu pas comme les autres, qui, pour les besoins du tournage, a renové le mobilier urbain, nettoyé les rues, et effacé les tags. Des repas ont même été organisés pour leurrer les « sans domiciles fixes » à l'écart de la place Saint-Pierre, le temps de quelques scènes. Pour de nombreux Italiens, la production du film semble bien plus prodigieuse que la véritable municipalité. Pour les spectateurs, rendez-vous le 11 novembre 2015 en France et le 6 novembre en Italie pour découvrir le résultat sur grand écran.

UN ANGE PASSE

Sculpteur, architecte et peintre, Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni, dit Michel-Ange, est né il y a 540 ans à Caprese, aux environs de Florence. L'Italie rend hommage à son génie artistique à travers une série d'événements et d'expositions qui ont lieu dans les grandes villes italiennes tout au long de l'année. Ce sera l'occasion de redécouvrir et de s'émerveiller encore devant des chefs-d'œuvre tels que *la Pietà*, *le David* et les fresques de la chapelle Sixtine. Ces dernières auraient pu ne jamais exister : Michel-Ange avait tout d'abord refusé l'offre de travail, arguant qu'il était sculpteur, et non peintre. Il fallut tout le poids et l'habileté du pape Jules II pour le convaincre, et offrir au monde entier la vision de la création de ce génie de la Renaissance.



DES OLIVES MORTES DE SOIF



Symbole de la Méditerranée, l'olivier est en danger. Son ennemi s'appelle xylella. Une bactérie nuisible qui affecte les oliveraies et cause une déshydratation rapide, puis la mort des arbres. Dans les Pouilles, une région qui fournit 30 % de la production italienne, les plants sont décimés. L'emploi de milliers de personnes est menacé car l'huile d'olive est une véritable richesse de la région, non seulement économique, mais aussi historique et touristique. On ne sait si la bactérie, originaire d'Amérique centrale, s'est propagée en transitant par les cales de cargos ou si elle a été malencontreusement introduite par des chercheurs qui souhaitaient l'étudier. Aucun remède n'est disponible pour endiguer le fléau. Le seul plan d'urgence adopté ressemble à la politique de la terre brûlée : l'arrachage des arbres, même s'ils ne sont pas encore infectés. Mais cette décision est contestée sur la base d'études menées par le département des Sciences et Technologies biologiques et de l'environnement de l'Université du Salento. Ses chercheurs ont observé que sur un échantillon de 20 000 arbres de la région, seuls 582 étaient infectés. La multinationale américaine de biotechnologies agricoles Monsanto serait en embuscade pour proposer de remplacer les oliviers déracinés par une variété génétiquement modifiée pour résister à xylella. Les propriétaires d'oliveraies en Corse et en France continentale s'inquiètent d'une éventuelle propagation au-delà de la botte italienne.

L'ENVERS DE L'EXPO

Coupes du monde, Jeux Olympiques, expositions universelles... les événements de cette envergure dépassent toujours le budget prévu, et l'Exposition universelle de Milan n'échappe pas à la règle. Cependant les Italiens ont fait preuve d'originalité, en votant un budget de « *camouflage* » des bâtiments inachevés un mois avant l'inauguration le 1^{er} mai dernier. Ce sont ainsi 2,6 millions d'euros qui ont été dépensés à la dernière minute pour « *des panneaux amovibles destinés à dissimuler les travaux toujours en cours aux visiteurs* » révèle *La Stampa*. Ajoutez à cela le démantèlement en janvier 2014 d'une structure de type mafieuse – des politiques locaux fournissaient des contrats de construction pour les pavillons de l'exposition en échange de rétributions financières – et les récentes controverses sur les violations des lois sur le bénévolat, vous obtenez l'exposition des pires travers de l'Italie.



LES INSURGÉS DE LA VALLÉE

Deux secondes. C'est le temps qu'il faudra aux futurs passagers de la ligne Lyon-Turin pour franchir le val de Susse. Deux secondes pour traverser ce théâtre d'une lutte de vingt-quatre ans contre la construction de cette liaison ferroviaire. Une histoire de batailles et de martyrs. Un combat qui s'éteint à petit feu.

■ Texte Damien Gouteux. Photos Robin Lambert & Damien Gouteux

LES MURS SOUS
L'AUTOROUTE SONT
LES TÉMOINS MUETS
DES VIOLENTES
BATAILLES PASSÉES.



Perdue au fond d'une vallée encaissée des Alpes piémontaises, une forteresse. Des blocs de béton soutiennent de lourdes grilles, surmontées de fils de fer barbelés. Une seconde enceinte fortifiée double le dispositif. Tous les cinq mètres, un poteau porte une caméra et deux projecteurs, sentinelles vigilantes. Des troupes de la police, des carabinieri et des forces spéciales patrouillent. Mine d'uranium ? Camp de travail pour prisonniers endurcis ? Base des services secrets ? Non, un chantier en état de siège, niché entre les hauts piliers de l'autoroute qui éventre cette vallée aux bois de châtaigniers et aux terrasses viticoles désormais à l'abandon. Un seul acronyme explique tout cela, ou plutôt deux : TAV (*Treno ad Alta Velocità* – train à haute vitesse) contre NO TAV, les deux faces d'une même pièce tragique.

Un homme est assis sur un banc en bois, immobile, les jambes croisées. Il fume un bout de clope, le regard absent. Paolo porte un bonnet bleu et rose d'où s'échappent quelques cheveux blancs épars. Il jette son

mégot et s'écrie : « *Que c'est laid ! Que c'est laid !* » Il contemple la vallée de Suse et le chantier qui la ronge. Cet ancien ouvrier est resté fidèle à sa montagne. Il est né ici, y a grandi, y mourra certainement. Gabriella s'agite à ses côtés. Ancienne journaliste, elle porte de grosses lunettes en écaille. Ses cheveux sont décolorés, entre le blond et le gris. Elle partage sa vie et son combat avec Paolo. « *Aristote le disait déjà : le vrai va avec le beau. Le laid, c'est le mensonge ! Et ça, c'est un ignoble mensonge !* », ajoute, amer, celui que ses camarades surnomment « *il Professore* ».

Dès 1995, ils sont un petit groupe à se mobiliser contre le projet ferroviaire qui menace de défigurer la vallée. Nicoletta et Gino en sont des membres actifs. Ces deux anciens professeurs à la retraite n'ont jamais rompu le lien avec « *leur* » montagne. Ils organisent les premières réunions d'information, alertent les habitants, sensibilisent sur les nuisances à venir. « *En 2000, nous avons formé un comité* », raconte Nicoletta, la soixantaine, des cheveux bouclés dressés sur le crâne. Ils adoptent un drapeau, un train noir barré de rouge sur fond blanc, avec l'inscription « *NO TAV* ». Comme un cri. La lutte s'organise, prend de l'ampleur. Les rangs s'élargissent. Les militants achètent des terres situées sur l'emplacement de la future ligne. 1 m² par personne. 1 054 propriétaires. « *Une idée de génie* », souffle Nicoletta. Leur

ARISTOTE LE DISAIT DÉJÀ : LE VRAI VA AVEC LE BEAU. LE LAID, C'EST LE MENSONGE ! ET ÇA, C'EST UN IGNOBLE MENSONGE !

Paolo, un NO TAV, à propos du chantier

but : ralentir le processus d'expropriation et retarder le début des travaux.

Juillet 2001. Une grande manifestation est organisée à Gênes contre le G8. Les NO TAV se joignent aux contestataires. Des vieux, des jeunes, des habitants de la vallée, des citoyens, des catholiques, des membres de l'extrême-gauche, tous crient leur colère. Nicoletta est parmi eux. Elle se souvient de la violence policière qui se déchaîne. Car-



Marco Bertorello / AFP

lo Giuliani, un étudiant de 23 ans, est tué. Nicoletta connaissait sa famille. « *Ils étaient venus dans la vallée. Ils partageaient notre combat. Nous gardons toujours le contact avec eux.* » Tué d'une balle de Flash-Ball, tirée à 4 mètres de distance, puis écrasé accidentellement sous les roues d'une Jeep. Le policier sera innocenté. Mais pas l'Italie qui a été condamnée, en avril 2015, par la Cour européenne des droits de l'homme pour les violences policières commises à l'époque. En 2012, un

autre drame est évité de justesse sur le chantier de la ligne : un manifestant se blesse grièvement en escaladant un poteau électrique pour échapper à la police. Depuis, les pylônes sont bardés de plaques de fer.

LES NOUVEAUX PARTISANS

Entre 2001 et 2010, les militants se regroupent à Venaus dans un *presidio*. C'est un lieu de résistance. Un lieu de vie aussi. Une cahute en contre-plaqué avec une terrasse en bois. On y fume, on y boit du vin. On parle et on envisage les luttes à venir. Bref, on entretient l'espoir. Nicoletta, Gino, Paolo et Gabriella s'y retrouvaient souvent. « *En 2005, la police nous a délogés. Ça a provoqué un sursaut* », précise Nicoletta. Toute la population de la vallée prend fait et cause pour les expulsés : des barrages sont érigés sur les routes, l'autoroute et la ligne ferroviaire. La vallée est coupée du reste de l'Italie : plus de 30 000 personnes se mobilisent. Le projet marque le pas. Ses défenseurs ne désarment pas.

Les NO TAV bâtissent un nouveau local et en mai 2011, ils proclament « *la République libre de la Maddalena* ». Un territoire, jalonné de barricades, sous les bois et sur le tracé de la ligne, dans lequel les lois de l'État italien ne s'appliquent plus. Les militants développent une nouvelle société où « *se renouellent la fraternité, la proximité, la communauté des Alpes rebelles* ». Soixante-dix ans après la lutte des partisans italiens pour se libérer du fascisme, l'histoire se répète et la vallée de Suse est un nouveau maquis, terrain de résistance et de combats. Alessia, 33 ans, sociologue à Milan, connaît bien cette histoire. Sa famille, issue de la vallée, aidait déjà les maquisards. Pour elle, ce chantier, « *c'est le nouveau visage du fascisme qui bafoue le droit des peuples* ». Las, l'expérience autonome tourne court. Le 3 juillet 2011, un nuage de gaz lacrymogène s'abat sur la « République ». Des heures de bombardement. 4 000 grenades lacrymogènes tirées. Pour les militants, l'enfer, les brûlures et les difficultés respiratoires. La « République »



DANS LA RUE ET SUR LES MURS LES NO TAV AFFICHENT LEUR DÉSACCORD

est tombée. Paolo montre du doigt la plaque commémorative et les douilles de lacrymo sur le sol. Sur cette planche en bois, une inscription : « *Champs de la mémoire* ». Il pointe ensuite le sol. Quelques mètres plus bas, sous terre, des ouvriers s'affairent : le tunnel passe juste en dessous. Les militaires et les machines ont remplacé les illusions. Le chantier s'est installé sur les restes de la « République ». Les militants ont construit un nouveau *presidio*, encore un. Une caméra de surveillance est braquée sur eux. Paolo finit son café et se marre : « *C'est important qu'ils sachent ce que je bois après le repas* ». La justice durcit le ton. Les poursuites contre les opposants et leurs soutiens se multiplient. Alessia sort une feuille de sa poche. Elle cite toutes les personnes poursuivies au procès qui se tient actuellement à Turin. « *Erri De Luca est poursuivi pour avoir prononcé le mot "sabotage". Il est opposé à la ligne Lyon-Turin et nous encourage à poursuivre la lutte. Matteo Renzi marchait avec François Hollande le 11 janvier pour la liberté d'expression. Comment peut-on poursuivre De Luca pour un mot ?* ». La répression ne connaît pas de répit. Même l'humour semble devenu hors-la-loi : pour avoir déposé un baiser sur le casque en plexiglas d'un policier lors d'un face-à-face en novembre 2013, une jeune militante est poursuivie pour « *violence sexuelle et outrage à un représentant de l'ordre* » par la justice italienne.

UN COMBAT CONTRE LA MAFIA

Cet acharnement judiciaire et ce déploiement de violence s'expliquent sans doute par une spécificité du combat des NO TAV : la dénonciation de la Mafia. « *TAV = MAFIE* » (Mafia au pluriel) peut-on lire en lettres géantes à flanc de montagne,

LE CHANTIER FORTIFIÉ DU TUNNEL D'EXPLORATION, OÙ LES OUVRIERS FONT LES TROIS-HUIT.





■ DEVANT LE PRESIDIO CLARAE, PAOLO MÉDITE EN CONTEMPLANT LE CHANTIER DE LA COLÈRE.

■ LES NO TAV ONT ÉTÉ LES PREMIERS À DÉNONCER LES LIENS DU CHANTIER AVEC LA MAFIA, À RAISON.

au-dessus du village de Milanere, à l'entrée de la vallée sur le mont Musinè. « Ils sont toujours impliqués dans les grands projets en Italie », enrage Paolo.

Pourtant, selon lui, ce combat est mal relayé. Dans cette partie inégale, où l'information joue un rôle décisif, les relations avec les médias sont tendues. Sur la table, devant Paolo et Alessia, deux journaux : *Il Manifesto* et *Il Fatto quotidiano*, « Les plus indépendants, les seuls à ne pas parler de nous en mal, à

ne pas nous décrire comme des terroristes », s'agace Paolo. Les seuls aussi à se faire l'écho des scandales dénoncés par les militants. Car la Mafia est là, tapie dans l'ombre. Elle rôde. En 2014, la justice a poursuivi vingt personnes. Elles travaillaient sur le chantier et étaient proches du crime organisé. Dans le viseur des juges, l'organisation calabraise *Ndrangheta*. Elle aurait infiltré quatre sociétés de sous-traitance du chantier. L'une d'elle appartenait à Giovanni Toro, mis en

examen pour extorsion. Le directeur général de l'entreprise Lyon Turin Ferroviaria (LTF), Maurizio Bufalini, martèle que la dérive mafieuse est stoppée. Les militants n'y croient pas. Après le café, Gino sort des bouteilles de son sac de randonnée. Du *Spumante d'Asti* pour célébrer la démission de Maurizio Lupi, le ministre des Transports et des Infrastructures. Nous sommes le 20 mars 2015. Les nuages sont trop bas et la brume est trop épaisse pour voir l'éclipse

qui va se dessiner dans le ciel. Gino lève son verre à la santé du ministre « qui s'est éclipsé ». Ils rient. Lupi était cité dans une enquête pour corruption.

Paolo se met à parler, beaucoup. Les mains posées sur un bâton, il laisse libre cours à sa colère : « Regardez l'autoroute en face de nous. Aucune voiture ne passe. Pourquoi construire une ligne à grande vitesse ? Ce projet est un mensonge. Ils appellent ça le progrès. J'appelle ça du gaspillage. Son coût a doublé. » Des 12 milliards prévus en 1990, le projet est estimé aujourd'hui à 26 milliards d'euros. Mais le 24 février 2015, sous les ors de l'Élysée, loin des poussières du chantier piémontais, François Hollande et Matteo Renzi se serraient la main. Ils signaient un engagement commun pour la réalisation de la ligne Lyon-Turin. « C'est du vol ! », ajoute Gino. « Un vol pour les Italiens mais aussi une escroquerie pour tous les citoyens européens. » Bruxelles apporterait jusqu'à 40 % du financement.

Des drapeaux basques, espagnols, allemands flottent aux côtés des toiles du *presidio*. « Des personnes des quatre coins de l'Europe sont venues nous soutenir », sourit Paolo. La lutte s'internationalise. Un autre collectif, *Presidio Europa*, tisse les liens entre les différents combats contre les « Grands Projets Imposés et Inutiles ». Lisa vient de rejoindre le groupe. Flanquée d'une épaisse

UN TUNNEL ÉCOLO ?

C'est un vieux projet dans les cartons de la Commission européenne : une liaison ferroviaire de Lisbonne à Kiev, traversant toute l'Europe, emmenant les citoyens d'un bout à l'autre du continent. De cette transeuropéenne, au fil des renoncements des gouvernements, il ne reste qu'un tronçon : l'axe Lyon-Turin, sur lequel doivent passer des trains à grande vitesse remplis de passagers le jour, et des trains à haute capacité de marchandises la nuit. Le projet est mené par la société Lyon-Turin Ferroviaria (LTF), devenue la TELF (Tunnel Euralpin Lyon Turin) en février 2015. Pour les défenseurs de la ligne, il s'agit de désengorger les vallées françaises de la pollution aux particules fines des 26 millions de camions qui y passent chaque année, et de resserrer les liens entre les deux capitales régionales. Le véritable chantier, qui fera suite à ceux des galeries de reconnaissance, doit démarrer en 2016 en France, et la ligne devrait être opérationnelle en 2028-2029.

polaire noire et de chaussures de randonnée, elle souffle. Elle vient de gravir le chemin en terre qui monte jusqu'au *presidio*. Lisa parle avec un léger accent québécois. Elle est chercheuse en sociologie. Venue en Italie pour son travail, elle y est restée pour le mouvement. Elle parle français, anglais et italien. Ses talents de traductrice sont très appréciés pendant les réunions. Le 19 mars, elle participait à une réunion des NO MUOS. « Ils luttent contre l'extension d'une base militaire américaine dotée de grandes antennes satellites, près de Niscemi en Sicile », précise-t-elle. Des Français de Notre-Dames-Landes aux Roumains luttant contre un projet de lac artificiel, des citoyens de toute l'Europe se dressent contre ces « grands projets inutiles » et se réunissent au *Presidio Europa* pour organiser la riposte.

La pause déjeuner s'achève. Sur le chantier, le béton coule. Une pelleteuse creuse et retourne la terre. L'espoir de Paolo, son éternel bonnet vissé sur la tête, réside dans la foi. Avec sa femme Gabriella, ils se lèvent, marchent quelques mètres jusqu'aux pieds des piliers de l'autoroute, et s'immobilisent devant une statue de la vierge. Leur prière s'élève, essaie de couvrir les bruits du chantier et des voitures. Ils se souviennent de ce curé antifasciste de la vallée qui dynamitait les ponts pour précipiter la libération du pays. Ils ferment les yeux et espèrent. ✕



■ DANS UNE CHAPELLE IMPROVISÉE, LES NO TAV EN APPELLENT À DIEU.

LE MATTEO QUI VENAIT DU NORD

Qui à droite pour rivaliser avec le président du Conseil Matteo Renzi ? À 42 ans, le leader de la Ligue du Nord Matteo Salvini se fait une place dans le paysage politique. Un radical tout en provocation qui pourrait mener sa première grande bataille chez lui, à Milan

■ Texte Thibault Seurin. Photos Thibault Seurin & Élise Henry. Traduction interview Élise Henry.

Il n'y a que lui. Entre caméras, molosses et badauds en manque de selfies, Matteo Salvini est l'attraction du jour sur le marché de Prato, en banlieue florentine. Le secrétaire fédéral de la Ligue du Nord ne brigue aucun mandat mais bat le pavé toscan pour les élections régionales du 18 mai. Gaillard et avenant, ce barbu à la

boucle d'oreille en diamant est porté par ses 30 % d'opinions favorables. Le député européen court les plateaux télé pour assener des solutions radicales. L'immigration ? Il faut l'arrêter. L'Euro ? En sortir. Exit les revendications autonomistes de la Ligue du Nord. En bon animal politique, Matteo Salvini applique les recettes qui font le succès des



LE LEADER D'EXTRÊME DROITE
SAIT SE PLACER AU CENTRE
DU SPECTACLE.

• MATTEO SALVINI A ÉTÉ
ÉLU À LA TÊTE DE LA
LIGUE DU NORD LE
7 DÉCEMBRE 2013 AVEC
82 % DES VOIX.

SA POPULARITÉ EST UN FEU DE PAILLE.

UN JOURNALISTE MILANAIS À PROPOS DE MATTEO SALVINI

populismes européens. « Dans les années 1990 on le surnommait Pierino Padano¹ », se souvient Alessandro Da Rold, journaliste au site d'information milanais Linkiesta. « Il agissait un peu comme un clown, dans ses chroniques à Radio Padania Libera ou La Padania, le journal du parti. Avec des déclarations tonitruantes sur l'immigration et les problèmes de Milan. »

En 1997, la droite reprend la ville à la Ligue. Beaucoup de ses camarades quittent le conseil municipal. Pas lui. « Il a bâti son image à ce moment-là », explique Alessandro Franzini, journaliste à l'Agenzia Nazionale Stampa Associata (ANSA) de Milan. « Celle d'un jeune leader remuant, mais qui s'occupe des problèmes quotidiens. Il est devenu le visage de la Ligue du Nord milanaise. » Lorsqu'il se retire du conseil municipal en 2012, le maire de centre-gauche Giuliano Pisapia ironise : « Tu vas nous manquer Matteo ».

RÉGIONALES EN VÉNÉTIE, ÇA CHAUFFE POUR LA LIGUE

La rupture est consommée entre Matteo Salvini et Flavio Tosi. Accusé de nourrir des ambitions nationales et de chercher des soutiens au centre-droit, le maire de Vérone est exclu de la Ligue du Nord en mars dernier. Mais cet ex-militant fasciste a la rancœur tenace. Il se présente aux élections régionales en Vénétie contre son ancien parti, représenté par Luca Zaia, le gouverneur sortant. « Luca Zaia est un homme populaire, un modéré », fait remarquer Alfio Mastropaolo, politologue à l'Université de Turin. « Contrairement à Matteo Salvini, il n'a rien de très radical. Autrefois il aurait été un parlementaire de la Démocratie chrétienne. C'est dans cette situation très ambiguë que Matteo Salvini va tenter de défendre la région. Je pense qu'une défaite déboucherait sur une crise du parti. Cela voudrait dire que la stratégie de radicalisation ne paye pas. »

Un an plus tard, il est élu à la tête de Ligue du Nord avec 82 % des voix, profitant de la décomposition d'un parti englué dans les scandales de corruption. « Ces affaires avaient durablement atteint les croyances en une Italie septentrionale honnête et travailleuse », note Lynda De Matteo, politologue française auteur d'un livre sur la Ligue du Nord intitulé *L'idiotie en politique*.

« Matteo Salvini a réussi à convaincre les militants et les Italiens du nord que la Ligue est parvenue à faire le ménage ». Pour cela le Milanais tue le père, Umberto Bossi, fondateur omnipotent du parti. Celui qui l'avait freiné dans sa course en 2006, l'empêchant de prendre la vice-présidence de la mairie de Milan. Plus personne ne se mettra en travers de sa route au sein de son propre parti.

UN HUMOUR DOUTEUX

« Matteo est un one-man-show permanent », sourit Alessandro Franzini. « Il n'aime pas être dans l'ombre. Il sait se placer au centre du spectacle ». Le secrétaire fédéral multiplie les provocations via les réseaux sociaux, attaquant sur Twitter un ancien joueur du Milan AC : « Les immigrés qui travaillent bien sont les bienvenus [en Italie, ndlr]. Alors Muntari peut retourner chez lui ». Une plaisanterie douteuse qu'a peu goûté le footballeur Mario Balotelli : « Cette personne est sérieuse quand elle dit des choses comme ça ? Et en plus, c'est un homme politique ! Votez pour moi alors, ce sera mieux ». En réalité Salvini se fiche bien de ce qui se dit sur lui. « Il veut être partagé sur Facebook, avoir des "likes" et des "retweets" », analyse Alessandro Da Rold. « C'est du marketing politique, mais selon moi il n'a pas de réelle stratégie. Sa popularité est un feu de paille. »

IL VISE LA MAIRIE DE MILAN

Bien qu'il apparaisse comme le nouveau visage de la droite italienne, Matteo Salvini doit encore confirmer sa popularité dans les urnes. La Ligue du Nord a obtenu 6,1 % aux dernières européennes, un score en progression mais relativement bas pour cet ancien parti de gouvernement. « On a aussi beaucoup évoqué leur percée en Emilie-Romagne, ajoute Alessandro Franzini, mais il ne faut pas oublier qu'ils étaient seuls face au Parti Démocrate, en l'absence de Forza Italia, le parti de Silvio Berlusconi. »

Alors, quelle suite pour Matteo Salvini ? Impossible de se frotter à Matteo Renzi, alors que le Président du Conseil est crédité de 50 % d'opinions favorables. D'autant que le Milanais refuse toute alliance, malgré des



CLAUDIO BORGHI, CONSEILLER ÉCONOMIQUE DE LA LIGUE DU NORD, AUX CÔTÉS DE MATTEO SALVINI

accointances. « J'ai demandé à rencontrer Beppe Grillo. Il a toujours refusé », explique le leader. « Mais finalement nous n'avons pas la même vision sur l'immigration, et je crains que pour la sortie de l'euro ce soit beaucoup de paroles et peu d'actes. »

Passées les élections régionales, Matteo Salvini devrait se tourner vers Milan pour mener sa première grande bataille politique. L'actuel maire Giuliano Pisapia a annoncé qu'il ne se représentera pas en 2016. « Nous investirons la campagne électorale », confirme le vice-président du groupe parlementaire de la Ligue du Nord, Guido Guedisi. « Matteo Salvini maire de Milan, ce serait une victoire importante. »

Un rêve en forme de challenge pour celui qui va devoir modérer son discours politique. « Il aura besoin de la bourgeoisie milanaise, explique Alessandro Da Rold, une classe productive et catholique qui n'aime pas les radicaux. Il lui faudra une stratégie à l'opposé de son crédo actuel. Je suis sûr que dans trois mois, il va commencer à changer de discours. »

Alors, Matteo Salvini condamné à la modération ? Le clown milanais a devoir trouver un nouveau tour. D'autant que pour l'élection de 2016 un autre nom circule. Celui de Silvio Berlusconi. ✘

1. Pierino : personnage comique italien, l'équivalent de nos blagues de « toto ». L'adjectif padano est le gentilé de Padania, région mythique de l'Italie revendiquée par la Ligue du Nord.



LE LOGO DE LA LIGUE SE MÊLE AUX T-SHIRTS DES RASSEMBLEMENTS PASSÉS. À GAUCHE : LA MANIFESTATION ANTI-IMMIGRATION D'OCTOBRE 2014.

TROIS RAISONS POUR LESQUELLES LA « STRATÉGIE FN » NE PAIERA PAS EN ITALIE

« Ils étaient seuls contre tous. » Au lendemain des élections départementales françaises, Matteo Salvini félicite Marine Le Pen. Ils se côtoient au Parlement européen et ne manquent jamais de se congratuler. D'ailleurs, le leader de la Ligue du Nord ne le cache pas : il s'inspire de la méthode Front national. Et pourtant, l'Italien n'est pas assuré de rencontrer le succès de sa voisine de banquette à Strasbourg.

L'IMPOSSIBLE RÉCONCILIATION AVEC LE SUD

« Il ne faut pas oublier que l'émergence de la Ligue du Nord est basée sur le rejet du sud. Cela a créé de profondes lacerations entre les deux parties de la péninsule », rappelle la politologue Lynda De Matteo. « Même s'ils semblent faire amende honorable, je ne pense pas qu'ils parviendront à convaincre le Mezzogiorno. » Et la recherche d'alliances locales pourrait s'avérer contre-nature. « La Ligue du Nord a toujours eu des contacts avec le mouvement autonomiste en Sicile, qui est lié à la mafia. Il y a également des rapports avec les monarchistes napolitains. Mais c'est quelque chose de totalement répulsif pour les gens du Nord. »

LE DISCOURS ANTI-EUROPE MARCHE-T-IL ?

« Je n'ai pas l'impression que le radicalisme de Matteo Salvini intéresse les Italiens », juge Alfio Mastropaolo, professeur de sciences politiques à l'université de Turin. « L'Italie a surtout un problème de chômage. Même en Grèce, personne ne fait réellement campagne sur la sortie de l'euro, or c'est ce que Matteo Salvini propose. » Aux dernières élections européennes, le Parti démocrate a obtenu 40,8 % des voix. Difficile d'évaluer la réelle force de frappe d'un discours violemment anti-européen.

UN MAELSTRÖM IDÉOLOGIQUE

Hormis ses grandes thématiques, la Ligue du Nord use d'une rhétorique politique assez convenue, qui oscille entre libéralisme et populisme. Elle propose notamment d'instaurer une « flat tax », un taux d'imposition unique à 15 %. Autres promesses : revenir sur la loi Fornero qui repousse l'âge de départ en retraite à 66 ans en 2018 et 67 ans en 2027, mettre en place le protectionnisme économique et entamer un programme de ré-industrialisation.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL
MULTIPLIE LES ANNONCES,
À L'HEURE OÙ LES
PREMIÈRES RÉFORMES
DEVRAIENT FAIRE SENTIR
LEURS EFFETS.



Alfredo Pizzoli / AFP

JOBS ACT ÇA PASSE, ET ÇA CASSE ?

Matteo Renzi s'est donné 1000 jours pour changer l'Italie. Parmi ses grandes réformes, le « Jobs Act » s'attaque au marché du travail. Adopté en mars, ce paquet de mesures est accusé, par les syndicats et la gauche, de précariser les travailleurs.

■ Texte & photos Thibault Seurin

« Soyons clairs : aucun Jobs Act ne peut créer des emplois. Pour cela il faut de la croissance économique ». À 36 ans, Luigi Marattin est l'un des cinq conseillers économiques de Matteo Renzi. Il reçoit dans son bureau sobrement décoré, au premier étage du Palais Chigi, siège du gouvernement. « S'il y a de la croissance, quelle réforme peut permettre de rendre plus facile l'embauche ? Nous pensons que le Jobs Act est la solution ».

Adoptée le 7 mars dernier, cette réforme taille dans le maquis des 46 contrats de travail en vigueur en Italie. Pour les nouveaux salariés, elle instaure un contrat à protection croissante du salarié tout au long de ses trois premières années. Plus longtemps l'employé reste en poste, plus l'employeur doit l'indemniser pour s'en séparer. « Ce système protège toute une partie des travailleurs qui étaient jusque-là laissés pour compte », défend Luigi Marattin. « Par exemple, les employés des PME de moins de quinze salariés qui représentent 95 % des entreprises italiennes ». Le gouvernement encourage les entreprises à souscrire ces nouveaux contrats, avec une exonération des charges sur trois ans. « En deux semaines, 37 000 demandes de contrats ont été reçues par le gouvernement », se félicite le conseiller. « Pour l'entreprise il

s'agit de savoir exactement quel sera le prix à payer pour se séparer de son employé. »

« LA FLEXIBILITÉ SANS LA SÉCURITÉ »

Du côté des partis de gauche, on dénonce une réforme libérale qui favorise la précarité.

« Mais quelle protection prévoit le Jobs Act ? », s'interroge Paolo Ferrero entre deux bouffées de cigare. Le secrétaire général du Parti de la refondation communiste – et ancien ministre de la Solidarité sociale – fustige la politique économique du gouvernement. « On nous parle d'un contrat à durée indétermi-



■ ROSY BINDI,
FRONDEUSE DU PARTI
DÉMOCRATE S'OPPOSE
AU JOBS ACT.

UN PAYS EN QUÊTE DE STABILITÉ

Quelques mois, une année grand max, la durée de vie d'un gouvernement italien est courte. Pour y remédier, Matteo Renzi a engagé une réforme des élections législatives. Les règles du jeu ont été simplifiées. Les partis se présentent par liste, les alliances sur une même liste sont possibles. Celle qui rafle 40 % des voix gagne la majorité des sièges de la Chambre des députés. Si aucune n'atteint ce score, les deux listes arrivées en tête s'affrontent dans un second tour. Seules les listes créditées de plus de 3 % des voix peuvent siéger.

CONTRE

POUR



ORESTE MASSARI

Professeur de Sciences politiques à l'université de la Sapienza de Rome

« C'est l'avènement du monopartisme en Italie. Si aucun parti n'est assez puissant pour s'opposer au Parti démocrate, et en l'absence d'un contre-pouvoir du Sénat, la liste qui obtient la prime majoritaire obtiendra un blanc-seing pour gouverner. En cas de second tour, plusieurs problèmes se posent. Tout d'abord, un parti pourra recueillir 25 % des voix et avoir la majorité à la Chambre des représentants. Cela pose la question de la représentativité. L'autre souci, c'est la personnalisation à l'extrême de l'élection. Chaque tête de liste sera désignée par des primaires. Nous aurons donc une élection entre deux leaders candidats à la présidence du Conseil. »



PAOLO FERRERO

Secrétaire général du Parti de la refondation communiste et ancien ministre de la Solidarité sociale

« Je pense que la nouvelle loi électorale va avoir un effet positif sur le débat politique, en mettant fin au système des coalitions. La constitution d'une liste va forcer chaque parti à se positionner sur un programme précis. Il ne sera plus question d'être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. »

LA FIN DU BICAMÉRALISME

C'est l'autre grande réforme institutionnelle. Matteo Renzi veut retirer son droit de veto au Sénat pour le transformer en une Assemblée des régions. L'objectif est d'accélérer le processus législatif. Le gouvernement mise sur son adoption fin 2015.



■ MAURIZIO LANDINI, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA FIOM-CGIL.

née alors que l'employé peut être licencié n'importe quand. »

Samedi 28 mars, toutes les chapelles de la gauche radicale se sont retrouvées à Rome pour manifester aux côtés de la FIOM-CGIL. Pour le puissant syndicat italien, Matteo Renzi a franchi le Rubicon en rendant caduc l'article 18 du code du travail. Ce dernier prévoyait la réintégration du salarié dans l'entreprise en cas de rupture abusive de contrat. « Aucun juge ne peut déterminer quelle raison économique justifie un licenciement », avance l'économiste Luigi Marattin. « La réintégration n'est bonne ni pour l'entreprise ni pour l'employé. » Paolo Ferrero ne partage pas son avis : « Qui va vérifier la légitimité du licenciement ? Le problème, c'est qu'il n'existe aucun contrôle extérieur. C'est la porte ouverte à l'arbitraire. »

Dans le cortège de la manifestation, la démocrate et ancienne présidente de la Chambre des députés Rosy Bindi s'oppose à son parti. « Il n'y a pas que des mauvaises choses dans cette réforme, comme les avancées sur l'apprentissage. Mais le gouvernement met en place la

flexibilité sans la sécurité. » Et la parlementaire de demander l'instauration d'un « salaire de dignité » ou salaire minimum. L'Italie reste parmi les derniers pays européens à ne pas en avoir. Et ce n'est pas encore à l'ordre du jour, alors que les experts du gouvernement soulignent qu'un minimum légal est déjà négocié lors de la signature des conventions collectives.

Sur la tribune de la piazza del Popolo, le secrétaire général de la FIOM-CGIL, Maurizio Landini, harangue les militants. « Comment faire confiance à un gouvernement qui a choisi pour programme celui de la Confindustria ? », pointant du doigt le syndicat patronal, l'équivalent du Medef français. En privé la Confindustria loue les efforts du gouvernement et reconnaît que plusieurs de ses priorités ont été prises en compte. « Mais celles-ci sont largement inspirées des recommandations sur l'emploi de la Commission européenne », assure un cadre du syndicat. « Nous n'avons pas obtenu gain de cause sur l'ensemble de nos propositions. Comme l'extension de la protection croissante à tous les titulaires d'un contrat permanent déjà intégrés au marché du travail ». Pour la Confindustria il reste encore d'importants chantiers à mener concernant l'apprentissage ou la formation. « C'est le point faible du Jobs Act. » ✕

1. Branche métallurgique du syndicat CGIL (Confédération générale du travail italienne), le principal syndicat en Italie.

LA PRIORITÉ DE RENZI EST DE FAIRE REPARTIR L'ÉCONOMIE



✉ Françoise Kadri, ex-correspondante de l'AFP à Rome

Renzi va-t-il vraiment changer l'Italie ?

On peut avoir l'impression qu'il fait beaucoup d'annonces, mais ce sont des réformes que l'Italie attend depuis vingt ans. Il a déjà réussi à faire adopter la réforme électorale, qui occupe le débat depuis des années.

Quelle est sa priorité ?

Je pense que son premier souci est de faire repartir l'économie pour conforter son assise électorale. Matteo Renzi a besoin de concret pour la population. C'est sur cela qu'il sera jugé. Heureusement, la conjoncture économique est à la reprise.

Quelles réformes passent au second plan ?

Il reste encore beaucoup de choses à réformer en Italie, comme le système judiciaire. Ça bloque l'économie, tous ces recours devant les tribunaux. Il voudrait également pénaliser des délits qui avaient été dépenalisés sous Berlusconi. Mais il devra avoir le soutien du centre-droit, surtout au Sénat. Or ce sont souvent les élus de ce bord qui sont concernés par la corruption. Par contre, Matteo Renzi semble avoir renoncé à la réforme sur les économies de l'État. Il avait nommé un commissaire chargé de traquer la gabegie dans les administrations. Mais ce dernier a jeté l'éponge en 2014...

TOUS LES CHEMINS MÈNENT À LA MANIF

Les Italiens sont les rois de la manifestation. Leurs cortèges réunissent régulièrement des dizaines de milliers de personnes. Le 28 mars 2015 à Rome, extrême droite, gauche de la gauche et syndicats manifestaient tous contre les mesures du gouvernement de Renzi. Mais à chacun ses méthodes. La CasaPound, à l'extrême droite, mise sur des cortèges fréquents avec un impact local. Les syndicats, eux, font dans la démonstration de force. Instantanés d'une Italie dans la rue.

Textes Jade Lemaire & Hélène Lompech

À OTTAVIA, DANS LA BANLIEUE DE ROME, LA CENTAINE DE MANIFESTANTS D'EXTRÊME DROITE S'ADRESSAIT DIRECTEMENT AUX HABITANTS. LEUR CRI DE RALLIEMENT : « BASTA IMMIGRAZIONE ! »



Hélène Lompech



LE MOUVEMENT POLITIQUE CASAPOUND ET LE COMITÉ DE QUARTIER FENIX 13 MILITENT DEPUIS UN AN POUR LA FERMETURE D'UN CENTRE D'ACCUEIL POUR IMMIGRÉS.

Jade Lemaire



DANS LE VISEUR DES MANIFESTANTS : LE JOBS ACT ET LA POLITIQUE D'AUSTÉRITÉ DE RENZI, QUI INCARNAIT POURTANT LE RENOUVEAU DE LA GAUCHE.

Thibault Seurin



15 000 PERSONNES ONT RÉPONDU À L'APPEL DU SYNDICALISTE MAURIZIO LANDINI, QUI SOUHAITAIT PROUVER QU'UNE LARGE COALITION SOCIALE EST POSSIBLE.

Hélène Lompech



LA POLITIQUE ITALIENNE REGORGE D'ALLIANCES EN TOUTS GENRES, FORGÉES À CHAQUE NOUVELLE ÉLECTION. DANS LE CENTRE DE ROME, LEURS BANNIÈRES FLOTTAIENT AUX CÔTÉS DE CELLES DES SYNDICATS, DES PARTIS ANTICAPITALISTES, DES CATHOLIQUES RÉFORMATEURS, OU ENCORE DES ÉCOLOGISTES.

Thibault Seurin



LE COLLECTIF CASAPOUND A DONNÉ À LA JEUNESSE RADICALE NATIONALISTE UN NOUVEL ESPACE D'EXPRESSION EN RÉCUPÉRANT À L'EXTRÊME GAUCHE LE CONCEPT DE CENTRES SOCIAUX, DES SQUATS SOLIDAIRES AUTOGÉRÉS.



**NICHI VENDOLA VEUT
REMETTRE L'HUMAIN AU
CENTRE DE LA POLITIQUE.
IL N'A PAS HÉSITÉ À
ÉVOQUER UN MARIAGE AVEC
SON COMPAGNON POUR
PARTICIPER AU DÉBAT SUR
L'UNION CIVILE.**

« LA GAUCHE DOIT DONNER DE L'ESPOIR AUX ITALIENS »

Gay, féministe et communiste, Nichi Vendola a fait mentir les pronostics en se faisant élire deux fois à la tête des Pouilles, région conservatrice du sud-est de l'Italie. Après les régionales du 18 mai, le président du parti Sinistra Ecologia Libertà (SEL) quittera son siège de gouverneur, pour se consacrer à la politique nationale et à la reconstruction de la gauche qu'il juge pervertie par le « berlusconisme » de Renzi.

■ Texte et photos Hélène Lompech

On dit souvent qu'il n'y a pas d'opposition à Matteo Renzi à gauche. Comment votre parti, le SEL, se positionne-t-il face au leader du Parti démocrate ?

Matteo Renzi a incarné une demande extraordinaire de changement. Mais il l'a maquillée pour la porter sur le terrain libéral, sur le terrain de l'austérité.

Le SEL a utilisé ses voix, non pas pour montrer qu'il existe au sein d'une gauche fracturée, mais pour influencer la scène politique italienne. Nous avons été déterminants dans l'élection des présidents des deux chambres, Laura Boldrini et Pietro Grasso, et dans celle du chef de l'État, Sergio Mattarella.

Ces dix dernières années, d'abord avec le Parti de la refondation communiste puis avec le SEL, nous avons déjà forcé le centre gauche à s'asseoir autour de la table des négociations. Nous l'avons poussé à organiser des primaires à gauche avant les élections municipales et régionales. Ça nous a valu la victoire dans les Pouilles en 2005, alors que le centre droit voyait la région comme sa forteresse électorale. On a aussi gagné les primaires dans plusieurs villes, comme à Milan en 2011. Giuliano Pisapia a ensuite battu la droite et il est maintenant l'un des meilleurs maires d'Italie [selon l'institut Piepoli, il était le deuxième maire italien le plus apprécié en 2014, ndr].



**CRÉÉ EN 2009, LE
SEL VEUT MAINTENANT
S'OUVRIRE SUR UNE
GRANDE GAUCHE**

Le SEL a l'ambition d'être comme une levure qui ferait monter une grande et nouvelle gauche.

Justement, alors que le Jobs Act de Renzi est critiqué, Maurizio Landini, du syndicat métallurgique FIOM, a appelé à la création d'une coalition sociale. Cette initiative peut-elle s'inscrire dans ce nouvel élan à gauche ?

Le Jobs Act est l'accomplissement du programme des réformes libérales de Silvio Berlusconi. Aujourd'hui le mot réforme est devenu synonyme de dégradation des conditions de vie des gens. Il est donc important de travailler à rassembler les forces progressistes de la société. Mais une coalition sociale ne suffit pas, il y a toujours besoin d'un relais politique. L'Italie a été le théâtre d'extraordinaires mouvements sociaux ces quinze dernières années. Les forums sociaux, ce mouvement mondial qui nous a amenés les journées de Gênes en juillet 2001 ; le mouvement pacifiste, qui a poussé des dizaines de millions d'Italiens à mettre les drapeaux de la paix sur les balcons ; les comités citoyens pour l'eau, qui ont amené au référendum de juin 2011 lors duquel 27 millions d'Italiens ont voté pour que l'eau reste publique... Toutes ces coalitions sociales ont échoué à durer dans le temps. Le problème, c'est la reconstruction d'un sujet politique à gauche.

Je discute beaucoup avec Landini et je crois que lui, moi et tant d'autres avons un long chemin à faire. Un chemin qui doit avant tout être un point de départ pour lutter contre la berlusconisation de la société.

Pour vous, l'Italie est-elle toujours sous l'influence de Silvio Berlusconi, même si le gouvernement est passé à gauche ?

Les vingt ans de berlusconisme ont laissé des traces, ça a distillé du poison dans le vocabulaire, dans les territoires. Et ce poison a influencé la gauche. C'est un problème qui ne s'affronte pas seulement avec une campagne électorale, c'est un problème d'imaginaire collectif. Il y a une plaisanterie en Italie : c'est une fille sans travail qui demande à Berlusconi ce qu'elle peut faire. Berlusconi lui répond « épouse un milliardaire ». Cette blague contient un modèle tout entier d'organisation des relations sociales.

On reste aussi dans une politique-spectacle. Les vraies discussions ne se font que dans les talk-show. Le 19 mars 2015, le ministre des Transports Maurizio Lupi [mis en cause pour corruption, ndr] a annoncé sa démission dans l'émission *Porta a porta*, c'est une chose qui n'était jamais arrivée en Italie. Normalement on démissionne devant le Parlement...

Avant sa démission, votre parti s'était associé au Mouvement 5 étoiles dans l'optique de présenter une motion de défiance contre ce ministre. Cette alliance annonce-t-elle une nouvelle entente ?

Le Mouvement 5 étoiles est une espèce de supermarché où on trouve un peu de tout. Il a des positions très avancées comme la critique de la précarisation du travail. Mais aussi des idées sur l'immigration qui viennent de la droite. Je crois que le Mouvement 5 étoiles doit être analysé comme un corps vivant qui est en train d'évoluer. Le positionnement idéologique de Beppe Grillo et de Gianroberto Casaleggio [les cofondateurs du parti, ndr] contient une part d'intégrisme culturel, mais leurs jeunes élus incarnent parfois une vraie demande, fraîche, de changement. C'est pourquoi notre ligne est de construire un

dialogue, une entente, à chaque fois que l'on peut, sur des points particuliers.

Les positions extrêmes du Mouvement 5 étoiles ont pourtant participé à son succès et accompagnent maintenant celui de Matteo Salvini. Le leader de la Ligue du Nord a aussi un discours social, n'avez-vous pas peur de vous faire dépasser par l'extrême droite ?

Attention, Salvini, c'est un choix du régime. Le système médiatique italien assiste Renzi presque comme il le faisait avec Berlusconi. C'est très bien pour eux d'avoir un ennemi comme Salvini, c'est un amuseur public qui joue sur les peurs des citoyens. Le gouvernement pense que s'il devient hégémonique à droite, c'est un avantage pour le centre gauche.

Mais ça ne suffit pas, la gauche devrait aussi se fonder sur le principe d'espérance, avec des droits sociaux et civils. Faire rêver les gens. Sinon, les six millions de pauvres et toute la classe moyenne apeurée par la crise trouveront à droite une béquille : un préjugé, une superstition, la haine du plus pauvre que soi.

Quand la gauche s'aplatit devant la troïka de Bruxelles et défend les politiques d'austérité qui sont la cause de l'appauvrissement de masse dans toute l'Europe du Sud, c'est clair que l'extrême droite peut réussir.

Le refus des politiques d'austérité de la troïka ont amené à l'élection d'Alexis Tsipras en Grèce. Pensez-vous pouvoir devenir le Tsipras italien ?

La nouveauté de Tsipras, c'est qu'il a emmené la gauche radicale sur le terrain du défi du gouvernement, en ne pratiquant pas l'euroscépticisme mais en proposant une autre Europe. Je crois qu'une gauche européenne saurait renaître en relançant le rêve des États-Unis d'Europe. Mais je ne suis pas pour l'importation des mythes de l'étranger, du Che Guevara à Tsipras. Chacun doit analyser le contexte dans lequel il se trouve. La gauche italienne doit avoir conscience de ses deux grands ennemis internes : le radicalisme sans politique et le réformisme sans âme.

Je ne crois pas non plus aux hommes providentiels, pour moi l'idée d'un leadership collectif est importante. Je me prépare à aider le SEL à devenir une cause plus grande, à s'ouvrir et à faire émerger une nouvelle génération d'hommes politiques, que ce soit en m'installant à un siège important ou en retournant battre le pavé. En simple militant. ✘

■ EN 2005 ET 2010, AVEC LES « COMITÉS VENDOLA » ET LES « FABRIQUES DE NICHÉ », LE PRÉSIDENT DU SEL AVAIT RÉUSSI À INSPIRER DES MOUVEMENTS NATIONAUX ALORS QU'IL SE PRÉSENTAIT À UNE ÉLECTION RÉGIONALE.



Homme d'action

LE JUGE CANTONE HÉROS ANTI-MAFIA DE MATTEO RENZI

Alors que la corruption en Italie aurait coûté 300 milliards d'euros ces vingt dernières années, les espoirs de la lutte anti-Mafia reposent sur un homme : le juge Raffaele Cantone. Portrait d'un des symboles du renouveau italien.

■ Texte Alvino Koualef. Photo Federico Caponetti.

PEDIGREE

Raffaele Cantone s'est forgé un curriculum d'homme à abattre pour la Camorra. Diplômé en droit, le Napolitain a gravi les échelons du parquet de Campanie. Derrière ses lunettes, son sourire franc et son allure assurée, il s'attaque frontalement à la criminalité organisée, aux vices dans l'administration publique et dirige l'organisation anti-Mafia de sa région en 1999. Il multiplie les coups de filets, inspire son ami Roberto Saviano pour son ouvrage *Gomorra*. Le juge Cantone est remarqué par le président du Conseil Matteo Renzi, qui le nomme à la tête de l'Autorité nationale anti-corruption en 2014. Aujourd'hui, l'homme de 51 ans est la star de l'anti-Mafia et vit sous escorte policière.

SANG-FROID

En mars dernier, le juge Cantone a failli quitter les parquets pour rejoindre le ministère des Infrastructures et des Transports. En cause, la démission de Maurizio Lupi, ministre soupçonné d'avoir gardé sous silence plusieurs affaires de corruption. Matteo Renzi voulait frapper un grand coup contre la criminalité en nommant Raffaele Cantone. Mais celui-ci a refusé. « *Mon travail n'est pas la politique, mais la justice* », a répondu le magistrat. Et il a du travail. Après avoir révélé de nombreuses affaires à Naples, le juge s'est emparé du dossier « Mafia Capitale », un système de corruption à grand échelle dans l'administration romaine. Le Napolitain veille aussi sur la candidature de Rome aux Jeux Olympiques de 2024.

RENZI

Le président du Conseil aime Raffaele Cantone. Il l'a sollicité pour diriger plusieurs ministères, dont la Justice en 2014. Matteo Renzi a surtout mis 300 personnes à disposition du

Napolitain pour diriger la nouvelle force anti-Mafia de l'Italie, l'autorité nationale anti-corruption (ANAC). Pour le président du Conseil, se passer du juge Cantone, nouvelle figure de la justice propre, est inenvisageable. Renzi a fait de la lutte contre les turpitudes du système l'un de ses chevaux de bataille. Dont le cavalier semble être Raffaele.

MILAN

Cantone est le pompier des dossiers brûlants italiens. Une affaire de marchés truqués éclate en marge de l'Exposition universelle de Milan, qui doit se dérouler de mai à octobre 2015 ? Le « *Mr Clean de la République* » décide de déployer une brigade spéciale pour faire la lumière. Pour Raffaele Cantone, si l'Exposition se déroule dans la transparence, ça sera le signe d'un premier changement. « *Penser que nous devons abandonner les grands événements, simplement parce qu'il existe un risque que cela génère des activités illégales, est déjà une défaite en soi* », déplore le magistrat. Comme Matteo Renzi, Raffaele Cantone veut remettre son pays sur le devant de la scène mondiale. Un chemin qui passe par une Expo irréprochable.

PRÉSIDENT ?

Son avenir est aussi prometteur qu'incertain. Consacré « *Homme de l'année 2014* » par l'hebdomaire *L'Espresso*, le juge incarne « *l'espoir d'une Italie différente* » pour le magazine. Le correspondant du *Monde*, Philippe Ridet, rapporte que certains Italiens voient en lui « *un chef de l'État très présentable* ». Le magistrat était même envisagé pour succéder à Giorgio Napolitano, président démissionnaire en janvier 2015. Un outsider idéal. Mais Raffaele Cantone refuse tous les postes politiques qui se présentent à lui. Aujourd'hui, il colmate les brèches du système italien. Mais demain, impossible de savoir si le Napolitain résistera aux sirènes du pouvoir. Même s'il jure que non. « *Mon intransigeance me rend inapte aux compromis. Ne pas être candidat est le meilleur service que je puisse rendre à ceux que je risque de décevoir* ». ✘

LES CLASSIQUES À LA SAUCE MODERNE

La mode, la gastronomie et les bolides. Telles sont les productions classiquement associées à l'Italie. Comment ces trois secteurs s'adaptent-ils à l'économie d'aujourd'hui ? Avec la crise, l'Asie et les pays du Golfe sont devenus les cibles privilégiées des marques italiennes. Le géant du Piémont, Eataly, dévore le monde avec ses produits locaux. Le mythe Ferrari caresse ses puristes italiens dans le sens du poil et séduit toujours les nouveaux riches, alors que les petites entreprises du textile serrent les dents, pleines d'espoir.

Panorama du Made in Italy.



EATALY : L'ÉPICERIE FINE TAILLE XXL

L'union fait la force. Oscar Farinetti l'a prouvé avec l'idée de rassembler tous les produits du terroir italien en un seul et même endroit. En huit ans, son concept Eataly s'est imposé comme la nouvelle marque de la gastronomie de qualité. Retour sur une success-story.

■ Textes et photos Élise Henry

« Da Eataly è sempre festa ! », « Eat better, live better. » Impossible de les rater. Les affiches et slogans publicitaires d'Eataly sont placardés dans les couloirs du métro de Rome. Cette épicerie fine au format XXL s'adresse aux gourmets amateurs de produits « Made in Italy ». Le magasin se trouve au sud-ouest de la capitale, au cœur du quartier populaire du Testaccio. Cinq arrêts de métro séparent la gare de Termini de l'arrêt Piramide. Pratique ? Seulement sur le papier. En vérité, c'est un mini-parcours du combattant qui attend les clients potentiels. « Excusez-nous, c'est bien par-là Eataly ? Alors vous devez faire demi-tour, puis tourner à droite, marcher encore, traverser le tunnel, passer par le tapis roulant, re-

prendre à gauche... » Un vrai labyrinthe. En fait, les piétons n'ont pas le choix. Ils doivent traverser la gare d'Ostiense, une des gares secondaires de Rome, pour rejoindre le centre commercial. Là où toute la journée, ceux qui vont ou reviennent du travail jouent des coudes avec les retraitées emmitouffées dans leur manteau de fourrure caddy en main, et avec les trentenaires barbus à la pointe de la mode, sac en coton bio vissé sur l'épaule. Eux, savent où aller, contrairement aux touristes à la recherche de la moindre indication. « Les dirigeants de l'entreprise ont pris le parti de ne pas inonder l'Italie de publicités, et ça marche ! Le bouche-à-oreille suffit », explique Fiorella Palmieri, responsable de la communication de l'établisse-

NOTRE
OBJECTIF
EST DE FAIRE
D'EATALY LE
TROISIÈME
LIEU LE PLUS
VISITÉ DE
ROME APRÈS
LE COLISÉE ET
LES MUSÉES
DU VATICAN.

Oscar Farinetti





ment romain. Le bout du tunnel, enfin. Ne reste plus qu'un grand escalier à gravir et quelques dizaines de mètres à parcourir.

UN PANIER MOYEN À 70 €

Au premier regard, le contraste est saisissant. L'ancien Air Terminal rutilant où Eataly s'est installé s'oppose au reste du quartier dont les murs ne sont décorés que par des tags. Cette ancienne aérogare construite en 1990 à l'occasion de la Coupe du Monde de football a longtemps été laissée à l'abandon. « *Le quartier n'est pas très beau mais nous avons l'habitude de redonner vie à des endroits oubliés* », expliquait Oscar Farinetti à l'AFP lors de l'inauguration de l'établissement le 21 juin 2012. Eataly, c'est lui ! Cet homme d'affaires piémontais a créé le concept de A à Z et a ouvert son premier magasin en 2007, à Turin. « *À cette époque, l'entreprise voulait que tous les Italiens puissent faire leurs courses chez Eataly mais avec la crise, on voit bien que ce n'est pas le cas. Ici, à Rome, il n'y a que des gens riches dans les rayons* », déplore Federico, étudiant et habitant du quartier. Et ce constat se vérifie au moment du passage en caisse. Le panier moyen avoisine les 70 €.

Aujourd'hui, la marque compte 28 points de vente en Italie et dans le monde. Le plus grand est celui de Rome. 17 000 m², 4 étages, 500 employés, 23 restaurants, 8 salles de cours et pas moins de 14 000 produits proposés à la vente... « *Notre objectif est de faire d'Eataly Rome*

le troisième lieu le plus visité après le Colisée et les Musées du Vatican », avait souligné le fondateur de la chaîne.

Les établissements de la marque ne sont pas de simples supermarchés. Hybrides, ils se transforment en lieux de restauration, de divertissement et d'apprentissage, un modèle inspiré par les Américains. « *C'est ici que je retrouve mes amis pour me relaxer, prendre un café ou suivre un cours de cuisine, mais je viens chaque semaine pour acheter des produits d'excellence, tant pis si ça me coûte un peu plus cher* », témoigne Anna Maria De Russis, une habituée des lieux, inconditionnelle de l'huile d'olive à la truffe blanche. Enza Costantino, retraitée qui vit dans le nord de la ville, passe des heures à écumer les rayons : « *Je fais très attention à ce que je mange, ici, c'est le paradis, il y a toujours une nouvelle céréale ou une nouvelle huile à goûter* ».

330 MILLIONS D'EUROS DE CHIFFRE D'AFFAIRES EN 2013

Au rythme des escalators, les clients traversent l'Italie du nord au sud. Les vins du Piémont, les artichauts romains, la burrata – mozzarella crémeuse – des Pouilles... Dans l'Air Terminal, 95 % des produits sont fabriqués en Italie et majoritairement par des petites entreprises locales. Les 5 % restant sont des produits étrangers « *comme le whisky d'exception qu'on ne sait pas faire en Italie* » plaisante la chargée de communication, Fiorella

Palmieri. La crise économique semble épargner Eataly. En 2013, l'entreprise affiche un chiffre d'affaires de 330 millions d'euros. 110 millions de plus que l'année précédente.

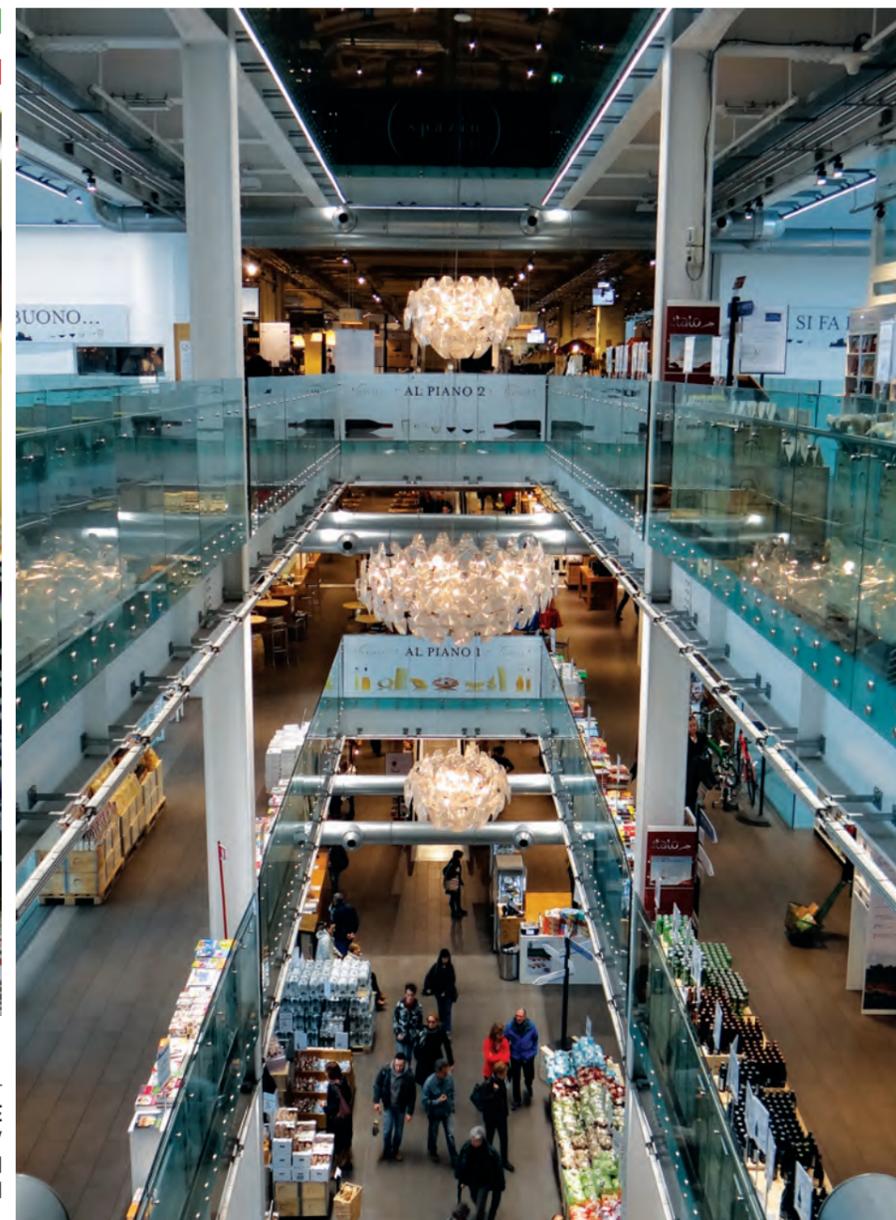
Derrière la vitrine impeccable, la politique sociale de l'entreprise a été parfois écornée, comme à Florence en 2014. De jeunes employés avaient fait grève, une première au sein de la marque, car leurs contrats qui devaient être renouvelés ne l'ont pas été. Sur leurs tracts : « *Nous, exploités et chassés !* », comme l'avait rapporté *La Repubblica*. En stage dans le centre commercial de Rome, Vincenzo et Michele sont lucides : « *Eataly profite bien de ses stagiaires. On est très nombreux parmi les 500 employés. On bosse à fond pendant deux semaines à 40 heures par semaine sans être payé, c'est comme ça... On espère décrocher un contrat, mais au pire on sait qu'Eataly sur le CV, ça pèsera lourd.* »

Autre sujet de contestation, l'amitié qui lie Oscar Farinetti au Premier ministre, Matteo Renzi. Accusé de profiter de cette situation pour avoir des passe-droits, en particulier en ce qui concerne l'Exposition universelle de Milan, l'entrepreneur a souvent dû s'expliquer dans les colonnes des médias locaux et nationaux comme *La Stampa* ou *Il Fatto Quotidiano*.

Malgré tout, un deuxième Eataly devrait ouvrir ses portes prochainement à Rome dans un ancien McDonald. Hasard ou vrai symbole d'une victoire du *Slow Food* sur le *fastfood* ? Et l'an prochain, le phénomène « *Eatalien* » débarque à Londres et à Paris. ✕

■ LES RAYONS DÉBORDENT DE PRODUITS AUX APPELLATIONS D'ORIGINE CONTRÔLÉES ET PROTÉGÉES.

■ LES QUATRE ÉTAGES D'EATALY SONT TOUS TRÈS BIEN ORGANISÉS VOIRE UN PEU ASEPTISÉS.



SLOW FOOD OU LA PHILOSOPHIE DU BIEN MANGER

Mouvement : Slow Food
Symbole : un escargot rouge
Fondateur : Carlo Petrini
Date de création : 1989

Lieu de création : Bra, dans le Piémont
Credo : « *On dit que nous sommes ce que nous mangeons, mais la manière dont on mange est en train de tuer notre planète !* »

TROIS QUESTIONS À CARLO PETRINI

Comment est né le mouvement Slow Food ? Qu'est-ce qui vous a poussé à fonder cette association ?
Le mouvement Slow Food est né en opposition à une offre gastronomique qui tendait à s'uniformiser sur le modèle de la restauration rapide aux saveurs insipides et industrielles. Avec ce mouvement, nous avons décidé d'affirmer haut



et fort que ce modèle ne nous convenait pas. Il fallait et faut défendre, valoriser et protéger notre terroir, nos spécialités et consommer le plus sainement possible. Promouvoir cette diversité et nos particularités a toujours été au cœur du mouvement qui ensuite a fait son petit bonhomme de chemin. Aujourd'hui, il rassemble des millions d'individus dans plus de 150 pays et compte plus de 2 000 adhérents en France.

Quelles sont les actions dont vous êtes le plus fier ?
Sincèrement la liste est longue. Si je devais choisir, je mettrais en avant deux choses : l'Université des Sciences gastronomiques et Terra Madre, toutes deux créées en 2004. L'université est devenue un grand laboratoire de la pensée pour tout le mouvement. Nous y formons des jeunes, des ambassadeurs, originaires de 70 pays différents. On espère qu'ils partageront nos idées sur une nourriture plus saine et plus juste. Terra Madre est un réseau mondial qui regroupe paysans, pêcheurs, bergers, éleveurs, artisans et chefs cuisiniers. Un évé-

nement est organisé tous les deux ans à Turin pour que ces acteurs se rencontrent et échangent leurs idées, leurs techniques et leurs expériences. C'est notre grande force.

L'Exposition Universelle de Milan a été inaugurée il y a quelques jours. Comment y est représenté le Slow Food ?

Dès le début, nous avons souhaité participer à cette aventure. Il est nécessaire de parler du futur de l'alimentation mondiale. L'Expo, en plus d'être une grande vitrine de la gastronomie, aurait dû se faire la porte-parole de ces questions urgentes : la lutte contre la faim et contre le gâchis, la gestion consciente des ressources, la valorisation des agriculteurs et d'un retour à la terre, la sauvegarde des océans et la protection de la biodiversité. Nous avons clairement fait savoir aux organisateurs qu'ils n'ont pas fait assez de choses. Ils ont perdu trop de temps derrière des questions techniques et logistiques, et se sont perdus avec des politiques qui ne sont pas les bonnes.

LE TALON VEUT RESTER À LA MODE

Avec la crise, les petites entreprises du textile ont vu partir leurs commanditaires. À l'extrême sud, le Salento, qui a longtemps été un des ateliers textiles de l'Italie, a dû s'adapter, entre segments de niche et marques propres. C'est ainsi qu'est née la marque Meltin'pot, les jeans qui voulaient jouer dans la cour des grands.

■ Texte et photos Hélène Lompech

Matino, province de Lecce, région des Pouilles. Le train local vient d'arriver en gare, avec 45 minutes de retard. Les passagers, principalement des travailleurs immigrés, semblent habitués aux horaires capricieux des transports collectifs. Depuis Lecce, à 150 km au sud de Bari, la capitale régionale, il faut normalement 1h10 de train ou 40 minutes en voiture pour arriver ici.

C'est à la périphérie de cette petite ville aux maisons blanches de 12000 habitants que se trouve le siège de Meltin'pot. Augusto Romano, le PDG de Romano S.p.A. qui produit la marque, ne le déplacerait pour rien au monde : « Cette entreprise, c'est le rêve de mon père, celui de créer quelque chose dans son Salento natal [le talon de la botte, incluant la province de Lecce et une partie des provinces de Tarente et Brindisi, ndlr], pour avoir des emplois à proposer à sa famille qui, dans les années 60, partait en masse à l'étranger pour chercher du travail. »

À l'époque, le Salento est un oublié de la poli-

tique d'industrialisation de l'État italien. Zone périphérique d'une région périphérique, sa marginalité deviendra un atout : le père d'Augusto n'est pas le seul à vouloir rester et à créer une petite entreprise de manufacture. On compte jusqu'à 450 PME au sud de Lecce. Grâce à ce maillage industriel resserré, le territoire garde un équilibre. Les « gens du Nord », les grossistes milanais, constatent la vivacité de la région par rapport au reste du Sud, une relation de confiance se crée entre commanditaires et confectionneurs.

UN SUCCÈS COUPÉ DANS SON ÉLAN

Quarante ans plus tard, en 2005, l'usine Romano S.p.A. fabrique 16000 jeans par jour, emploie 400 personnes sur son site et 600 autres dans ses ateliers partenaires. Elle est devenue l'une des plus grosses usines de confection d'Europe. Mais ce succès sera de courte durée, ralenti par la crise de 2008. D'autres

entreprises du Salento connaissent les mêmes difficultés. Ainsi l'entreprise The King qui fabriquait neuf millions de cravates par an dans les années quatre-vingt dix – la moitié de la production européenne – a aujourd'hui disparu. Prévoyante, la famille Romano avait anticipé la perte de commandes de sous-traitance et décidé de développer sa propre marque depuis 1993. Une initiative réussie : à son apogée en 2005, Meltin'pot était présente dans 2000 points de vente dans le monde. Dans son spacieux et lumineux bureau au design léché, Augusto Romano ne cache pas sa fierté face à cette réussite internationale.

Les syndicats ne sont pas aussi satisfaits. Franco Nastrini, responsable local d'UILTEC (section textile, énergie, chimie, de l'Union italienne du travail) reproche à la direction des investissements disproportionnés en marketing alors que la production était en crise. « Notre objectif était que les clients à la recherche d'un jean associent Meltin'pot à Levis et Diesel. Pour être en compétition avec

ces grandes marques, il faut de la pub ! », se défend Augusto Romano.

À l'origine destinée à assurer un minimum d'activité dans l'usine de Romano S.p.A., la marque est finalement produite à l'étranger, nécessitant un travail moins qualifié. En décembre 2014, après deux ans de chômage technique, les ouvriers qui travaillaient pour la partie sous-traitance ont été définitivement licenciés, les possibilités d'aide de l'État ayant été épuisées.

L'ESPOIR D'UNE REPRISE

Aujourd'hui, l'activité des 60 employés de Romano S.p.A. se concentre exclusivement sur le design et la commercialisation de la marque Meltin'pot. Pourtant, quand on visite les lieux, on peut encore voir les machines à coudre, consciencieusement stockées à côté des lignes de production vides. Les laveries industrielles sont égale-

ment prêtes à redémarrer.

Augusto Romano n'a pas voulu s'en séparer : « Je réfléchis à la possibilité d'un repreneur qui recommencerait à fabriquer dans le Salento pour la marque Meltin'pot. On a une tradition de manufacturiers, on aime voir les jeans sortir d'ici ».

Depuis quelques mois, la région vit un regain d'activité. Des marques qui produisaient à l'étranger reviennent vers les usines du Salento. « Grâce à la baisse de l'euro », selon l'entrepreneur. Les patrons voient également d'un bon œil les dernières mesures de Renzi, censées encourager l'embauche. « Quelque chose de bien va se dégager dans les prochains mois », assure Augusto Romano.

En attendant, au milieu des champs d'oliviers, dans la petite zone industrielle de Matino, les voitures continuent de se garer devant le magasin d'usine. Les Salentins restent fidèles à leur marque locale. ✕

■ 1 - LA TRADITION FAMILIALE DE ROMANO S.P.A. CONTINUE. LA SOEUR D'AUGUSTO, MARIOLINA (À DROITE), S'OCCUPE DU SECTEUR COMMERCIAL.

■ 2 - LES 50 000 M² D'ATELIERS SONT POUR L'INSTANT BIEN VIDES, SEULS LES PROTOTYPES DE JEANS MELTIN'POT Y SONT ENCORE PRODUITS.

■ 3 - MELTIN'POT VEUT CONCURRENCER LES GRANDES MARQUES. EN 2004, L'ENTREPRISE SIGNAIT UN PARTENARIAT AVEC LE DESIGNER FABIO NOVEMBRE POUR DEUX DE SES ESPACES D'EXPOSITION.

■ 4 - POUR LE GÉRANT DE MELTIN'POT, LE MADE IN ITALY N'EST PAS QU'UN LABEL, C'EST UNE QUESTION DE QUALITÉ.





LA FOURRURE DE VIVRE

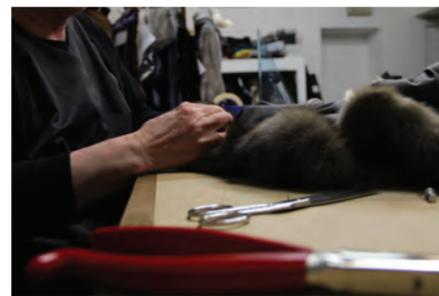
Gucci, Valentino, Armani... Le luxe transalpin ne manque pas de références prestigieuses. A l'ombre de ces grands noms, des centaines de micro-entreprises familiales. On compte à Rome vingt-neuf de ces firmes, classées « enseignes historiques d'excellence ». Parmi elles, le fourreur Bertoletti. Entre tradition et pragmatisme économique, plongée dans la réalité de l'un des garants du savoir-faire italien.

■ Textes et photos Lucas "Fashionista" Desseigne

Francesco (à droite) représente la quatrième génération à diriger la maison Bertoletti, créée à Rome en 1882. Il chapeaute l'activité des deux ateliers de l'entreprise : la boutique, via Vittoria, au cœur de la Rome chic ; et le « laboratoire », perdu en périphérie, coincé entre un magasin de tatouages et une épicerie. Franca (en bas) est une fidèle cliente. Elle est venue faire réparer son manteau en petit-gris (une espèce d'écureuil) qu'elle a acheté il y a huit ans, pour 5 000 €. Elle possède deux autres manteaux Bertoletti, plus légers, pour l'été.



Bertoletti emploie quatre personnes. Du croquis initial, à la fourrure finale, en passant par les ébauches en carton, tout est réalisé à la main, sur place. Un manteau classique est fabriqué en deux jours. Toutes les pièces sont uniques, sur mesure, et en fourrure animale (visons de Scandinavie, écureuils, renard...). Certaines coûtent jusqu'à 30 000 €.



Sous ses habits de lumière, le marché du luxe se durcit. La mobilisation anti-fourrure s'accroît. S'il jure que cela n'a aucun impact sur les ventes, Francesco est pessimiste. « Aujourd'hui, les riches italiens se cachent. Désormais, montrer les signes extérieurs de richesse est mal vu. Alors nous visons la clientèle étrangère, notamment de Corée du Sud. Les nouveaux riches coréens sont similaires aux Italiens des années 60-70. Ils veulent une belle voiture, une belle montre, un beau manteau. »

« En ce moment, le chiffre d'affaires stagne. Ce n'est pas encore la crise, mais on n'est plus en expansion, ce n'est pas bon. Si le gouvernement ne nous protège pas, dans dix ans on aura disparu. Si demain, Fendi m'appelle et me dit : "On veut vous racheter", je signe immédiatement. Et si je dois partir en Corée, je le ferai. Même si le « made in Italy » est important, je veux que mon entreprise me survive. » ✕



DE NOUVEAUX CLIENTS SUR LE MARCHÉ

En difficulté depuis 2011, l'industrie italienne de la mode a repris sa croissance en 2014. D'après la Chambre Nationale de la Mode Italienne, elle aurait généré l'an dernier un chiffre d'affaires de 62,5 milliards d'euros, soit une hausse de 5,4 %. Le marché italien peine à se relever rapidement, près de trois quarts de ces ventes se font à l'export, notamment en direction de l'Amérique du Nord et de l'Asie. Même tendance pour le marché de la fourrure. Avec un chiffre d'affaires de 1,5 milliard d'euros par an, le secteur est reparti de l'avant après un brutal effondrement en 2009. Même si la Russie et l'Ukraine, deux destinations phares pour les fourrures, ont réduit leurs commandes, péliasses et étoles italiennes restent très prisées sur les marchés chinois et américain.

FERRARI : LA FIÈVRE ROUGE

C'est une marque mythique qui devient inabordable pour les Italiens. Aujourd'hui, ce sont les Chinois et les Qataris qui achètent des Ferrari. Alors les passionnés transalpins opposent leur raffinement à la vulgarité des nouveaux riches. Rencontre avec le président de *Passione Rossa*, le plus grand club de possesseurs de la marque au cheval cabré.

■ Texte et photos Kevin Estrade



APRÈS CHAQUE SORTIE, FABIO BARONE NETTOIE SON BOLIDE, LE COUVRE DE DEUX BÂCHES DE PROTECTION ET L'ENFERME À DOUBLE TOUR.

Il y en a une centaine. Pour eux, il n'existe qu'une seule voiture, qu'un seul bolide : la Ferrari. C'est autour d'elle que les adhérents du club *Passione Rossa* se retrouvent chaque week-end aux quatre coins de l'Italie. Quand il s'agit de mesurer la force de cet amour pour la firme de Maranello, certains sont plus gourmands que d'autres « *Un de nos membres possède sept Ferrari* » admire Fabio Barone, président depuis 1999. C'est dans un banal garage coincé entre un salon de coiffure bon marché et un immeuble défraîchi du quartier romain de Portonaccio qu'est installé le siège du club *Passione Rossa*. Après un long couloir mal éclairé, il faut se faufiler entre de vieilles Fiat et de tristes Peugeot pour enfin toucher au Graal : le bureau de Fabio Barone. À l'intérieur de ce temple dédié à Ferrari, le maître des lieux affiche sa passion jusque

dans les moindres détails. Sur les murs, les photos d'anciens pilotes de la *Scuderia* cohabitent avec une combinaison rouge portée par Michael Schumacher. Le contact facile, le patron glisse sa carte de visite aussi vite que le pilote allemand roulait en F1. « *Gérer ce club, c'est un travail, mais c'est surtout une passion* », assure le quadragénaire, l'œil pétillant et le bronzage impeccable. En plus de la supervision de son garage, son quotidien, c'est Ferrari : « *quatorze heures par jour* ». Les dix autres heures de la journée, il les passe en famille. À sept et onze ans, ses enfants sont déjà tombés dans la marmite rouge. « *Ils mangent et respirent Ferrari* » revendique le papa. La maman, elle, est moins réceptive et le charme n'opère plus tant que ça. « *Au début, elle adorait, mais maintenant, elle trouve ça banal.* » Le père de famille se désespère qu'elle trouve ça si ordinaire. Il marque

une pause, soupire « *Elle roule en Lancia. Au moins ça reste une voiture italienne.* »

LA QUERELLE DES FRIMEURS ET DES PURISTES

Dans cette confrérie qu'est *Passione Rossa*, la discrétion est de mise. On ne sort pas son bolide n'importe où, encore moins n'importe comment. Une Ferrari ne roule que le week-end et ne doit être conduite que par un pilote confirmé. « *C'est une arme* », reconnaît ce Romain pur-sang, en plissant des yeux pour mieux convaincre ses interlocuteurs de la férocité de cette bête capable de franchir les 300 km/h. Tous les amateurs de la marque n'en ont pourtant pas le même usage. Pour le journaliste Alberto Toscano, auteur de *Sacré Italiens*, ce qui la transforme en œuvre d'art, c'est son pilote : « *Une Ferrari est belle si la personne à l'intérieur est cultivée, sinon elle*



■ 1 - COMME SUR LES F1, LES SEPT VITESSES DU VÉHICULE SE PASSENT AU VOLANT.
■ 2 - DANS UNE FERRARI, TOUTES LES PIÈCES SE DOIVENT D'ÊTRE BELLES, SURTOUT LE MOTEUR.
■ 3 - EN 2013, FABIO BARONE FAIT LA COURSE CONTRE UN AVION TECNAM P2002 SUR LE CIRCUIT DE VALLELUNGA. C'EST LA F458 ITALIA QUI GAGNE.



■ 4 - AU MILIEU DE PHOTOS D'ENZO FERRARI ET DE MICHAEL SCHUMACHER, LE GARAGISTE A FAIT DE SON BUREAU UN TEMPLE DÉDIÉ À LA FIRME DE MARANELLO.
■ 5 - À 26 ANS, FABIO ACHÈTE SA PREMIÈRE FERRARI. IL EN CHANGE TOUS LES DEUX ANS. LA F458 ITALIA EST SA DIXIÈME VOITURE.
■ 6 - LE CHEVAL CABRÉ ILLUSTRE L'IMPÉTUOSITÉ DES PROTOTYPES TESTÉS SUR LE CIRCUIT DU MUGELLO.

est vulgaire ». Pour lui, il y a les « *puristes* » et les « *frimeurs* ». Les premiers sont de la trempe de Fabio Barone. Chez eux, la discrétion est de mise. Les autres « *font du bruit et ne s'en servent que pour exhiber leur statut social. Ils n'ont rien compris à la beauté* » glisse d'un air dégoûté le journaliste italien. On retrouve dans cette définition quelques stars comme Cristiano Ronaldo dont l'évocation du crash de sa F599 arrache une grimace au président de *Passione Rossa*, suivi d'un tacle droit dans les chevilles de la star portugaise : « *C'est un crétin* ». Pas question pour autant de ranger tous les footballeurs dans le même panier. Surtout pas le demi-dieu Romain Francesco Totti. L'idole de l'AS Roma est aussi membre du club de Fabio Barone. Et comme sur les terrains, c'est un puriste.

FERRARI À TOUS PRIX

Depuis quelques années pourtant, la crise et les résultats sportifs en dents de scie de

la *Scuderia* amorcent un semblant de déclin pour cette firme créée en 1947. Le cheval cabré ne doit son salut qu'aux nouveaux acheteurs venus de Chine et des pays du Golfe. Pas forcément des spécialistes, plutôt de nouveaux riches « *Ferrari a perdu beaucoup de son charme* », regrette Alberto Toscano. Seul point commun entre les propriétaires italiens et chinois : ils ont de l'argent. En Italie, ils doivent même en avoir un peu plus, surtout depuis l'instauration des taxes sur les produits de luxe voulues par Mario Monti en 2012. Pour Fabio Barone, cela représente 7500 € par an. Une brouille pour le président de *Passione Rossa*, sa F458 Italia lui en a coûté 250 000 €. En vrai amoureux, Fabio Barone est toujours resté fidèle à la marque au cheval cabré, une tous les deux ans en moyenne. Seule la couleur change : une blanche, une noire, des rouges, mais jamais de jaunes, « *C'est fait pour les tamarro (beaufs)* ». La se-

maine, il roule en Maserati mais qu'importe, les deux marques appartiennent au même groupe : Fiat. Et puis quelles autres voitures que les mythiques Ferrari pourraient autant le combler ? « *À chaque fois que je m'assois dedans, c'est comme la toute première fois* » confesse le pilote amateur, des projets plein la tête. Après s'être mesuré à un avion en 2013, Fabio Barone se lance un nouveau défi : établir un record de vitesse sur la route Transfagaras en Roumanie. Ses lacets mènent au château de Dracula, au cœur des Carpates « *C'est très dangereux* » sourit Fabio Barone, tout excité à l'idée de repousser encore une fois les limites de sa passion. ✘

« PERSONNE N'A LE COURAGE DE S'OPPOSER À RENZI »

Il est l'une des grandes figures intellectuelles de la gauche italienne. Avec son ami Nanni Moretti, ils ont initié en 2002 un mouvement suivi par plus de trois millions d'Italiens. Fondateur de la revue philosophique *MicroMega* et notamment auteur d'un livre de dialogues avec le cardinal Ratzinger – futur Benoît XVI –, Paolo Flores d'Arcais nous a reçus chez lui. De la déception Renzi aux échecs répétés de la gauche, ce penseur lucide, et un peu désabusé, donne à *Visó* sa vision de l'Italie d'aujourd'hui.

■ Entretien réalisé par Marine Le Gohébel & Lucas Desseigne. Photos Alvin Koualef.

« SI L'ON VOULAIT VRAIMENT
COMBATTRE LA MAFIA ET LA
CORRUPTION, LA MOITIÉ DE LA CLASSE
DIRIGEANTE SERAIT EN PRISON »

Matteo Renzi a été porteur d'espoir à gauche lors de son arrivée au pouvoir en février 2014. Un an après, quel regard portez-vous sur la première année de son mandat ?

Pour moi, Renzi, c'est la réalisation du Berlusconiisme là-même où Berlusconi avait échoué. Sur les politiques sociales, sur le traitement des médias, sur le plan de la justice, la politique de Renzi est exactement la même que celle menée par Berlusconi. Prenons l'exemple de l'article 18 du Code du travail [il garantissait depuis 40 ans la réintégration d'un salarié dont le licenciement aurait été jugé abusif par la justice, voir page 19 de notre magazine, ndlr]. Quand Berlusconi a essayé d'abroger cet article, les syndicats de gauche et beaucoup d'autres mouvements ont fait la plus grande manifestation de toute l'histoire de l'Italie. Plus de trois millions de personnes sont descendues dans les rues. Aujourd'hui, cette abrogation est devenue loi. On peut licencier plus facilement. Et personne n'est dans la rue.

Comment expliquer cette absence d'opposition ?

C'est une chaîne de conséquences. La crise est tellement forte que les ouvriers acceptent n'importe quelle baisse des conditions de travail, de salaire. L'ensemble de

la situation sociale devient de plus en plus pénible pour tous ceux qui ne sont pas des privilégiés.

Il n'y a pas d'alternative à Renzi ?

Il faut comprendre comment la possibilité d'une alternative s'est peu à peu perdue. Entre 2002 et 2012, il y avait des protestations tous les ans. Aujourd'hui, le mouvement s'est essouffé. Il n'y a plus rien, personne n'a le courage de s'opposer frontalement à Renzi. Même s'il suscite de la déception, il reste surtout porteur d'espoir. À son arrivée au pouvoir, Renzi apparaissait comme une personne nouvelle et vierge. Il a toujours refusé les compromis. Ça lui a donné une espèce d'aura de personnalité cohérente qui, quand elle promet quelque chose, le fait. Et il n'avait pas de conflits d'intérêts, contrairement à Berlusconi qui avait des intérêts privés. Il n'avait jamais été impliqué dans des cas de corruption. Il portait une radicalité et une cohérence, une attitude de défi. Quand il disait : « nous sommes contre la corruption », il y croyait. Aujourd'hui, l'espoir est encore plus fort. Si ses actes sont décevants, on se dit : « Il fait ça parce qu'il n'a pas encore de majorité assez forte, laissons lui du temps, il a encore trop d'entraves ». Psychologiquement, c'est assez facile à expliquer. Nous avons tout besoin d'espoirs, d'illusions.

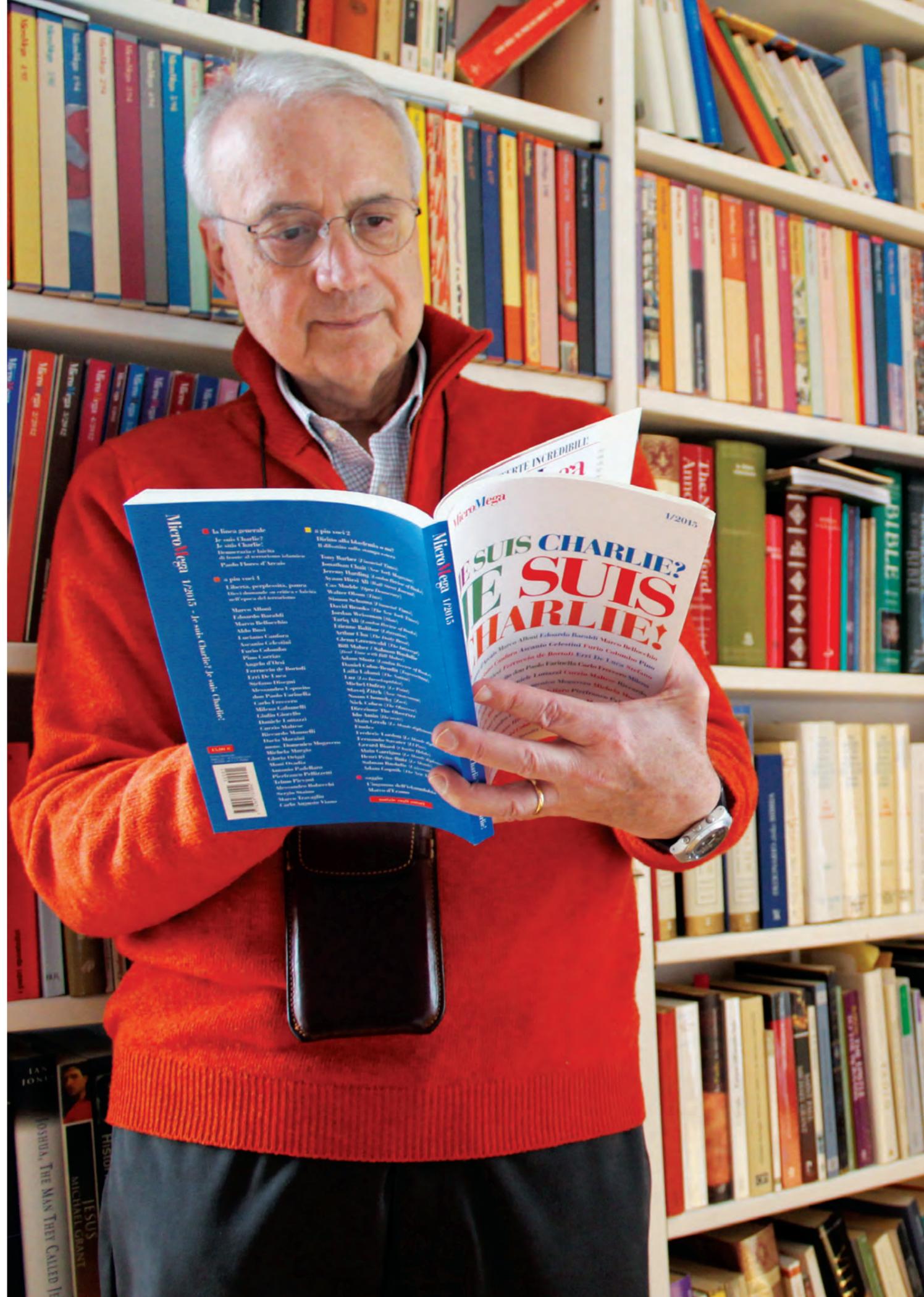
L'indépendance de la justice et la liberté de l'information étaient les grands mots d'ordre de la manifestation que vous organisiez en 2002 aux côtés de Nanni Moretti. Pourquoi cet énorme élan populaire – les « girotondi » – ne s'est pas transformé en force politique ?

Nous avons fait une erreur. Nous n'avons pas souhaité donner une structure perma-

« SI UNE FORCE POLITIQUE COMME PODEMOS EXISTAIT EN ITALIE, SALVINI ET LA LIGUE DU NORD NE SERAIENT PAS À 15 % DANS LES SONDAGES. »

nente à la mobilisation. Pour des raisons simples : Nanni Moretti ne voulait pas changer de vie. Il ne voulait pas embrasser une carrière politique. Moi non plus, je ne voulais pas changer de vie. On a raté une occasion. Mais nous ne sommes pas les seuls : il y a cinq ans, j'ai cru qu'une autre possibilité existait. Je pensais que Maurizio Landini – responsable de la FIOM [la branche métallurgique de la CGIL, l'un des plus puissants syndicats italiens, ndlr] – pouvait incarner une alternative crédible à gauche. Maurizio Landini pensait que les gens n'étaient pas assez mûrs, qu'il aurait été accusé de faire de la politique plutôt que du syndicalisme. Il n'a pas osé se lancer. Aujourd'hui, c'est trop tard. Les dynamiques en politique changent vite.

■ LA REVUE « MICROMEGA » A ÉTÉ FONDÉE PAR PAOLO FLORES D'ARCAIS EN 1986. DE GRANDES PLUMES DE LA GAUCHE ITALIENNE LA SIGNENT.



« ON PARLE D'UN RÈGNE DU BERLUSCONISME, MAIS ON OUBLIE QUE PENDANT CE RÈGNE, LA GAUCHE A ÉTÉ AU POUVOIR PENDANT SEPT ANS ET DEMI. »

Il est encore possible d'être de gauche aujourd'hui ?

D'un point de vue organisé et traditionnel, non. La gauche fait désormais partie de l'establishment. Les partis sociaux-démocrates ne représentent pas une alternative aux partis de droite. Je ne nie pas qu'il y ait encore des différences entre la droite et la gauche. C'est toujours mieux de vivre sous un gouvernement Hollande que sous un gouvernement Sarkozy. Mais sur toutes les questions sociales et civiles, il n'y a jamais – quand lesdites gauches sont au pouvoir – de changement réel. En Italie, c'est exactement la même chose : on parle d'un règne du berlusconisme, mais on oublie que pendant ce règne, la gauche a été au pouvoir pendant sept ans et demi et ça n'a rien changé. Aujourd'hui, la crise économique a révélé ce problème et des phénomènes nouveaux apparaissent en réaction.

Ces nouveaux phénomènes semblent se propager en Europe. Il y a eu Podemos en Espagne, Syriza en Grèce. Quel mouvement s'en rapproche en Italie ?

En Italie, on a eu le phénomène Beppe Grillo et le Mouvement 5 étoiles. Ces nouveaux partis – Podemos et Syriza – sont la manifestation que pour une partie de plus en plus large des citoyens, les hommes politiques sont bonnet blanc et blanc bonnet. Cette prise de conscience parmi les électeurs s'explique soit par une adhésion très forte à ces partis, soit par l'abstention. La grève des urnes est de plus en plus forte en Italie.

Le Mouvement 5 étoiles semble s'essouffler. Ce phénomène n'était pas fait pour durer ?

Le Mouvement 5 étoiles est né par défaut. Aucune force politique nouvelle n'émergeait à gauche. La seule chose qui existait, c'était Beppe Grillo. C'est ce qui explique son succès. Il en a été le premier surpris. Il n'avait pas prévu sa victoire à Parme [le 21 mai 2012, le candidat de « Génération 5 étoiles », Federico Pizzarotti, remporte 60 % des suffrages face au candidat du Parti démocrate. C'est la première victoire électorale du Mouvement 5 étoiles, ndlr]. Ensuite, ça a été l'effet boule de neige. Mais ce mouvement ne peut pas devenir une alternative valable à moyen terme. Il a trop de contradictions. D'abord, ses membres ne deviendront jamais des professionnels de la politique. Ils ont une culture politique très faible et font preuve de naïveté. La structure de ce parti est aussi contradictoire : ils disent qu'ils sont égaux, que les militants comptent autant que les dirigeants, mais le Mouvement est dirigé uniquement par deux personnes, Beppe Grillo et Gianroberto

Casaleggio [le gourou de Beppe Grillo, ndlr]. Ces deux personnes font la pluie et le beau temps au sein du parti. Ils peuvent changer la ligne politique du jour au lendemain.

Beppe Grillo a pris un virage à droite depuis quelques mois en déclarant notamment à propos des étrangers : « Nous voulons réimporter la tuberculose, réimportons-là ! Mais faisons-le en toute transparence ». Comment l'expliquez-vous ?

Ce parti a toujours été un mélange d'éléments contradictoires, un mélange de gauche et de droite populiste. Ils sont malins : les électeurs ne suivent pas les critères droite-gauche des politologues. Leurs sensibilités sont beaucoup plus imbriquées, ils sont à la fois de gauche et de droite. Les premiers succès du Mouvement sont dus à ses contradictions qui correspondent tout à fait aux sensibilités éparpillées des électeurs. Le Mouvement profite de deux choses : d'un côté, la demande d'une plus grande justice sociale ; de l'autre, certaines pulsions racistes comme : « L'immigré nous vole notre travail ». La gauche est responsable de la montée du Mouvement 5 étoiles.

Ce serait donc l'absence de gauche crédible qui expliquerait la montée de ces mouvements contestataires ?

La gauche n'a pas le courage de désigner les pouvoirs financiers comme ses ennemis. Pour elle, la modernité, c'est d'abroger l'article 18. Si la gauche n'est plus capable de satisfaire le besoin d'égalité de la population, les électeurs essaieront de trouver d'autres explications. Ils ne désigneront plus les privilégiés comme responsables des injustices subies, mais l'immigré. C'est avec ça que Marine Le Pen gagne des élections en France. C'est avec ça que Beppe Grillo a gagné des électeurs. Aujourd'hui, il est en perte de vitesse, il perd des électeurs de gauche et de droite. Et Salvini a également fait son entrée dans l'échiquier politique italien.

Vous expliquez donc la montée de La Ligue du Nord par l'absence d'alternative à gauche et par la déception des électeurs du Mouvement 5 étoiles ?

Le phénomène Salvini est intéressant (voir page 14 de notre magazine). Il y a trois mois, il n'existait pas. La Ligue du Nord s'effondrait et était engluée dans des problèmes internes. Renzi n'avait pas d'opposition claire. Salvini a commencé à être invité à la télévision de façon systématique et à tenir un discours ouvertement lepéniste, ce qui, en Italie, est une première puisqu'il n'était tenu que par des néofascistes. Il incarnait la nouveauté



et c'est pour cette raison qu'il a été propulsé secrétaire de La Ligue du Nord. Il avait le choix entre deux stratégies politiques : l'une semblable à celle de Podemos, l'autre semblable à Marine Le Pen. Il a choisi la deuxième option. Mais il va encore plus loin que Marine Le Pen. Le 28 février 2015, Salvini a organisé une manifestation nationale à Rome. Le mouvement fasciste CasaPound (voir page 22 de notre magazine) y a participé. Marine Le Pen [dont un message de soutien au rassemblement a été diffusé sur grand écran, ndlr] a dû se justifier de leur présence, Salvini non. Il a une attitude encore plus marquée, sans honte. Si une force politique nouvelle, à l'image de Podemos, existait en Italie aujourd'hui, Salvini ne serait pas à 15 % dans les sondages.

Vous pointez du doigt la responsabilité des médias dans l'émergence de Salvini. L'Italie est 49^e au classement de Reporters sans frontières. Erri De Luca est jugé pour « appel au sabotage ». Qu'en est-il de la liberté de la presse et d'expression aujourd'hui ?

Les persécutions subies par De Luca ne sont pas les plus dangereuses. La servitude des

médias à l'égard des pouvoirs est avérée. Cette soumission n'éclate au grand jour que par des grandes affaires, mais elle est quotidienne. Je vais bientôt publier dans ma revue *MicroMega* le premier article de *L'Unità* sur le cas Lupi [le ministre des Transports, soupçonné de corruption, a été contraint de démissionner le 20 mars, ndlr]. Il date de 2001. Il y a quatorze ans, on savait déjà tout ! *L'Unità* a été le seul journal à en parler. Les journaux et la télévision n'ont pas repris cette information et les différents gouvernements de gauche comme de droite ont confirmé cet homme à la tête de ministères. C'est ça le manque de liberté de la presse. Les médias ne cherchent pas les vraies informations et si par hasard, l'information est gênante pour les pouvoirs en place, ils essaient de la nuancer ou de la dissimuler.

Pourquoi la corruption et la Mafia sont des maux qui rongent autant l'Italie ?

C'est un manque de volonté. Si l'on voulait combattre sérieusement ces deux fléaux, 80 % des problèmes sociaux et civiques du pays seraient résolus. Toutes les études montrent qu'une bonne partie du manque

■ PAOLO FLORES D'ARCAIS PEINT BEAUCOUP. « EN AMATEUR », PRÉCISE-T-IL. SES TABLEAUX ORNENT LES MURS DE SON APPARTEMENT.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

■ EST-CE QUE DIEU EXISTE ? DIALOGUE SUR LA VÉRITÉ, LA FOI ET L'ATHÉISME, AVEC LE CARDINAL RATZINGER. Payot, 2006.

■ HANNAH ARENDT. ESISTENZA E LIBERTÀ, AUTENTICITÀ E POLITICA (HANNAH ARENDT, EXISTENCE ET LIBERTÉ, AUTHENTICITÉ ET POLITIQUE). Fazi, 2006.

■ LA DEMOCRAZIA HA BISOGNO DI DIO : FALSO ! (LA DÉMOCRATIE A BESOIN DE DIEU : FAUX !). Laterza, 2013.

■ CAMUS, FILOSOFO DELL'AVENIRE (CAMUS, PHILOSOPHE DE L'AVENIR). Micromega, 2013.

d'investissement de l'étranger en Italie est dû au fait que les investisseurs potentiels ne veulent pas avoir à faire avec la Mafia et la corruption. Ce serait un coût économique énorme pour eux. C'est un coût énorme pour nous. Si ces deux problèmes étaient combattus, la moitié de la classe dirigeante actuelle finirait en prison.

Une dernière question pour conclure. Quels auteurs illustrent le mieux la réalité de l'Italie d'aujourd'hui ?

Je dirais Andrea Camilleri. La moitié de ses romans sont des romans fantastiques, parfois de grands romans historiques, de qualité incroyable. Les seuls qui écrivent sur les problèmes réels du pays sont les écrivains du genre noir (voir page 83 de notre magazine). Il y aurait aussi Erri de Luca, qui a un style très particulier. Mis à part ces deux hommes, je ne saurais dire qui. ✕

DANS LA PEAU DE L'ITALIENNE D'AUJOURD'HUI

La mamma italienne a du plomb dans l'aile.

Dans une Italie en passe de devenir le royaume de l'enfant unique, les femmes et les mères d'aujourd'hui cherchent à redéfinir leur place dans des familles en transformation et peinent à joindre les deux bouts.

■ Texte Éléa Giraud. Photos Éléa Giraud & Jade Lemaire



CC / Mamma Roma de Pier Paolo Pasolini

**MAMMA ROMA DE PASOLINI.
ANNA MAGNANI INCARNE
UN DE SES RÔLES LES PLUS
CÉLÈBRES. UNE MÈRE PRÊTE
À TOUS LES SACRIFICES
POUR SON FILS.**

**LES FEMMES SONT
CENTRALES DANS LA SOCIÉTÉ
ITALIENNE, MAIS ELLES SONT
EN TRAIN D'ÊTRE BROYÉES
PAR LE SYSTÈME.**

✉ Fabizia Paltrinieri, sociologue

Ce matin au marché de Testaccio, quartier populaire au sud de Rome, avec son bonnet jaune et son rouge à lèvres rouge vif, au milieu des petits vieux, on ne voit qu'elle. Une jeune femme, de longs cheveux noirs, Alessandra a 31 ans. Pince-sans-rire, yeux bruns profonds, elle est sans concession. Avoir un enfant, ce n'est certainement pas pour tout de

suite. « *Peut-être un, vers 40 ans.* » Aujourd'hui l'Italie est le pays de l'Union Européenne où l'on fait ses enfants le plus tard. L'âge moyen du premier enfant chez la femme ne cesse d'augmenter. 33 ans aujourd'hui, pour 28 ans en France. La jeune romaine poursuit, le visage concentré, en levant parfois les yeux au ciel : « *Comment faire pour avoir un enfant, même avec deux revenus ? Il n'y a pas d'aides, pas de crèches, pas de certitudes de retrouver ton emploi après la grossesse... C'est impossible. Et deux enfants, n'en parlons pas, maintenant c'est devenu une exception.* »

La réalité économique de l'Italie d'aujourd'hui ne permet guère de rêves de familles nombreuses. La maternité représente un parcours du combattant. Fabrizia Paltrinieri, sociologue qui travaille à l'Agence sanitaire et sociale de la région Emilie-Romagne, soupire : « *La seule chose qui fait que les listes d'attente pour les crèches sont moins fournies qu'avant la crise, c'est qu'il y a davantage*

■ ALESSANDRA, 31 ANS, AU MARCHÉ COUVERT DU QUARTIER TESTACCIO. « LA CRISE TOUCHE PARTICULIÈREMENT LES 25-35 ANS, JE SUIS EN PLEIN DEDANS... MAIS JE RESTE POSITIVE SUR L'AVENIR DE LA FEMME, SINON ON NE S'EN SORT PAS. »



IL FAUT RAPPELER LA DEVISE DE SIMONE DE BEAUVOIR, « ON NE NAÎT PAS FEMME, ON LE DEVIENT. »

↳ Laura Sterti, Psychanalyste

de femmes sans emploi, qui restent à la maison et peuvent garder les enfants ». Elle dépeint le casse-tête financier que représente un enfant : crèches limitées et excessivement chères, allocations familiales et aides à la naissance minimes, réservées aux familles

en très grande précarité. L'État apporte autant de soutien qu'un cautère sur une jambe de bois.

BOMBE DÉMOGRAPHIQUE

Depuis les années 90, le taux de fécondité en Italie n'augmente que grâce à l'arrivée de populations migrantes. En 2012, il atteint péniblement 1,4, pendant que la France affiche encore un taux de 2, qui permet le renouvellement des populations. Les Italiennes doivent comme partout en Europe composer avec des salaires inférieurs à ceux des hommes, une généralisation du travail au noir et des contrats à temps partiels. Cette précarité renforce tous les jours leur gageure pour concilier carrière professionnelle et maternité et débouche sur une bombe à retardement démographique. D'autant qu'en Italie, s'occuper des enfants revient encore culturellement beaucoup aux femmes.

Laura Sterti, psychanalyste, travaille pour l'association féministe, Donna ascolta donna (Une femme écoute une femme). Son bureau est situé dans la Casa Internazionale delle Donne. Centre de 10 000 m² au coeur de Rome, le lieu abrite cinquante associations autonomes, toutes liées à la défense des droits des femmes et à leur soutien. Clin d'oeil revanchard pour cet édifice aux hauts murs jaunes érigés en 1600 comme casa di reclusione de femmes romaines prostituées.

En 1987, elle s'installe dans l'immense bâtisse aux couloirs et au cloître frais et fonde avec des collègues le premier consultorio psychanalytique pour femmes, un équivalent de planning familial où sont dispensées des séances de psychanalyse. Avec sa voix douce et posée, elle a vécu de l'intérieur toutes les luttes féministes du pays depuis les années de l'Automne chaud de 1969, le Mai 68 italien, jusqu'à celles d'aujourd'hui. « *Il y a un vrai travail à faire sur la nouvelle génération qui a grandi sous l'ère Berlusconi pour montrer une autre image de la femme. Il faut lutter*

contre mille ans de patriarcat et rappeler la devise de Simone de Beauvoir, "On ne naît pas femme, on le devient". La Casa Internazionale delle Donne est un lieu essentiel pour faire vivre ce discours. » Laura Sterti connaît bien les galères des mères italiennes d'aujourd'hui, qu'elle reçoit chaque jour comme patientes. Elle sait aussi les désirs frustrés de la jeune génération, comme ceux de sa fille de 31 ans, trop précaire pour penser à avoir un enfant, sans contrat de travail fixe. « *Il y a un vrai blocage culturel chez les employeurs à former et embaucher quelqu'un qui s'absentera par la suite six mois, peut-être plus, pour un congé maternité. Ce n'est pas imaginable pour eux* », poursuit-elle.

ÉTAU DESTRUCTEUR

La psychanalyste aide tous les mois sa fille pour payer son loyer. Lot commun de nombreuses mères, qui doivent subvenir de plus en plus longtemps aux besoins de leurs enfants, parfois jusqu'à leurs 30 ou 35 ans. Pour certaines, il faut aussi s'occuper, soutenir et prendre soin de leurs parents, octogénaires ou plus âgés. Les aider à traverser la vieillesse dans la dignité, gérer les petites choses du quotidien. Sans parler de leurs petits enfants s'ils arrivent enfin, qu'elles doivent bien souvent garder pour pallier l'absence de crèches. Ces femmes âgées de 50 à 70 ans sont ainsi prises en étau entre ces différentes générations qui reposent sur elles, à la fois financièrement et moralement. Un nouveau concept sociologique a été créé pour les désigner, sous le nom de « femmes sandwich ». « *Leur place dans la cellule familiale est absolument centrale* », renchérit Fabrizia Paltrinieri, la sociologue. « *Mais ces femmes sont en train d'être complètement broyées par le système.* »

La mère italienne doit composer avec ces mutations sociales, ces pressions nouvelles. Elle reste la pierre de voûte de la famille et de la société, au coeur d'une solidarité forte qui persiste. Et continue à se battre contre des moulins à vents pour s'affirmer et réinventer sa place dans l'Italie d'aujourd'hui. ✕

BUNGA-BUNGA & VELINE

LA CONCEPTION ROMANTIQUE DE LA FEMME SOUS BERLUSCONI

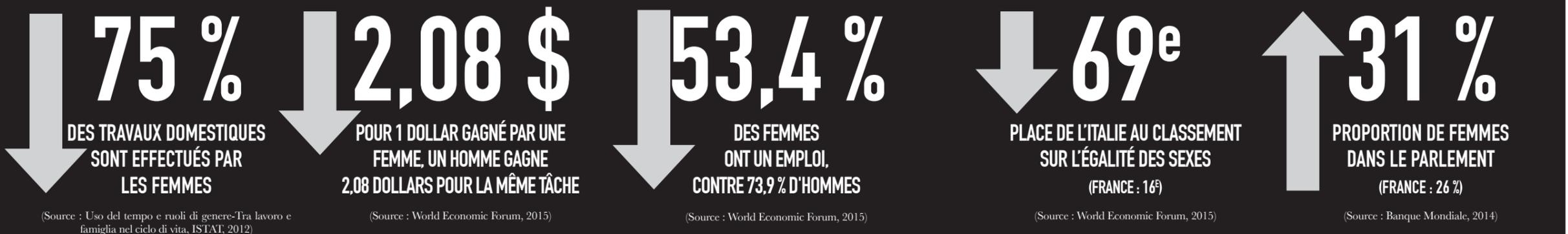
« *Le pire a été pendant les années Berlusconi, qui ont forgé une culture qui a pesé sur nous toutes.* » Laura Sterti, la psychanalyste de la Casa Internazionale delle Donne, lutte au quotidien contre cette image dégradante de la femme véhiculée par l'empire télévisuel du Cavaliere. Objet de consommation sexuelle, obsession pour un physique stéréotypé et la chirurgie esthétique, phénomène des Veline, ces présentatrices de talk-shows en tenues très légères (en français, « créatures », ou littéralement « papier de soie pour emballage »)...

Lorella Zanardo, activiste et réalisatrice de documentaires, a visionné 400 heures de programmes TV de chaînes détenues en majorité par Berlusconi pour décrypter ce qu'était devenu après vingt ans de son règne Il Corpo delle donne (Le Corps des femmes). La dernière image de son documentaire : une jeune femme suspendue en petite culotte à un crochet à viande qui se débat en riant, à laquelle un homme appose sur les fesses un tampon certifiant la qualité et l'origine des cuisseaux de jambon. Un extrait minime de la mercantilisation de la femme et de la caricature misogyne supportée par une télévision abondamment regardée dans les foyers italiens.



Pour beaucoup de femmes comme Laura Sterti, qui a vécu les grands combats féministes des années 70-80 pour légaliser l'avortement ou la pilule, cette culture télévisuelle a créé une génération perdue, celle qui a grandi devant le petit écran. Des jeunes femmes qui ont érigé en dogme ces représentations dégradantes de la gent féminine.

Contre ce matraquage symbolique et des droits toujours inégaux, en 2011 se lance un mouvement féministe, emmené par les soeurs Comencini, réalisatrices et actrices romaines. Un acronyme pour réveiller les femmes : SNOO. *Se non ora quando ?!* (Si ce n'est pas maintenant, alors quand ?!) Plus d'un million de femmes descendent dans la rue pour crier *bastà!*





AVANT DE TROUVER CE TRAVAIL À ROME IL Y A QUELQUES MOIS, JE VIVAIS ENCORE CHEZ MES PARENTS.

☞ Nicola, 33 ans
endeur de chaussures de luxe

TANGUY MALGRÉ EUX

À plus de 30 ans, ils habitent encore chez leurs parents. Enfants gâtés ? Éternels adolescents ? Non, non. Si les *bamboccioni*, les « gros bébés », se multiplient dans l'Italie d'aujourd'hui, c'est parce que leurs salaires ne leur permettent pas de quitter le nid.

■ Texte et photo Jade Lemaire

C'est un cliché parmi les plus tenaces d'Italie : le trentenaire séduisant, beau brun ténébreux, belle chemise et belle voiture, le soir, quand il rentre chez lui, ne manque jamais d'embrasser... sa maman. Nombreuses sont les comédies qui se moquent de ces fils à *mamma*, ces *mammoni* qui ne quittent pas le foyer familial avant le mariage, profitant jusqu'au dernier moment des gentilles attentions maternelles. Seulement, maintenant que leur nombre a explosé avec la crise financière de 2008, les *bamboccioni*, ou « gros bébés » font beaucoup moins rire. Deux tiers des 18-34 ans sont aujourd'hui contraints de rester *a casa*, contre 34,2 % en France ou 42,3 % en Allemagne. Et ce n'est pas toujours un choix délibéré. Leur âge aussi augmente. Sur les sept millions et demi de jeunes qui vivent encore chez leurs parents, trois millions ont plus de 25 ans. Des hommes en majorité. Beaucoup travaillent, mais peu ont réussi à décrocher un job qui leur assure la vie en autonomie. C'est le cas de Marco, 33 ans. Quand on demande à sa sœur, Francesca, ce que son frère fait dans la vie, elle répond, très sérieuse : « *Schiavo* », esclave. Une manière de dire à quel point Marco est sous-payé par l'entreprise de transport qui l'emploie dans sa Calabre natale. « *Il travaille toute la journée, de 7 h à 22 h parfois, et ne gagne que 600 € par mois* », décrit la jolie brune montée à Rome pour ses études. À 28 ans, Francesca est la seule à avoir quitté le cocon familial, laissant dans leur chambre d'ados Marco et son cadet, Luigi. Les deux garçons travaillent depuis que leur père a déclaré ne plus pouvoir subvenir seul aux besoins de toute la famille. C'était après la crise, en 2008. « *Avant,*

regrette Francesca, on pouvait dire qu'on était une famille aisée, uniquement grâce au travail de mon père. On a encore une villa avec un terrain de plus de 2000 m². » Mais depuis ce jour, elle l'assure, Marco n'a qu'une hâte : trouver un nouvel emploi pour s'acheter sa propre maison.

ROME, TREMLIN VERS L'EMPLOI

Francesca connaît-elle beaucoup de jeunes dans la même situation que son frère ? « *Toute la Calabre est dans le même état* », tranche la jeune femme. Elle sait la chance qu'elle a d'avoir pu déménager à



Rome, où la cohabitation avec son petit ami lui permet de payer un loyer exorbitant. Entre deux bouchées d'un panini avalé en vitesse pendant la pause déjeuner, elle poursuit : « *Ici à Rome, vous ne trouverez pas de mammoni, seulement des étudiants, ou alors il faut aller en périphérie, dans des quartiers plus populaires et résidentiels comme le Testaccio.* » S'installer dans la capitale italienne, située au centre de la péninsule, est le minimum à faire pour trouver

du travail. En dessous de cette frontière géographique, rien à espérer. Florence, Bologne, Gênes ou Milan offrent bien plus d'opportunités de carrière que Naples ou Bari. Et pour cause : au Sud, le chômage des 15-29 ans atteint 37,3 %, tandis qu'il ne dépasse pas les 15,9 % dans le Nord-Est. Cela, Nicola, trentenaire napolitain, l'a appris à ses dépens. C'est la raison pour laquelle, comme Francesca, il a regardé vers Rome quand l'agence immobilière qui l'employait a mis la clé sous la porte, il y a quelques mois à peine. Un pari réussi puisqu'aujourd'hui, vendeur dans un magasin de chaussures de luxe, il a enfin acquis son autonomie, grâce à une providentielle collocation. « *Je paye 400 € par mois pour une chambre avec un lit double. Pour ce prix-là, je peux profiter de tout l'appartement. Et il fait 100m². Avant, comme j'étais payé à la commission, c'était impossible de faire face à un loyer fixe. Je pouvais gagner 3000 € un mois donné, et presque rien le suivant.* » Du coup, Nicola vivait chez papa et maman. Pour les aider, il participait aux tâches ménagères et leur donnait un peu d'argent. Mais attention : passer du Sud au Nord ne fait pas tout. L'Eldorado a ses limites. Campé sous l'imposant lustre de la boutique où il travaille - une majestueuse pièce de verrerie dont la lumière se reflète sur les paillettes des escarpins soigneusement exposés - Nicola se souvient de ses débuts difficiles : « *Si j'ai pu accepter ce poste, c'est parce que mon grand frère vivait déjà à Rome, et qu'il m'a hébergé au début, le temps pour moi de me retourner.* » Francesca non plus n'est pas dupe. Elle qui entame un stage - *sous-payé bien sûr* - dans une association à but non lucratif, ouvre des yeux faussement étonnés quand on lui parle de CDI : « *CDI ? Che cos'è ?* » ✕

LES BAMBOCCIONI SUR LE GRILL

À sa sortie en 2001, *Tanguy*, le film d'Étienne Chatiliez avait connu un franc succès de l'autre côté des Alpes. Normal : l'histoire s'inspirait d'un fait divers italien. « *Une femme, résumait le réalisateur, avait voulu vivre de chez elle son fils de 31 ans. Elle avait fait changer les verrous. Il l'avait traînée en justice. Et elle avait été condamnée à le reprendre sous son toit.* » Dix ans plus tard, rebelote : un père est condamné

par le tribunal de Bergame pour avoir cessé de subvenir aux besoins de sa fille toujours étudiante en philosophie à 32 ans. Cette fois, la politique s'en mêle. En commentant la décision de justice, Renato Brunetta, ministre de Berlusconi, évoque « *la nécessité d'une loi qui obligerait les enfants à quitter le toit familial à 18 ans.* » Déjà en 2007, le ministre de l'Économie sous Prodi avait fait polémique en proposant de « *jetter les bamboccioni hors de chez eux* » avec un système de déductions fiscales sur les loyers si les jeunes n'habitent plus chez leurs parents. Cette violente

sortie avait même inspiré à l'écrivain Marco Bonsonetto son *Requiem pour une adolescence prolongée*, sorte d'uchronie dans laquelle le Parlement italien a approuvé l'idée de débusquer les *bamboccioni* et de les rendre par la loi « *d'abord hommes, puis fils.* » C'est ce que le romancier appelle la « *campagne pour l'éradication de l'adolescence prolongée* »... Les années passent et peu importe la couleur politique, les gouvernements italiens n'aiment toujours pas beaucoup les *Tanguy* : « *Je préfère les jeunes ambitieux aux bamboccioni* », a déclaré Matteo Renzi peu avant de devenir président du Conseil.

LAMPEDUSA, BELLE ÎLE AMÈRE

À chaque naufrage aux larges des côtes italiennes, son nom est évoqué. L'île est devenue le symbole de l'immigration clandestine en Méditerranée. Pourtant, ce confetti d'Europe au large de l'Afrique conteste la politique du continent. Ses habitants ne parlent ni de peur, ni de repli, mais de solidarité.

■ Textes et photos Matthieu Delmas & Hélène Lompech



■ LAMPEDUSA EST SITUÉE À 167 KILOMÈTRES DE LA TUNISIE ET À 355 KILOMÈTRES DES CÔTES LYBIENNES.

LE CIMETIÈRE DE BATEAUX EST L'UN DES SEULS TÉMOINS DU PASSAGE DES MIGRANTS, RAPIDEMENT TRANSFÉRÉS VERS LA SICILE.

De fortes bourrasques dégagent les derniers nuages. La tempête de la nuit dernière est terminée. Le soleil fait son apparition sur la via Roma, l'unique rue piétonne qui mène jusqu'au belvédère. C'est le calme plat. La saison touristique n'a pas débuté. Les habitants tuent l'ennui, agglutinés sur les bancs publics ou sur les terrasses des quelques cafés ouverts. Les pêcheurs profitent de l'accalmie pour réparer leurs filets. Pas un migrant dans les rues désertes. Dans le Caffè Royal, Angelo Madrecchia, un gérant de camping, s'empare contre les clichés véhiculés à propos de l'île : « S'il y a bien un endroit en Europe où les migrants ne se baladent pas librement dans les rues, c'est Lampedusa. On imagine une île envahie par les migrants, ils ne font que transiter ici ».

DE LA PEUR À LA COMPASSION

En février 2011, au début des printemps arabes, un épisode a particulièrement marqué les esprits. En quelques jours, 8000 migrants, tunisiens pour la plupart, débarquent à Lampedusa. « La seule réaction du gouvernement de l'époque [Silvio Berlusconi était Président du Conseil et Roberto Maroni, de la Ligue du Nord, ministre de l'Intérieur,

■ À LAMPEDUSA COMME DANS TOUTES LES ÎLES DE LA MÉDITERRANÉE, L'ASSISTANCE AUX VICTIMES DES NAUFRAGES EST UNE TRADITION SOLIDEMENT ANCRÉE.

ndlr] a été de fermer le centre d'accueil et de parquer les jeunes nord-africains sur une colline, loin des habitations, avec peu d'attention et de nourriture. Ce gouvernement voulait envoyer un message clair à ceux qui avaient l'intention de quitter leur pays : en Italie, il n'y a pas de place pour vous », regrette Germano Garatto, membre de la *Fondazione Migrantes*.

« La situation est rapidement devenue insupportable. Plusieurs milliers de migrants ont commencé à descendre vers les habitations à la recherche d'aide. Face à ces personnes désemparées, les gens ont ouvert leurs portes. D'autres ont distribué des vêtements et de la nourriture. La compassion a pris le pas sur la peur. Cela a duré cinquante-six jours », se souvient le militant. « Quelque chose d'important est arrivé. Une réaction populaire rare en Europe. J'ai pensé aux nombreuses communautés qui assistent impuissamment aux traitements inhumains réservés aux migrants, en particulier dans les camps de rétention que le système Frontex a multipliés aux frontières de l'Union européenne. »

UN REPAS, UNE DOUCHE, UN COUP DE FIL

Les Riso sont de ceux-là. Réunis autour de leur ordinateur, parents et enfants se souviennent des migrants qu'ils ont accueillis dans leur pavillon, perché sur les hauteurs de la ville. Dans cette famille de pêcheurs, on n'a pas oublié Peace, une jeune nigériane qui a survécu à la tragédie du 3 octobre 2013 durant laquelle 300 migrants sont morts noyés. « Aujourd'hui, elle a mis des photos de sa fille sur Facebook », constate Mariachiara, 12 ans, la cadette de la maison, en s'attendant sur l'enfant. « Je suis content qu'on puisse garder des contacts avec eux, voir ceux qui font des études et qui ont réussi à s'intégrer », se réjouit Enzo, son père.

EN TANT QUE PÊCHEUR, JE NE PEUX PAS ACCEPTER DE VOIR DES GENS MOURIR EN MER

Enzo Riso qui a accueilli des migrants sous son toit

En 2011, face à l'afflux sans précédent de migrants, « tous les habitants se sont mobilisés », assure Enzo. « Il n'y a pas de questions à se poser dans ces moments-là, il faut aider comme on peut. Avec un repas, une douche, un accès au téléphone. » En riant, il raconte avoir reçu une facture téléphonique de 500 € : « Ils appelaient leur famille au Nigeria, en Érythrée, mais ça n'a pas d'importance ! »

Parfois, lorsque le quadragénaire à la forte carrure évoque les migrants, sa gorge se noue. Il a du mal à trouver ses mots : « J'ai vu les cadavres. J'ai senti l'odeur des camions en partance pour l'aéroport. J'ai vu des gens démunis qui ont perdu un frère, une fille, ce n'est pas facile ». Une famille syrienne a particulièrement marqué les Riso. Les vidéos qu'elle a tournées au cours de son périple sont encore sur l'ordinateur. On y voit leur pays en guerre. Le bruit des armes automatiques est in-



■ 1- LE CENTRE D'ACCUEIL A UNE CAPACITÉ DE 400 PLACES. LES MIGRANTS DOIVENT TRANSITER À LAMPEDUSA PENDANT UN MAXIMUM DE 72 HEURES AVANT D'ÊTRE TRANSFÉRÉS EN SICILE.

■ 2- LES RISO CONSERVENT AVEC SOIN LES QUELQUES CLICHÉS DES MOMENTS PARTAGÉS AVEC LES MIGRANTS. DES LIENS FORTS SE SONT CRÉÉS, CERTAINS D'ENTRE EUX SONT REVENUS À LAMPEDUSA LORS DE LA COMMÉMORATION DE LA TRAGÉDIE DU 3 OCTOBRE 2013.



Vicenzo d'Amore

congru dans ce salon chaleureux. « Ce sont des gens normaux qui avaient un emploi chez eux. Des gens comme vous et moi », se désole Grazia, la mère de famille.

La langue n'est plus une barrière. À l'arrivée d'un étranger, Mariachiara se connecte sur Google traduction. « Tout ça est familier pour nous », explique Enzo. Il regrette que ces moments tragiques se répètent : « En tant que pêcheur, je ne peux pas accepter de voir des gens mourir en mer. C'est très dur lorsque ces gens te regardent comme leur sauveur et que tu ne peux rien faire, seulement appeler les garde-côtes ».

Le chiffre de 20000 noyés depuis quinze ans en Méditerranée est régulièrement évoqué. Ce chiffre serait deux fois plus élevé en comptant les disparus. Enzo en est convaincu : « Nous les pêcheurs, on connaît la mer. Beaucoup de corps n'ont jamais été retrouvés. La seule qui le sait, c'est la mère du noyé qui attend à la maison ».

Les Riso ne se sont jamais sentis menacés par les migrants. « Certains prétendent que l'on ne peut pas accueillir toute la misère du monde. Ce que je sais, c'est qu'on ne peut pas laisser des êtres humains vivre

dans des conditions », affirme le pêcheur. Fièrement, Grazia montre une photo du couple aux côtés du pape François. À travers cette invitation au Vatican, le souverain pontif a voulu mettre en lumière la solidarité des habitants de l'île. Enzo ne se satisfait pas de cette seule reconnaissance : « Pourquoi tous les Européens n'agissent-ils pas comme les Lampedusais ? ».

DES SAUVETEURS POURSUIVIS

La nuit tombe sur la petite ville. À l'église, Mimmo Zambito, le prêtre, ne cache pas son désarroi. « Les Lampedusais ont fait preuve

de solidarité avec les migrants. Aujourd'hui, ils se sentent abandonnés face à un problème qui les dépasse. » Certains pêcheurs qui ont secouru les migrants ont été poursuivis pour complicité et ont vu leur bateau confisqué. « Vous savez, à Lampedusa, tout est compliqué. Nous n'avons pas d'hôpital digne de ce nom. La nourriture et le gazoil coûtent cher [30 % de plus que sur la péninsule, ndlr]. » Pour le curé, « l'Union européenne doit évoluer dans sa politique. Ce n'est pas chacun dans son coin. Les naufrages se concentrent en Méditerranée mais l'Italie ne peut pas assumer seule ». Pour les migrants, Lampedusa symbolise l'Europe et l'espoir d'un salut. « Lorsque l'on

■ 1 - CRÉÉE POUR S'OPPOSER À LA TRANSFORMATION DU CENTRE D'ACCUEIL EN CENTRE DE RÉTENTION. L'ASSOCIATION ASKAVUSA MILITE AUJOURD'HUI POUR UNE POLITIQUE EUROPÉENNE QUI PRIVILÉGIE L'INSERTION.

■ 2 - DON MIMMO, LE PRÊTRE DE L'ÎLE, CONSIDÈRE LES MIGRANTS COMME PARTIE INTÉGRANTE DE L'IDENTITÉ LAMPEDUSIENNE.

■ 3 - LES GARDE-CÔTES ITALIENS PARTICIPENT À L'OPÉRATION TRITON, MENÉE PAR L'AGENCE EUROPÉENNE DE SURVEILLANCE DES FRONTIÈRES, FRONTX.



est confronté à la situation de ces gens à la recherche d'une vie meilleure, il est impossible de rester insensible. Parmi eux, il y a des femmes enceintes, des enfants non accompagnés. Les habitants sont lassés que l'île ne soit connue que pour ces tragédies. L'élan de solidarité des Lampedusians n'est pas assez mis en avant. »

Aujourd'hui, l'église accueille la troisième réunion du forum solidaire de Lampedusa. « Le centre d'accueil fait partie de l'identité de l'île mais nous n'y avons pas accès », regrette Don Mimmo. Une autorisation de la préfecture d'Agrigente en Sicile est nécessaire pour accéder au centre. Elle est attribuée au cas par cas. En décembre 2013, les conditions de vie des migrants ont été dénoncées par les médias. Les habitants se sont sentis mis en cause de façon injuste. « Aujourd'hui, nous cherchons à créer une entité citoyenne afin que les habitants qui le veulent puissent proposer leurs services. Nous sommes les protagonistes de cette île soumise à la pression migratoire », explique le prêtre.

VACANCES ANNULÉES

Le vent se lève. Au Caffè del Porto, une petite foule s'abrite sous l'avent. Autour d'un

plat de fruits de mer, Federico Sparma, le gérant de l'hôtel Baia Turchese, tempête : « C'est parce que l'Europe ne fait rien que les migrants meurent noyés ». Et d'ajouter : « Avec le printemps arabe en 2011, le tourisme a baissé de 60 %, mais le problème, ce n'est pas l'immigration, c'est la désinformation ». En février 2015, certains journalistes ont évoqué le risque de voir des combattants de l'État islamique débarquer à Lampedusa. « Depuis, les annulations de séjour se sont enchaînées », explique-t-il, dépité, en montrant un tas de bons d'annulation. Si la présence de terroristes en Libye est avérée, il est peu probable qu'ils souhaitent mener des attaques sur l'île. « On ne parle de Lampedusa que pour évoquer les migrants. On ne dit jamais à quel point les plages sont belles, la nourriture bonne et les gens accueillants ! » peste l'entrepreneur.

PAS DE BOUCS ÉMISSAIRES

Le lendemain face au port, dans une grotte à flanc de falaise, les militants d'Askavusa (« pieds nus » dans le dialecte de l'île), une association qui récolte les objets perdus dans les naufrages, installent une exposition.

IL Y A 800 MILITAIRES SUR NOTRE ÎLE, C'EST CELA LA VRAIE INVASION, PAS LES MIGRANTS.

Francesca Del Volgo, du collectif Askavusa

Des portes, des tables et des chaises sont fabriquées à partir du bois récupéré sur les épaves. « Les migrants ne sont pas des objets qu'on déplace d'un centre à un autre. À travers l'exposition de matériaux leur ayant appartenu, nous voulons leur rendre une identité, montrer leur humanité. »

Francesca Del Volgo, un des piliers de l'association l'affirme : « Les migrations sont un prétexte pour militariser l'île et la Méditerranée. La vérité, c'est que le gouvernement cherche à faire peur. Entre les garde-côtes, la Guardia di Finanza [la douane militaire, ndlr] et l'armée, il y a 800 militaires sur notre île. Pour nous, c'est cela la vraie invasion, pas les migrants ». Elle cite en exemple l'opération Mare Nostrum (voir encadré) qui a débuté après la tragédie du 3 octobre 2013.

« Ces opérations ne règlent pas le problème, ajoute Annalisa d'Ancona, la présidente de l'association. Avec les moyens technologiques dont l'Europe dispose, comment est-il possible que les migrants continuent de mourir noyés ? »

« Pour diminuer les naufrages, il faudrait d'abord s'attaquer aux causes des migrations, affirme-t-elle. Par exemple, la déstabilisation de certains territoires organisée par les Occidentaux pour promouvoir leurs propres intérêts économiques. » Par ailleurs, la jeune femme ne veut pas laisser son île devenir le symbole d'un envahissement incontrôlable, dont les migrants seraient les responsables désignés.

L'avion de 16h30 s'envole vers la Sicile. Il effectue un virage à droite. L'île de Lampedusa se dévoile. Pas une île en guerre. Pas une île envahie par des hordes de clandestins. Une île solidaire, dont les migrants constituent désormais une part de l'identité. ✕

« C'EST UN GÂCHIS CONSIDÉRABLE POUR L'EUROPE »

Trois questions à Catherine Wihtol de Wenden, experte des migrations internationales au CNRS.

L'opération Triton encadrée par l'agence européenne Frontex a succédé à Mare Nostrum, qui été principalement financée par les contribuables italiens. Quelle est la nature de cette opération en mer Méditerranée ?

L'opération Mare Nostrum a été mise en place par l'État italien pour suppléer l'agence Frontex, qui n'a pas pour but de secourir les migrants mais de les contenir. Elle a permis de sauver 2300 personnes en mer pendant un an jusqu'en octobre 2014. Triton, qui lui a succédé, est un instrument de contrôle des frontières. L'objectif est de maintenir la sécurité de la population européenne et de dissuader les départs, notamment via une mise en scène cynique de la visibilité des drames. Mais manifestement, cette stratégie de la dissuasion, mise en place depuis 20 ans, ne fonctionne pas.

Les pays européens sont accusés de non-assistance à migrants en danger. Qu'en pensez-vous ?

Il y a beaucoup plus de victimes que ce qu'on laisse entendre. Je dirais qu'il y en a au moins le double. Le chiffre officiel est de 40 000 noyés

en Méditerranée depuis 1990, en comptant tous les points de passage (Chypre, Lampedusa, Gibraltar, Malte...). Je pense que le chiffre réel est de 120 000 morts, en comptant les disparus car beaucoup d'entre eux ne sont jamais arrivés à destination.

Je m'étonne qu'il n'y ait pas plus de sauvetage en mer. Les États européens ont les moyens de sauver plus de gens. L'Europe, qui se présente comme le continent des droits de l'homme, accepte des tragédies à ses frontières. Dans un siècle, comment jugera-t-on ce qui s'est passé ?

Quelle est la situation des migrants qui parviennent à franchir la Méditerranée ?

En centre de rétention, les migrants sont en attente d'expulsion. Mais souvent, on ne peut pas les renvoyer et ils sont laissés dans la nature. En général, ils demandent le statut de réfugié. En France, 80 % des 60 000 demandes annuelles sont déboutées. Pendant la procédure, ces demandeurs d'asile n'ont pas le droit d'occuper un emploi, cela favorise le travail au noir. Pourtant les arrivants sont pour beaucoup des jeunes diplômés dont l'Europe aurait besoin. C'est un gâchis considérable.



SANS PAPIERS NI CONSERVATEURS

Ils sont brimés, maltraités, oubliés. En réponse, ils ont décidé d'être responsables, solidaires et écolos.

Depuis quatre ans, Suleman, Saydou, Ismaël et les autres fabriquent et vendent des yaourts bio. Portrait d'un projet en voie de réussite.

■ Texte et photos Lucas Desseigne

Il fait presque 25 degrés, et Suleman Diara est à l'aise sous sa parka. Dans l'un des faubourgs anonymes de Rome, le grand Malien, cheveux frisés mi-longs et dents du bonheur, débarque à vélo. Sur le porte-bagages trône Saydou, gilet jaune réfléchissant sur les épaules et écouteurs dans les oreilles. Les deux hommes s'arrêtent devant un portail. Ils saluent, tout sourire, puis s'enfoncent dans ce qui semble être le parking souterrain de la résidence.

Au sous-sol, une vaste pièce sombre. Seule une petite lucarne laisse entrer quelques rayons de soleil. Les néons blafards dévoilent trois grands frigos le long des murs de droite. Des vélos usés gisent dans un coin, aux côtés d'une vieille Vespa bâchée. Au fond de la pièce, quatre autres bécanes, flambant neuves. Et, partout, des pots et des bocaux de toutes tailles.

C'est ici, sous la lumière blanche des néons, que Suleman et ses acolytes stockent depuis janvier leurs réserves. C'est d'ici qu'ils partent tous les jours distribuer le fruit de leur travail à travers la ville.

200 LITRES PAR SEMAINE

Suleman, 29 ans, a fondé la coopérative Barikamà en 2011. Depuis quatre ans, ils sont six à fabriquer des yaourts bio qu'ils distribuent

ensuite à vélo dans la ville. Suleman et ses camarades sont immigrés. De son ton jovial, il raconte : « *Nous voulons montrer que l'intégration est possible. Nous voulons prouver que l'on peut apporter quelque chose aux habitants.* » La petite bande ne perd pas de temps. D'une production de 15 litres par semaine la première année, Barikamà – « résistance » en bambara – est passée à 200 litres. « *On s'adapte à la demande*, explique Saydou, qui accompagne le projet depuis le départ. *Les clients envoient leur commande par SMS : ils indiquent la quantité qu'ils souhaitent, l'heure et l'adresse à laquelle ils veulent être livrés.* » Ensuite, tout réside dans la force des mollets. Les compères entassent les pots de yaourt dans des caisses en polystyrène qu'ils fixent au porte-bagage à l'aide d'une vieille chambre à air. Puis ils enfourchent leur deux-roues et sillonnent la ville. « *C'est parfois dangereux, mais on n'a jamais eu de souci* », détaille Saydou.

C'est que Rome n'est pas à première vue l'endroit idéal où pédaler. Faux plats sans fin, circulation indomptable, pollution galopante... « *On n'avait pas trop le choix. On n'avait pas les moyens d'acheter des véhicules motorisés. Et c'est important de promouvoir le "no pollution"* », narre Suleman. Aidés par des GAS locaux (*Gruppi di Acquisto Solidale*, sortes d'AMAP,



■ SULEMAN DIARA EST EN ITALIE DEPUIS 2010. IL A FONDÉ BARIKAMÀ IL Y A QUATRE ANS.

dans lesquelles des consommateurs s'associent avec des producteurs, pour privilégier les circuits courts), les premiers vélos sont rapidement acquis. Le petit groupe installe un stand sur les marchés de quartier, essaie de se faire connaître. « *Ça nous permet d'apprendre l'italien, s'amuse Suleman. Tu dois parler tous les jours avec beaucoup de personnes, tu es obligé de te débrouiller* ». Rapidement, le projet fermente. Se développe. Grâce à des aides multiples, la coopérative obtient de nouveaux frigos, de nouveaux vélos, de nouveaux locaux.

« ILS NOUS ONT TRAITÉS COMME DES ANIMAUX »

Suleman a quitté le Mali en 2008, « *pour aider la communauté* ». Sa famille n'avait pas assez d'argent pour subvenir à tous ses besoins. Elle manquait de matériel pour



SULEMAN, SAYDOU ET LEURS COLLÈGUES ONT RÉCEMMENT ACQUIS DE NOUVEAUX VÉLOS ET OCCUPENT DES LOCAUX NEUFS

cultiver la terre. Suleman prend la route de l'Algérie. « *J'y suis resté un an et deux mois. Je voulais m'y installer plus longtemps, mais un ami m'a parlé de l'Italie. Je l'ai écouté.* » Direction la Libye, puis Syracuse, où il échoue avec 27 autres migrants. Le Malien continue son périple vers le nord. Il arrive à Rosarno, en Calabre, dans un camp où sont parqués plus d'un millier de réfugiés.

Le ton de Suleman se fait plus grave. Toujours placide, mais plus hésitant. Il enfonce

ses mains dans ses poches. À côté de lui, Saydou regarde le sol. « *Ils nous ont traités comme des animaux. On travaillait dans les vergers, à ramasser des fruits. Dix heures par jour, pour 20 €.* » Passé 20 h, les travailleurs sont parqués dans le camp. « *On ne pouvait plus sortir. Des gens pouvaient nous faire du mal.* » Dans l'ombre, la 'Ndrangheta, la mafia calabraise. En janvier 2010, les migrants se révoltent. « *On a juste cherché à se protéger* ». Des heurts éclatent avec des habitants, les carabinieri

interviennent. Le camp est démantelé. Suleman gagne Rome.

DU POT DE TERRE AU POT DE VERRE

C'est là que Barikamà verra le jour. Suleman réside alors au centre social de Forte Prenestino, réputé pour l'engagement de ses militants. Il ne sait pas comment se lancer. « *Quand tu appelles ta famille, restée au pays, et que tu leur dis que tu ne fais rien, ça t'énerve. J'ai alors pensé à faire du*

CHEZ NOUS, ON FAIT CHAUFFER LE LAIT PUIS ON LE STOCKE DANS UNE CALEBASSE, SANS FERMENT. JE ME SUIS DIT QUE JE POURRAIS REPRODUIRE CELA ICI.

☞ Suleman Diara



yaourt. Chez nous, c'est très simple. On fait chauffer le lait puis on le stocke dans unealebasse, sans ferment. Je me suis dit que je pourrais reproduire cela ici. »
 Entretiens, le Malien a rencontré ses compagnons d'aventure. Ils ont délaissé les pots de terre cuite pour les pots de verre, les cuves en inox et les bacs à fermentation rapide. Depuis deux ans, Barikamà a installé ses cuisines de fabrication dans une ferme d'agro-tourisme, à une heure de Rome.
 Pour s'y rendre, il faut emprunter des routes lézardées puis des chemins escarpés parsemés de nids de poule. Au bord d'un lac, trois bâtiments. Ça sent le fumier et l'air frais. Des moutons et des chevaux paissent tranquillement. C'est là, à Casale di Martignano, à des années-lumière de l'agitation romaine, que sont brassés les yaourts de Barikamà. Sous le chaud soleil de printemps, une voix parle en français. C'est Ismaël, aujourd'hui préposé à

la fabrication. Il répond aux questions d'un journaliste de RFI. Le matin, une équipe de télévision italienne est venue filmer la production. Adossé à la porte, Cheick observe ce batage. Il a l'habitude. « En ce moment, cela n'arrête pas. Tout le monde veut voir comment on fonctionne. » Il commence la visite. Dans les locaux, des cuves en métal, un carrelage blanc. Les deux hommes viennent de brasser du lait, qu'ils se font livrer par des producteurs italiens. L'odeur, presque solide, plane dans la pièce, habille les murs. « Tout est aux normes », se félicite Cheick, tout en transportant d'immenses bidons vers la chambre froide.
 La petite communauté dispose des lieux une fois par semaine. En échange, elle aide les propriétaires à ramasser les légumes de champs environnants. L'entreprise est en pleine expansion. Suleman veut « aller de l'avant ». Barikamà a récemment intégré de jeunes autistes

italiens dans l'association. « Comme nous, ils ont des difficultés à s'exprimer. Mais ils peuvent faire les tâches informatiques que l'on ne sait pas faire ». À long terme, Suleman espère pouvoir épargner pour acheter des bœufs et du matériel à sa famille, avant de rentrer au pays. Pour l'instant, il n'a pas encore pu mettre d'argent de côté. « L'Italie n'est pas comme je l'avais imaginée. Ici, ce n'est pas le paradis. La vie est plus dure que chez nous ». Il s'arrête un instant. Puis enfourche son vélo. Il a une commande à livrer. ✕

■ CASALE DI MARTIGNANO, DANS LA CAMPAGNE ROMAINE. BARIKAMÀ Y BRASSE SES 200 LITRES HEBDOMADAIRES DE YAOURT



■ DANS LES CUISINES DE LA COOPÉRATIVE, TOUT EST AUX NORMES. LE LAIT VIENDE VACHES ITALIENNES, LE MATÉRIEL EST À LA POINTE.



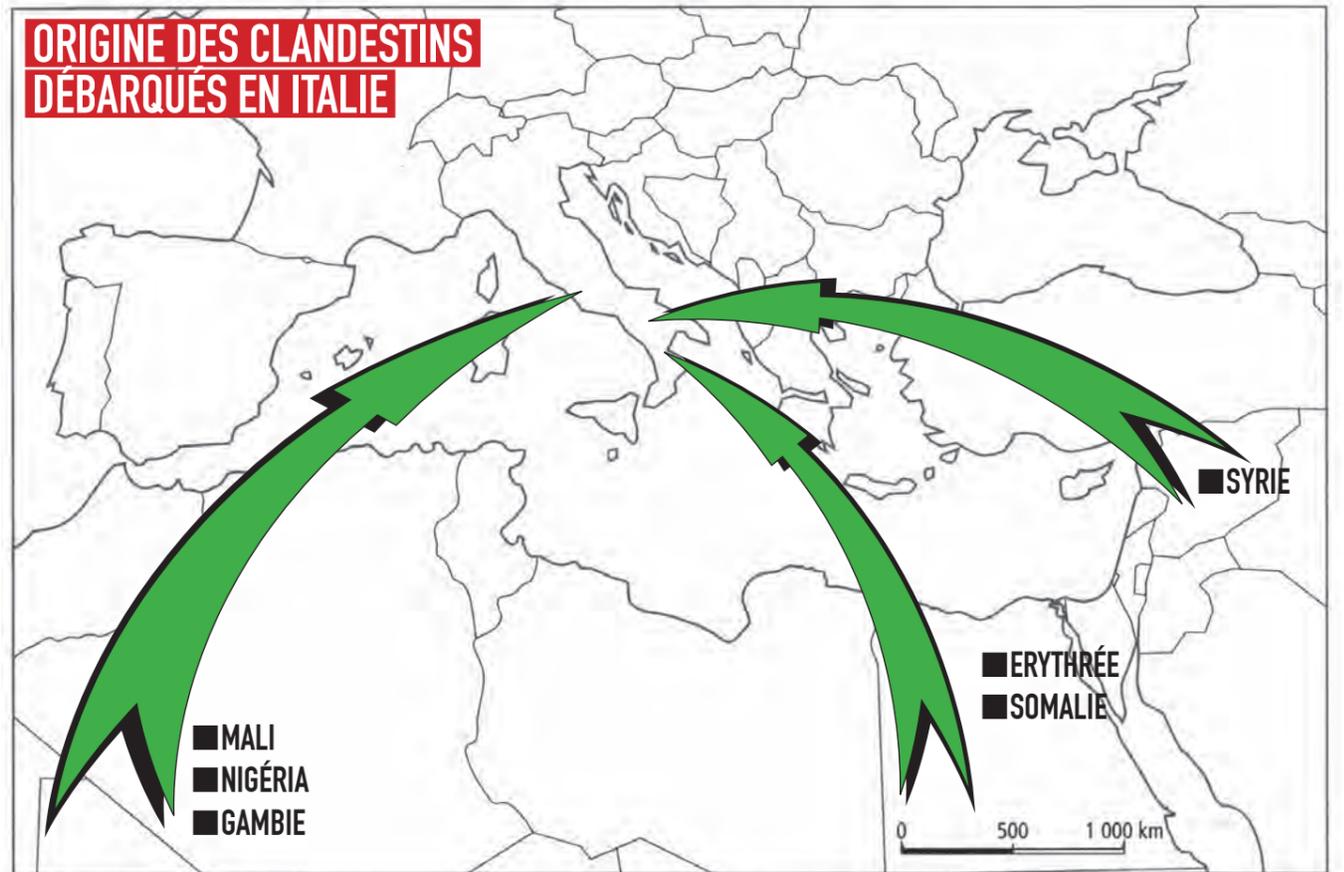
DES CHIFFRES ET DES HOMMES

170 000 

IMMIGRÉS CLANDESTINS ARRIVÉS EN ITALIE EN 2014.

→ 66 066  sont présents dans des structures d'accueil italiennes.

→ 104 750  ont par la suite échappé à tout recensement (beaucoup sont partis en Allemagne, en Suède et en France).

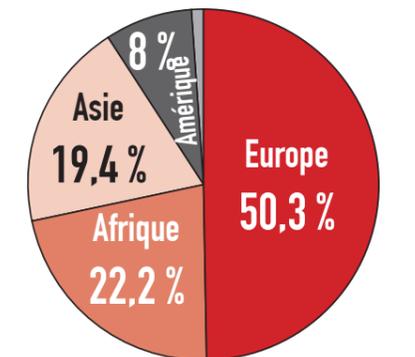


4^e L'ITALIE EST LE 4^e PAYS EUROPÉEN À RECEVOIR DES IMMIGRÉS LÉGAUX. ILS ÉTAIENT 258 400 À POSER LEURS VALISES EN 2013.

- 1) Allemagne (465 000)
- 2) Grande-Bretagne (291 000)
- 3) France (258 900)

7,4 % DE LA POPULATION ITALIENNE EST IMMIGRÉE. (C'EST TROIS FOIS PLUS QU'IL Y A DIX ANS). 5 millions de migrants vivent actuellement en Italie.

CITOYENS ÉTRANGERS RÉGULIERS EN ITALIE



Sources : L'Espresso, IOM OIM organisation internationale pour les migrations

RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE

Entre l'AS Roma et la Lazio, la Lupa doit jouer des coudes pour se faire un nom dans la capitale. À pas de loup, le club vient pourtant d'accéder à la Lega Pro, troisième division italienne. Suffisant pour gagner enfin le respect des *tifosi* romains ?

■ Texte et photos Lucas Desseigne & Alvin Koualef



POUR LA LUPA, LES MATCHES À DOMICILE N'EXISTENT PAS. LES JOUEURS SE DÉPLACENT EN MINIBUS CHAQUE WEEK-END.

Aprilia, 50 kilomètres au sud de Rome, dimanche midi. Les *carabinieri* discutent devant le stade vétuste, coincé entre des bâtiments en friche. Des cris épars descendent des gradins. La Lupa Roma « reçoit » Foggia, dans un match du championnat de troisième division italienne (la *Lega Pro*). La place coûte entre 6 et 12 euros. Sur la pelouse, le spectacle est pauvre. L'ambiance morne. Les tribunes sont clairsemées : bénévoles du club, familles des joueurs, badauds. À peine 500 personnes, selon le journal du

lendemain. Pas de chants organisés, aucune banderole. Tout juste quelques « *dai dai* », « *forza ragazzi* » et « *che cazzo* »¹ qui ponctuent la rencontre. De l'autre côté du terrain, la petite centaine de supporters de Foggia couvre le bruit des locaux. Une humiliation dans le code des supporters.

Sur le terrain, la partie est plus équilibrée. Les oranges de la Lupa résistent aux assauts des Rossonero venus des Pouilles. Match nul, soulagement dans les tribunes, vidéos en cinq minutes. Sans bruit.

Dans le sous-sol du stade, la

MARS 2009, PREMIÈRE VISITE OFFICIELLE D'UN PRÉSIDENT ANGOLAIS À LISBONNE DEPUIS L'INDÉPENDANCE. L'ANCIENNE COLONIE EST DEVENUE UN PARTENAIRE VITAL.

conférence de presse est expédiée en un quart d'heure. Derrière les panneaux aux couleurs des sponsors de la Lupa transparait le blason du FC Aprilia, le club propriétaire des lieux, qui héberge les Romains. Une partie des joueurs s'est garée dans les rues alentours. Pas de voitures clinquantes, pas de sécurité outrancière. Le reste de l'équipe rentre en minibus. Comme des amateurs.

« Nous venons d'accéder à la troisième division, notre équipe est jeune. Pour l'instant, nous avons très peu de supporters, regrette Marco Schiavone, vice-président de la Lupa Roma depuis quatre ans. On ne peut pas créer d'émulation autour du club, car on est trop loin de la ville.

On doit faire prendre le bus à nos supporters, c'est fatigant. » L'homme au sourire large et aux cheveux courts grisonnants est lucide sur le manque de ferveur autour de son club. Nomade depuis 2013, la Lupa Roma cherche un stade où créer son histoire.

SANS STADE FIXE

Le lendemain du match, le président de la Lupa Roma, Alberto Cerrai, fait la une du Corriere Laziale, quotidien sportif local. L'homme apparaît en costume à carreau, chemise

blanche, montre brillante, l'air assuré. Les tractations à propos du stade Stella Polare, à Ostie, font scandale. Dans un long entretien, il accuse l'État et la fédération d'athlétisme (FIDAL) de négocier en sous-main pour que le stade d'Ostie soit ouvert à tous. Sauf au football. La Fédération d'Athlétisme a une concession sur le stade depuis

une quinzaine d'années, en échange d'un bail dérisoire de 50 euros par an. Un arrangement mystérieux.

Malgré la proposition de la Lupa d'aménager le stade et de participer à la rénovation, la fédération a refusé. Pour ne rien arranger, l'équipe de rugby qui joue à Ostie a lancé une pétition pour interdire aux footballeurs de fouler la même pelouse : « On ne veut pas que les gens du foot viennent et posent des problèmes de sécurité ». Pour la prochaine saison, les cartes pourraient être rebattues. « Il y a un appel d'offres pour le stade Stella Polare, auquel nous comptons participer. Sinon, on jouera encore à Aprilia l'année prochaine », regrette déjà Valerio d'Epifanio, l'attaché de presse du club, l'un des quinze salariés que compte la Lupa. « On pourrait aussi se renseigner sur les autres stades, mais ça nous coûterait trop cher. Nous n'avons que deux millions d'euros de budget. C'est assez modeste pour la troisième division », soupire le Romain de 28 ans sur les terrains d'entraînement du club, dans le quartier d'Axa, au bord du péripériphérique.

LA RÉPUTATION D'UN CLUB

Le siège du club est la propriété du président Alberto Cerrai. Sa fierté. Salles de fitness, musique pop, restaurants, courts de tennis. Il flotte des odeurs de chlore et de pizza. Avant d'être un amoureux du football, Alberto Cerrai est un homme d'affaires. Il possède une société de vidéosurveillance réputée en Italie, Sevenone Solution. Il a d'abord pensé investir dans le tennis. Avant de choisir le football. Son leitmotiv : d'abord créer les structures pour avoir des bases solides, avant de penser aux résultats

sportifs. L'objectif est modeste pour la Lupa Roma. Se maintenir en troisième division. Un temps. Avant d'envisager de monter. « Le but est de reprendre la Lega Pro, les joueurs, les techniques. Après seulement, peut-être avec de nouveaux investisseurs qui aideraient le président, nous pourrions envisager l'idée, affirme l'attaché de presse en réajustant son pull-over trop petit pour lui. Mais je connais la compétitivité d'Alberto et il ne voudra pas rester dix ans en Lega Pro. »

Mais à Rome, on juge surtout les clubs à leur réputation. Et même si la Lupa Roma fait ses preuves sportivement – deux ascensions en trois ans – elle manque cruellement d'identité. D'une image. De supporters. « Les Romains s'en foutent de la Lupa Roma. Il y a déjà une telle ferveur autour de l'AS Roma et de la Lazio qu'un troisième club est presque inutile », lâche Thierry Cros, journaliste français spécialiste du football italien depuis une dizaine d'années. Il faudrait déjà que la Lupa joue à Rome ». Moins moqueur, Valerio D'Epifanio concède qu'il est « difficile de fédérer de vrais supporters. Les gens ont de la sympathie pour la Lupa Roma, mais pas de passion ». Pour rassembler, encore faudrait-il renvoyer une image claire. La Lupa a décidé d'harmoniser ses tenues sur les deux clubs de Rome. À domicile, ils jouent en orange, comme l'AS Roma. À l'extérieur, ils s'habillent de bleu ciel, référence à la Lazio de Rome. Le blason, scindé en deux : le loup de la Roma et l'aigle Laziale. Pour s'affirmer et un jour se frayer une place entre ces deux mastodontes, la Lupa devra s'affranchir. Et devenir un loup solitaire. ✘

1. « Allez allez », « allez les gars », « putain... »



1 - DANS UN STADE QUI N'EST PAS LE LEUR, LES JOUEURS DE LA LUPA SOULÈVENT PEU DE FERVEUR. TOUT JUSTE QUELQUES INSULTES.

2- ALBERTO CERRAI ET LE « SCANDALE DU STADE » EN UNE DU « CORRIERE LAZIALE »

3 - L'ENTRAÎNEUR ALESSANDRO CUCCIARI (À DROITE) DU VICE-PRÉSIDENT MARCO SCHIAVONE EST EN POSTE DEPUIS 2013. C'EST LUI QUI A FAIT MONTER LE CLUB EN LEGA PRO.

LA FORMATION, SEULE VOIE POSSIBLE ?

Deux clubs saturent la ville. Dans les bars et les restaurants, sur les murs et jusque sur la peau, écharpes, maillots, graffitis et tatouages s'affichent à chaque coin de rue. Depuis près de 90 ans, Lazio et Roma se tirent la bourre pour asseoir leur domination sur la capitale. Impossible d'y échapper. Tout Romain qui se respecte doit choisir son camp, bien souvent hérité d'une longue tradition familiale. Derrière, le néant. Ou presque. Depuis les années 70 et la disparition de l'Alba Roma court cette envie de monter un troisième club romain. Mais si le vivier de population est assez grand pour dénicher des supporters, les infrastructures manquent. Malgré plusieurs tentatives, aucun club n'est arrivé à monter plus haut que la Lega Pro. Le cas le plus emblématique est celui de l'AS Lodigiani. Fondé en 1972, le club végète vingt ans dans les bas-fonds du championnat italien, avant de monter en troisième division en 1992. Le club mise sur la formation de jeunes joueurs. L'idole Francesco Totti, Antonio Candreva ou Luca Toni, tous internationaux italiens, ont fait leurs gammes ici. En 2005, voulant monter d'un palier, Lodigiani fusionne avec le Cisco Calcio Roma pour former l'Atletico Roma. L'objectif est clair : grimper en deuxième division et s'implanter durablement dans le football romain. L'histoire tourne court. L'Atletico rate la montée à la dernière journée de la saison 2010-2011. Il implose. L'AS Lodigiani a été refondée. Elle est devenue une « école de football ». Le président de la Lupa Roma, Alberto Cerrai, dit s'en inspirer, et vouloir bâtir d'ici trois ans une équipe formée majoritairement de joueurs locaux. La pérennité passe par là.

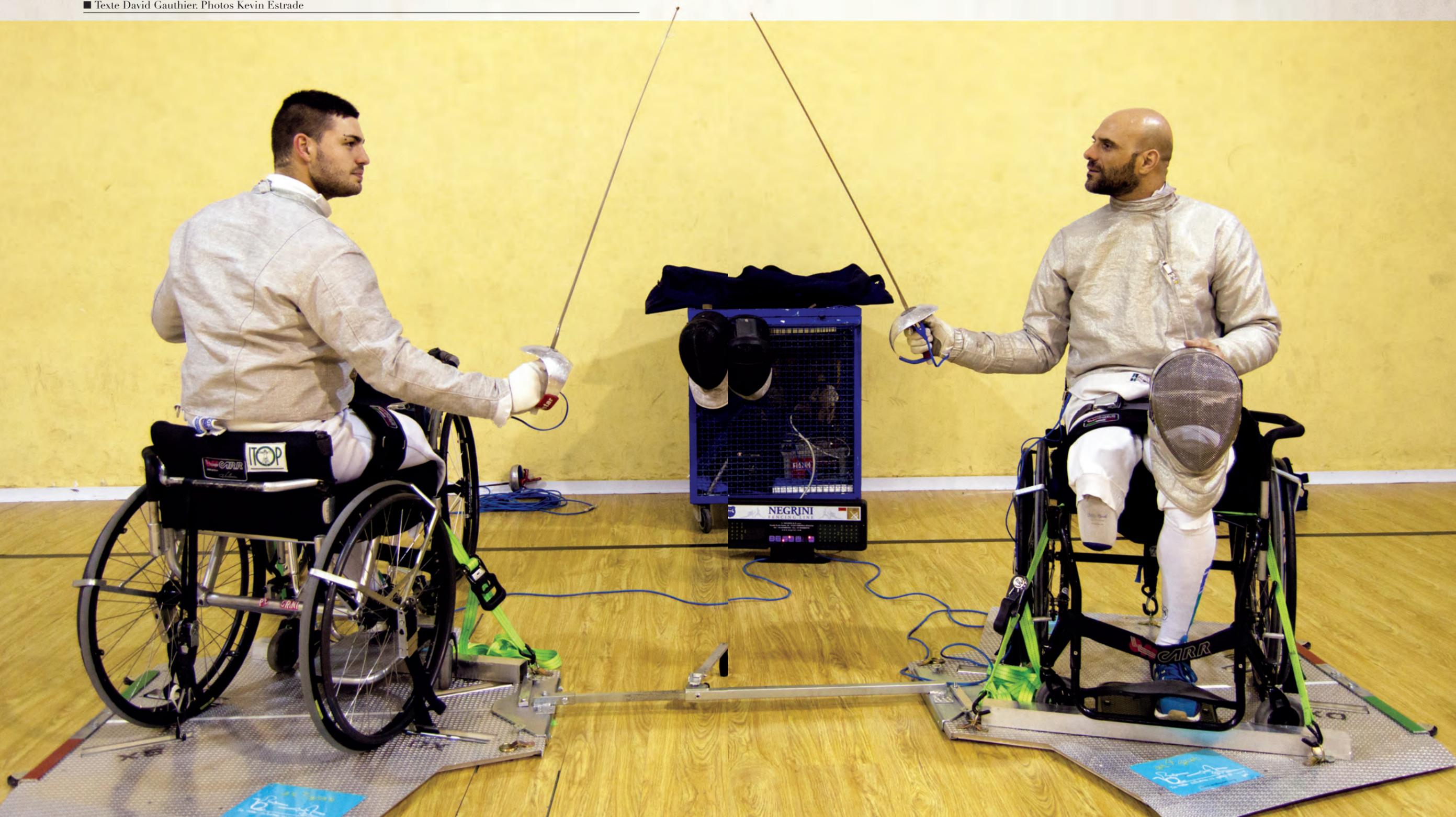


D'HANDICAP ET D'ÉPÉE

La technique est la même, l'esprit identique, mais la visibilité plus modeste. Dans le monde réputé de l'escrime italienne, les athlètes handisports ne veulent pas jouer les seconds rôles. Rencontre avec un futur champion en fauteuil, entraîné dans une académie de renom.

■ Texte David Gauthier. Photos Kevin Estrade

L'ESPOIR EDOARDO GIORDAN (À GAUCHE) CROISE LE FER TROIS FOIS PAR SEMAINE AVEC LE CHAMPION OLYMPIQUE ALBERTO PELLEGRINI.



Les escrimeurs se toisent, tiennent leur garde avant le début de l'assaut. Le haut du corps et le bras s'activent : parade, riposte, fouetté. Le reste de la silhouette est figé sur un fauteuil. Les coups pleuvent, jusqu'à la « touche » validée par l'arbitre. La sueur perle sur les fronts à la fin du duel. Ce dimanche, l'enjeu est important : c'est le quatrième tournoi national paralympique d'escrime *in carrozzina* (en fauteuil).

Edoardo Giordan est inscrit au sabre, dans la catégorie A. « *Celle des amputés* », précise le sportif. Il vient de se qualifier pour la finale. Le combat pour la médaille d'or est un duel fratricide : son adversaire, Alberto Pellegrini, est un ami. Les deux hommes s'entraînent ensemble à l'académie Musumeci, à Rome.

Mais le jeune Italien n'appréhende pas cette rencontre. Après seulement un an d'escrime, il savoure sa place en finale et prépare son enchaînement favori. « *La parade et la riposte, c'est très efficace* », glisse-t-il. Son fauteuil, customisé aux couleurs de l'Italie,

vient d'être sanglé au socle métallique. Les deux combattants enfilent leurs masques, et tendent leurs sabres.

À quelques mètres du combat d'Edoardo et d'Alberto, autre ambiance, autres échanges. Des athlètes valides évoluent sur de grands tatamis bleus. « *C'est une compétition pour les juniors* », indique Cristina Aggravi, responsable depuis 2011 du pôle handisport de la Fédération nationale d'escrime italienne. Faire concourir les valides et les handicapés côte à côte, comme aujourd'hui, c'est son idée. « *On veut apporter de la visibilité à ce sport. Et ça fonctionne !* », se félicite-t-elle. Le nombre de pratiquants handisports a plus que doublé en quatre ans en Italie, atteignant 150.

Un chiffre encore trop faible : les combats sont souvent mixtes dans la catégorie A, pour pallier le manque de femmes. Cristina Aggravi connaît tout le monde. Avec son tailleur bleu brodé aux couleurs de la fédération, elle salue les sportifs, les tutoie, prend des nouvelles. Elle regrette la difficulté « *de faire pratiquer le sport aux handicapés* ». Alors elle incite les académies d'escrime à pousser la porte des hôpitaux, pour faire connaître ce sport comme aide à la rééducation.

« LES COMBINAISONS SONT INFINIES »

Trois jours après la compétition, Edoardo Giordan et Alberto Pellegrini se rendent à l'académie Musumeci pour reprendre l'entraînement. Les deux grands gaillards n'ont aucun mal à sortir sacs et équipements du



■ EDOARDO GIORDAN
ÉTUDIE MAINTENANT POUR
DEVENIR COMPTABLE.

■ UNE RENCONTRE SE
GAGNE EN QUINZE TOUCHES,
VALIDÉES PAR L'ARBITRE.



coffre. Mais dès la première marche de l'escalier qui mène à la salle, leur handicap les trahit. Le pas est plus lent, mesuré.

Rinzo Musumeci Greco les attend à l'intérieur. Sa fine moustache est connue dans le milieu de l'escrime italienne. Costume bleu marine impeccable, écharpe nouée autour du cou et cheveux grisonnants. Le maître escrimeur en impose. Il fait partie d'une lignée de fines lames (lire ci-contre). Son académie d'escrime, fondée en 1878, a une réputation internationale. En 2011, Rinzo décide d'ouvrir ses cours aux athlètes handicapés. Le projet, nommé « *L'escrime sans limite* », est chapeauté par Martina Ganassin, une ancienne championne devenue arbitre internationale.

L'ESPOIR OLYMPIQUE

« *Les techniques sont les mêmes, mais fixé à un fauteuil, c'est très difficile de se battre*, analyse Rinzo Musumeci. *Tu peux seulement bouger le tronc. Tu dois être plus rapide, aller vite avec les épaules et le buste. Des escrimeurs valides s'assoient pour se mettre à la portée des autres, et ils ne gagnent pas à tous les coups.* » L'entraîneur se met parfois debout pour obliger l'athlète à plus de mouvement. Pour mieux illustrer ses propos, il se saisit d'un sabre et croise le fer avec Alberto. « *Traversez !* » (traverse), crie le maître escrimeur, avant de mimer une déchirure sur le torse de son adversaire. C'est l'un des nombreux coups possibles. « *Il existe six parades, des attaques et des ripostes. Mais les combinaisons sont infinies.* »

Aujourd'hui, l'entraînement est festif. On célèbre autour d'un petit buffet les podiums des deux athlètes de l'académie. Il y a deux

ans, Edoardo ne s'imaginait pas ici avec une médaille d'argent autour du cou. « *Avant l'opération, j'étudiais dans un institut technique aéronautique. Je voulais devenir pilote d'avion.* » Le rêve s'éteint en septembre 2013. Edoardo Giordan perd sa jambe à la suite d'une erreur de diagnostic. Il a alors 19 ans. « *L'hôpital a voulu me soigner pour une maladie que je n'avais pas. Quand ils s'en sont rendu compte, il était trop tard. J'ai dû accepter de perdre ma jambe pour ne pas perdre la vie* », raconte le jeune homme, imperturbable. Il poursuit la clinique, sans espérer grand-chose de la justice italienne, « *très lente* ». Il sourit, se roule une cigarette. « *Finale-ment, après l'opération, ma vie n'a pas changé tant que ça.* »

Pendant ses quatre mois de physiothérapie, il se rend à l'institut de rééducation Santa Lucia, à Rome. C'est là-bas qu'il rencontre Alberto Pellegrini, escrimeur aguerri, médaille d'or aux Jeux Paralympiques d'Athènes en 2004. « *On s'est d'abord connu en jouant au basket à l'institut. Puis Alberto m'a initié à l'escrime, et je me suis éclaté.* » L'adrénaline du combat lui plaît. « *Sur un fauteuil, je pense seulement à tuer le match, à gagner. Je suis un compétiteur.* »

Sa soif de victoire porte son bras. Il se projette déjà vers les Jeux de Tokyo en 2020. « *Je ne serai jamais prêt pour Rio en 2016* », admet-il. Rinzo Musumeci le ramène sur terre. L'entraînement doit commencer. Pendant que son poulain perfectionne sa technique, le maître se montre plus tendre : « *On espère qu'il sera notre prochaine star* ». ✘

■ RINZO MUSUMECI GRECO
(À DROITE) ET ALBERTO
PELLEGRINI EXÉCUTENT LES
SIX PARADES AU SABRE.

LA DYNASTIE MUSUMECI

L'académie Greco est fondée en 1878 par l'aïeul de Rinzo Musumeci : Salvatore Greco des Chiamonte (1835-1910). Premier maître d'armes de la famille, il commande une partie des troupes de Giuseppe Garibaldi en Sicile en 1860, dans l'une des dernières batailles menant à l'unification de l'Italie. Son buste en marbre trône sur la colline du Pincio, à Rome. La père de Rinzo, Enzo Musumeci Greco, a été maître d'armes pour une centaine de films, dont *Ben Hur* de William Wyler (1959).



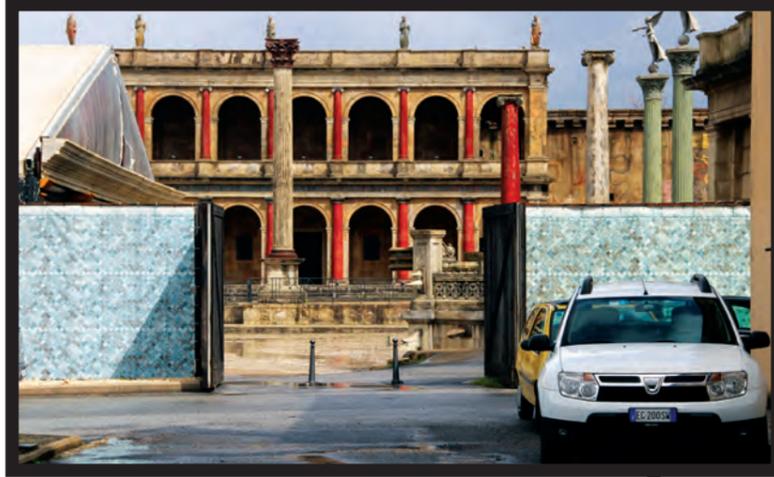
CINECITTÀ DES RUINES ET DES ESPOIRS

Fibre de verre et ciment moulé : à la Cinecittà, rien n'est fait pour durer. Les décors sont pourtant devenus une étape incontournable pour les touristes. Un musée de plein air dans lequel artistes et techniciens continuent à travailler. En 2015, l'agenda des tournages est rempli. Une première en vingt ans.

■ Textes de Thomas Evrard. Photos Thomas Evrard & Jade Lemaire.



LE DÉCOR DE LA SÉRIE « ROME »,
DIFFUSÉE SUR HBO EN 2004,
REPRODUIT FIDÈLEMENT LE
FORUM IMPÉRIAL ROMAIN, AVEC
DES COULEURS PLUS VIVES QUE
DANS LES REPRÉSENTATIONS
TRADITIONNELLES.



1 ROME ANTIQUE

« Ce décor dans son ensemble est un détail remarquable. » Forum, bas quartiers et villas patriciennes : le set construit en 2004 pour la série Rome émerveille Valéria Paolini à chaque visite. La décoratrice en connaît pourtant tous les secrets : « Ce pilier, c'est de la fibre de verre. Ces énormes pavés, du ciment moulé. Cet olivier, lui, c'est un vrai ! ». Depuis dix ans, l'illusion perdure, entre tournages et shootings photos. Le décor est devenu le passage obligé de l'exposition *Cinecittà si mostra*. Aux visiteurs d'oublier les marches qui sonnent creux, les dorures décollées et les structures métalliques soudées à chaque mur.

4 LIVIA ET VALERIA

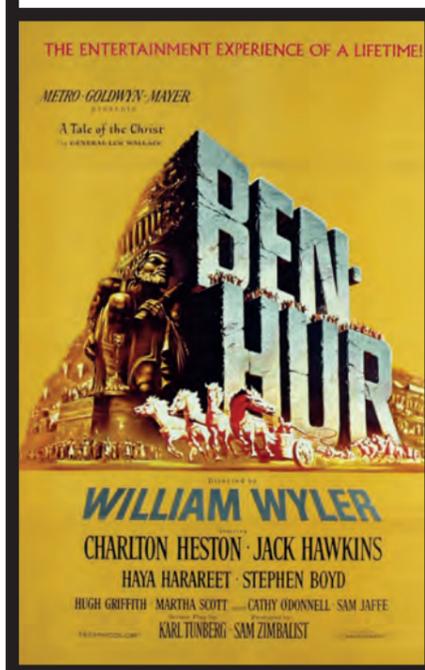
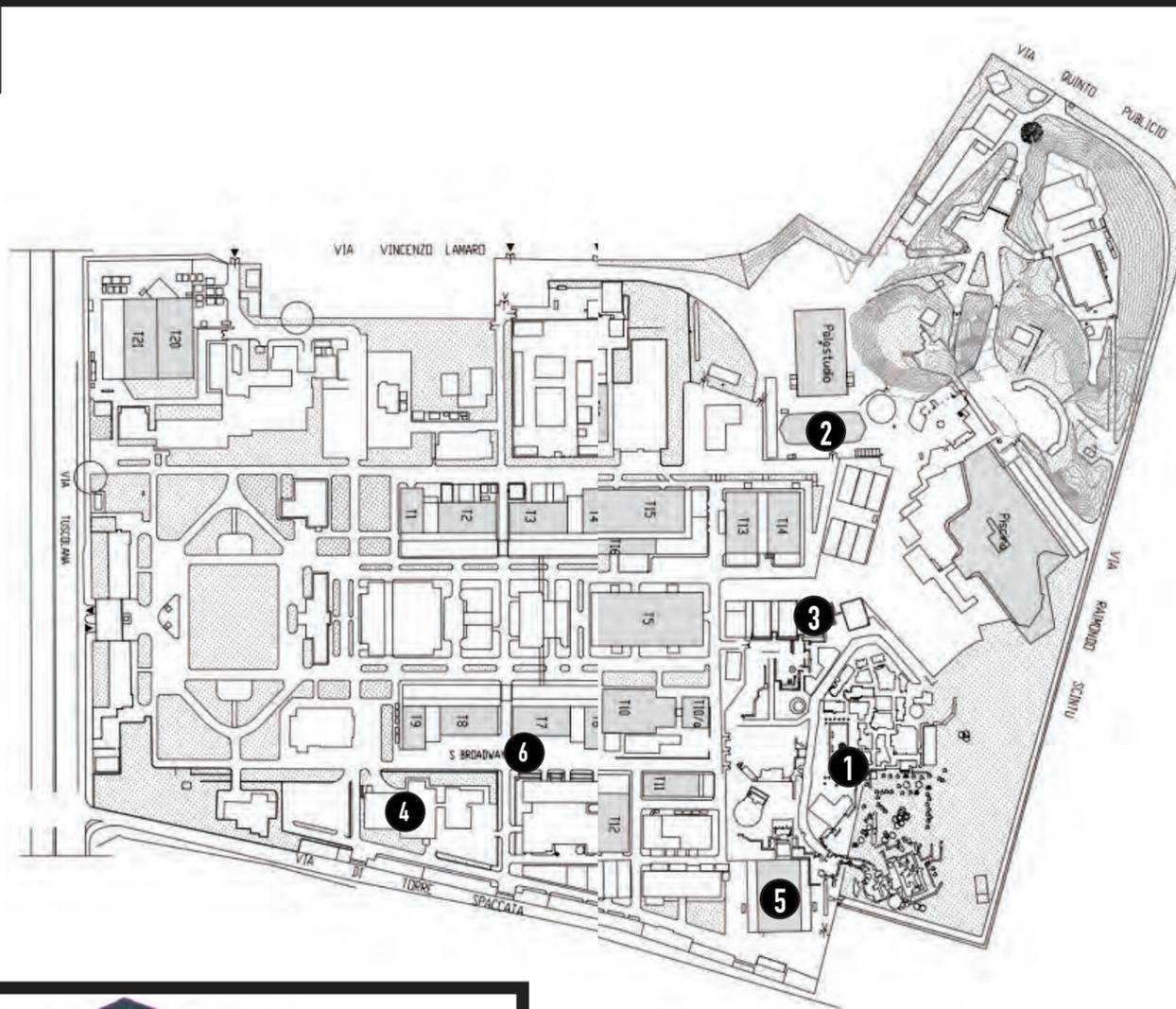
« Les touristes qui se baladent dans les décors. Le parc Cinecittà World. Ça contredit la nature de notre métier. » Livia Borgognoni n'est pas tendre avec les nouvelles activités des célèbres studios romains. « Nous construisons des décors éphémères. Quand le tournage est fini, on les détruit », expose Valeria Paolini. La transformation de Cinecittà en musée est un paradoxe. Pour les artistes et les techniciens, cet espace est avant tout un lieu de travail. « Ça aurait pu être pire », souffle Valeria. En 2012, face aux difficultés financières, la direction envisageait de requalifier une partie des studios en complexe hôtelier de luxe.



2 LE MIROIR DE MORGAN FREEMAN

Tony, accessoiriste, est un expert du détail. Engagé par les producteurs du remake de *Ben-Hur* en octobre 2014, il travaille depuis avec son équipe à la fabrication de milliers d'objets. Des tambours, des chaînes, des lampes. Parmi ses dernières créations, un miroir et un « couteau suisse » qu'utilisera Morgan Freeman dans le film. « Les objets que je fabrique apparaissent au premier plan, près des acteurs principaux. Il doivent être parfaitement réalistes. » Les productions du monde entier font appel à ses services. Le temps du tournage de *Ben-Hur*, il s'est installé dans un hangar de la Cinecittà. Mais comme de nombreux arti-

sans, il n'est pas spécifiquement attaché aux studios. « La Cinecittà présente des avantages incontestables. C'est grand. On a de l'espace. J'aime travailler ici. Mais il y a d'autres studios en Italie », confie Livia Borgognoni, directrice artistique et décoratrice depuis les années 1980.



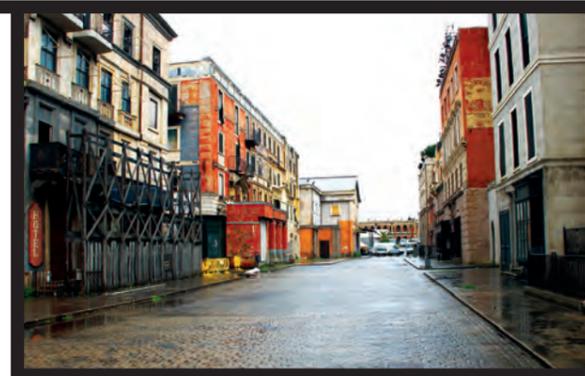
5 GALÈRE

Trois mois. C'est le temps que durera le tournage du remake de *Ben-Hur* entre les murs de cinq des studios de la Cinecittà. Le plus grand et mythique d'entre eux, le studio 5, abrite la maison du héros. Impossible d'y accéder : rien ne doit filtrer sur ce décor essentiel. Dans le studio 18, les peintres s'activent autour d'une fausse galère. Le tournage y commencera dans quelques jours. Aux hublots, des panneaux verts seront installés. Ils permet-

tront d'incruster des images d'une mer agitée en post-production. Pour parfaire l'illusion, la structure a été construite sur un châssis mobile, afin de figurer le mouvement des vagues. À l'intérieur, les bancs et les rames s'alignent en rangées, plus vrais que nature. Seul un morceau de polystyrène dans un coin du studio rappelle que ce navire ne voguera jamais.

3 TRACES

En près de 80 ans d'existence, l'Hollywood sur Tibre a accueilli les tournages de nombreux western spaghetti, péplums et films de Fellini. Mais ces vingt dernières années ont été difficiles. Un des derniers sursauts : le tournage en 2000 du film de Martin Scorsese, *Gangs of New York*. Aujourd'hui, loin des vestiges des décors « new-yorkais », un logo attire l'œil. « Ils l'ont peint sur le mur d'un des 18 studios parce qu'on l'apercevait dans le champ d'une des scènes », s'amuse Valéria Paolini. Pas de trucage et une trace de plus du passé glorieux de la Cinecittà.



6 POLYMORPHE

« Attention où vous mettez les pieds ! », s'exclame Livia. « Ce décor n'est pas entretenu tant qu'il ne sert pas pour un tournage. On veille juste à ce que rien ne tombe sur la tête des visiteurs. » Entre l'entrée des studios et le set gigantesque de Rome, c'est « Broadway », une rue typique des États-Unis du XIX^e siècle. « C'est une base de travail. On peut s'en servir dans différents films, en modifiant une partie des éléments. Mais la structure reste la même. » Un décor, plusieurs applications. « Broadway » est le symbole de la mission première de Cinecittà : offrir aux artistes et aux techniciens un espace privilégié de création cinématographique.

REPRISE DES ACTIVITÉS

Livia Borgognoni, décoratrice italienne de 58 ans, est lucide. Selon elle, la crise du cinéma italien – et par conséquent de la Cinecittà – découle de la politique culturelle de Bersluconi. « Pendant vingt ans, il Cavaliere s'est focalisé sur la télévision. On commence tout juste à respirer grâce à la Credit Tax décidée par le gouvernement Renzi. »

Ces mesures fiscales, appliquées depuis janvier 2015, accordent un crédit d'impôt de 25 % aux boîtes de production italiennes qui tournent et investissent à l'intérieur du pays, dans la limite de dix millions d'euros par société. Deux fois plus que ce que prévoyait le précédent plafond.

La Cinecittà, en plus de son activité de tournage, avec ses bâtiments et ses services dédiés, comporte une filière production. Le crédit d'impôt l'a rendue compétitive sur le plan international, notamment par rapport au Royaume-Uni. Afin de profiter des nouvelles dispositions du gouvernement Renzi, la production du remake du péplum *Ben-Hur*, réalisé par Timur Bekmambetov, a décidé de faire appel à la boîte de prod des studios. Un retour au bercail : la version originale de 1959, avec Charlton Heston, avait été tournée à la Cinecittà.

HOLLYWOOD SUR TIBRE

À sa construction en 1937, Mussolini concevait la Cinecittà comme la concurrente d'Hollywood. L'objectif est atteint un

temps, avec le tournage dans les années 60 de nombreux westerns et péplums internationaux. Les studios perdent ensuite de leur puissance. La partie ouest, où ont été tournés les films de Sergio Leone comme *Il était une fois dans l'Ouest*, est passée dans le secteur privé il y a vingt ans. Un centre commercial y a été construit. Ce sort funeste, la Cinecittà actuelle a failli le connaître à son tour en 2012. Un projet voulait transformer les studios en complexe touristique mêlant hôtels et attractions.

De nombreuses voix s'étaient élevées contre l'initiative, finalement oubliée au profit des tournages. En 2015, l'agenda des studios se remplit bien mieux que les années précédentes. Les productions étrangères se saisissent du crédit d'impôt pour investir en Italie : *James Bond 24*, *Zoolander 2*, *Voice from the Stone*, *Christ the Lord*. Un soulagement pour les employés des studios. « Même si beaucoup des techniciens qui ont été rappelés le sont dans le cadre de contrats de solidarité », tempère Livia. ✘

■ LE DÉCOR DU TEMPLE DE JERUSALEM SERA VISIBLE DÈS 2016 DANS LE FILM « CHRIST THE LORD : OUT OF EGYPT », DE CYRUS NOWRASTEH.



DIS-MOI CE QUE TU REGARDES...

L'âge d'or du cinéma italien est fini depuis longtemps. Loin des Visconti, Mastroianni et Fellini, la production transalpine croule sous les comédies populaires. À travers leur vidéothèque idéale, nous avons demandé aux étudiants du *Centro Sperimentale di Cinematografia*, l'école de cinéma la plus réputée de Rome comment ils envisagent leur avenir dans ce secteur en difficulté.

■ Texte et photos Marine Le Gohébel & Thomas Eyraud



EDOARDO FERRARO
26 ans • Réalisation

Les premiers films des nouveaux réalisateurs italiens se ressemblent beaucoup. Ils sont pauvres. Leurs producteurs ne pensent ni à leur public, ni à faire du cinéma. Ils se concentrent trop sur le long-métrage en lui-même. Un bon film pour moi, c'est celui qui te fait dire après l'avoir vu : « Ce n'est pas juste un film, c'est du cinéma ! ». *La Grande Bellezza*, de Paolo Sorrentino, joue dans cette catégorie.



■ LA SCÈNE À RETENIR : LA MORT DE HANK DANS LA DERNIÈRE SAISON DE « BREAKING BAD ». ELLE M'A CHOQUÉ. ELLE M'A ÉMU. LA SCÈNE PARFAITE.



GIUSEPPE BASILE
24 ans • Photographie

Ce qui me désespère, c'est que l'Italie a été une grande nation du cinéma. Aujourd'hui, elle ne produit plus rien de qualité. Que des films faciles et pas très intéressants. Les maisons de production ne pensent qu'à faire du chiffre avec des films dont les contenus sont faibles. Contrairement à la France, il n'y pas vraiment d'industrie. Sur cent films produits chaque année, quatre-vingts sont de la merde.



■ LA SCÈNE À RETENIR : L'OUVERTURE BRUMEUSE QUI RÉVÈLE LES PERSONNAGES ET CORRESPOND À LEUR PSYCHOLOGIE.



GIULIA FLORIA ANDORKA
22 ans • Montage

Le problème du cinéma italien, c'est que les jeunes sont obligés d'attendre. Les producteurs ne leur font pas confiance. Ils sont persuadés que nous voulons prendre leur place, au lieu de nous aider à nous améliorer. Il faut beaucoup de courage et d'énergie pour essayer malgré les bâtons qu'on nous met dans les roues. Les possibilités existent : il faut savoir les saisir et avoir sans doute un peu de chance.



■ LA SCÈNE À RETENIR : LA NAISSANCE DU MOUSTIQUE DANS « MICROCOSMOS ». L'EXPLOSION DE COULEURS M'ÉMEUT À CHAQUE FOIS.

LES DERNIÈRES HEURES DE PASOLINI

Il y a 40 ans, le sulfureux réalisateur, poète et journaliste Pier Paolo Pasolini était sauvagement assassiné à Ostie. Un meurtre qui demeure encore aujourd'hui entouré de mystères.

■ Texte et photos Colin Pradier

2 novembre 1975, six heures du matin. Le soleil commence à peine à poindre sur le sable noir de la plage d'Ostie, la station balnéaire préférée des Romains. Une lumière fade de fin d'automne. Soudain, le quartier populaire d'Idroscalo, à l'extrême ouest du littoral, s'éveille brutalement. Des chiens aboient. On entend des cris. La nouvelle se répand très vite chez les habitants du quartier : un cadavre gît au milieu d'un terrain vague, à deux pas de l'embouchure du Tibre. Maura, 32 ans au moment des faits, se souvient : « Ce matin-là, il y avait cette rumeur qui courait à travers les étages de mon immeuble. Ça frappait aux portes pour informer le voisinage. Si bien qu'une

grande partie des habitants se sont avancés d'un seul pas vers le lieu du drame. J'ai pris mes deux enfants par la main et j'ai suivi le mouvement ». Arrivés sur place, les curieux découvrent un corps couvert d'entailles, le visage déformé, en sang. « La police n'avait pas encore établi de périmètre de sécurité, nous étions si proches que nous aurions pu le toucher. Nous cherchions à savoir s'il s'agissait d'un petit voyou du quartier tombé pour un énième règlement de comptes. » Dans un hurlement de sirène, les forces de l'ordre déboulent. À 7h15, la police identifie le corps. Il s'agit du cinéaste Pier Paolo Pasolini. Âgé de 53 ans, l'homme a été littéralement massacré. Mâchoire fracturée, oreille arrachée, sept côtes cassées, appareil génital tuméfié et le cœur éclaté. Les enquêteurs s'attachent alors



PIER PAOLO PASOLINI EST ASSASSINÉ SUR UNE PLAGE D'OSTIE LE 2 NOVEMBRE 1975

PASOLINI EST MORT EN PLEINE PROMOTION DE SON DERNIER FILM, « SALÒ OU LES 120 JOURNÉES DE SODOME ».

à remonter le cours du temps pour essayer de comprendre.

Les jours précédant sa mort, Pasolini est à Stockholm. Face au gratin de la critique cinématographique suédoise, il répond aux questions suscitées par la sortie prochaine de son nouveau brûlot « *Salò ou les 120 journées de Sodome* ». Une œuvre éminemment polémique, comme toutes ses productions. Le 31 octobre, il se rend à Paris pour sa dernière apparition télévisée. Philippe Bouvard mène l'interview. « *Pensez-vous être, une nouvelle fois, celui par qui le scandale arrive avec votre nouveau film ?* » - « *Scandaliser est un droit. Être scandalisé, un plaisir. Le refus d'être scandalisé, une attitude moraliste* », réplique l'artiste. La cible favorite de la censure s'apprête effectivement à frapper un grand coup avec ce film hors normes qui agrège les perversions littéraires de Sade aux derniers jours du fascisme, sur l'île de Salò.

BOBINES DISPARUES

Le 1^{er} novembre, Pasolini est de retour à Rome. Il déjeune chez sa mère avec qui il habite et quelques proches, dont son actrice fétiche, Laura Betti. L'après-midi, il se promène dans les rues de la ville et improvise une partie de foot, « *un sport au langage fondamentalement poétique* », avec des amis. Le réalisateur est malgré tout hanté par une obsession. Les bobines de la fin de « *Salò* » ont mystérieusement disparu des laboratoires de la Cinecittà. Il en cherche les traces, mais le mystère reste entier. Elles ne seront jamais retrouvées.

À 21 heures, il dîne dans le restaurant *Il Pomodoro*, dans le quartier San Lorenzo. Ninetto Davoli,

comédien et ami du réalisateur, le rejoint accompagné de sa femme et de son jeune enfant. Pasolini aime profondément l'acteur, d'un amour ambivalent. Un garçon issu des *borgate*, les banlieues prolétaires si chères au cinéaste, « *théâtre de l'authentique Italie* » et fabriqués à fantasmes décrites avec grand réalisme dans son premier livre *Les Ragazzi*. Pasolini quitte le restaurant. De manière un peu précipitée, selon le propriétaire du lieu, et l'air soucieux. À 22h30, il déambule, à bord de son Alfa Romeo GTV 2000 gris métallisé, aux abords de la gare Termini. Pasolini est homosexuel. Il l'a toujours affiché et revendiqué. Provocation pour certains, voire dépravation, en ces temps de révolution sexuelle souterraine et mal digérée par une Italie traditionnelle et catholique. Il fréquente beaucoup le milieu des prostitués romains, avec un goût prononcé pour les petites frappes des *borgate*.

Ce soir-là, à hauteur de la Piazza dei Cinquecento, Pasolini remarque Pino Pelosi, jeune voyou de 17 ans attablé dans un bar avec des amis. Pelosi, surnommé également Pino la Rana (la grenouille) du fait de son large sourire, est sans le sou et offre parfois son corps contre quelques lires.

Les deux embarquent dans la voiture du cinéaste. Le jeune homme a faim. Pasolini l'amène via Ostiense, dans un restaurant où il a ses habitudes depuis une dizaine d'années. En cette soirée de Toussaint, les Italiens sont chez eux. La trattoria *Al biondo Tevere* est vide. Seuls Giuseppina et Vincenzo Panzironi, les propriétaires des lieux, s'affairent à nettoyer la salle et les cuisines pour le lendemain. Giuseppina, aujourd'hui âgée de 84 ans, se sou-

ILS ONT ROUÉ PASOLINI DE COUPS, LE TRAITANT DE SALE PÉDÉ ET DE SALE COMMUNISTE. JE NE POUVAIS RIEN FAIRE.

Pino Pelosi en 2005 sur la RAI

vient du moindre détail de la venue des deux hommes. « *Pasolini était notre ami. Il était 23h30 lorsqu'ils sont arrivés, les cuisines étaient fermées mais il nous a demandé s'il était encore possible de manger un plat de pâtes. Nous ne pouvions rien lui refuser. J'ai rallumé le feu pour préparer des spaghettis au poulet pour Pelosi. Pasolini avait déjà dîné, il n'a mangé qu'une banane et bu une bière. Il avait l'air enjoué, plutôt affable. Pelosi paraissait, lui, intimidé, il parlait très peu. À minuit vingt, ils ont quitté le restaurant. Mon mari l'a salué d'un "A presto professore !". C'est comme ça que nous l'appelions.* »

Pasolini propose à Pino une virée sur la côte, à Ostie, située à 25 kilomètres de Rome.

L'Alfa Romeo roule dans la nuit, dépasse la plage et s'arrête au niveau d'un terrain vague bordé d'une zone marécageuse. On imagine que Pasolini se rapproche alors du jeune homme. À partir de ce point, les versions ultérieurement livrées par l'enquête divergent.

UNE ENQUÊTE BÂCLÉE

Le jour de la découverte du corps, le jeune Pino Pelosi est arrêté à trois kilomètres du lieu du crime. Il est au volant de la voiture de Pasolini. Le jeune garçon a évidemment tout du coupable idéal. D'ailleurs, interrogé par la police, il reconnaît les faits. Il explique avoir voulu repousser les avances du réalisateur qui serait alors entré dans une violente colère. Les deux hommes se seraient battus et, une fois Pasolini à terre, Pelosi, en s'enfuyant à bord de l'Alfa Romeo, aurait roulé sans le vouloir sur le corps de Pasolini, d'où l'état du cadavre.

Après une enquête considérée par certains comme expéditive, Pelosi est jugé. Il écope de la peine maximale pour un mineur, neuf ans et sept mois de prison.

■ « AL BIONDO TEVERE » SIGNIFIE « AU TIBRE BLOND ». LA TRATTORIA SE SITUE AU BORD DU FLEUVE, DANS LE SUD DE ROME.



■ LA PROPRIÉTAIRE DU BIONDO TEVERE ÉTAIT UNE AMIE DE PASOLINI. L'HOMME Y DÎNAIT TOUJOURS À LA MÊME TABLE. JUSQU'AU SOIR DE SA MORT.



■ LA VILLE D'OSTIE COMPTE TROIS MONUMENTS EN HOMMAGE À PASOLINI, DONT UN CONSTRUIT SUR LE TERRAIN VAGUE OÙ LE CORPS DU CINÉASTE A ÉTÉ DÉCOUVERT.

qu'on appelle alors « *les années de plomb* ». En ce temps-là, effectivement, de jeunes gauchistes exaltés franchissent le pas, entrent dans la clandestinité, braquent des banques et assassinent des responsables politiques considérés comme des « *ennemis du peuple* ».

Au même moment, Pasolini travaille à l'aboutissement d'un livre sur lequel il planche depuis plusieurs années, *Pétrole*. Il fait entendre à ce sujet qu'il détiendrait des informations susceptibles de faire condamner une partie de la classe politique au pouvoir à Rome. Il s'intéresse en particulier à l'affaire Mattei, du nom d'un magnat italien de l'or noir mort dans un mystérieux accident d'avion en 1962. Un crash que certains attribuent à la mafia.

À toutes ces potentielles inimitiés s'ajoutent les innombrables plaintes soulevées par ses provocations artistiques (le Vatican, entre autres, le voue aux gémonies) et ses attaques répétées contre les institutions politiques et religieuses de la péninsule.

Un homme en quête de vérité, à la parole trop libre pour qu'on le laisse en vie.

REBONDISSEMENTS

La thèse de l'assassinat politique gagne en crédibilité quand, en 2005, Pelosi refait parler de lui. Le 7 mai, il s'invite sur la chaîne *Rai Tre* pour dire sa vérité. Des aveux monnayés à prix d'or et que Pelosi fera fructifier par la suite dans deux livres sur l'affaire. L'émission commence. Elle retrace, à grands renforts de reconstitutions d'un goût parfois douteux, l'enchaînement des événements. Des experts en tout genre interviennent sur le plateau pour étayer ou démonter les hypothèses. Pelosi apparaît en clair-obscur. Seule

sa silhouette et ses hochements de tête sont visibles, histoire de faire monter la pression. La télévision berlusconienne dans toute sa splendeur. Puis, après quarante-cinq minutes d'images et de commentaires divers, vient enfin l'heure de l'entretien exclusif.

L'homme apparaît, un sourire crispé aux lèvres. Il se lance et lâche une véritable bombe : « *Je suis innocent. Je peux aujourd'hui dire la vérité car tous les protagonistes de cette histoire sont morts. J'ai vécu dans la terreur pendant trente ans* ». Pelosi reprend son souffle, « *Ils étaient trois. Ils se sont jetés sur nous. Ils ont roué Pasolini de coups le traitant de "sale pédé" et de "sale communiste". L'un d'entre eux me tenait à l'écart. Je ne pouvais rien faire. Et puis après, ils m'ont dit que si je ne me déclarais pas coupable, ils me tueraient ainsi que mes parents* ». Dans une dernière salve, il dévoile même le nom de deux des meurtriers, les frères Borsellino, jumeaux siciliens appartenant au parti néofasciste Movimento Sociale Italiano, tous deux morts du sida en prison.

En 2009, Pelosi divulgue de nouvelles informations dans un film documentaire de Roberta Torre, *La nuit où Pasolini est mort*. Il y révèle que ce soir-là, sa rencontre avec le cinéaste n'était pas fortuite mais avait été planifiée une semaine avant, un élément qui ravive l'idée de préméditation.

Face à ces rebondissements, la justice n'a d'autre choix que de rouvrir l'enquête en 2010. Une enquête qui, depuis, n'a pas vraiment dissipé le flou autour du mobile du crime, ni même du déroulé des faits. Pasolini était un penseur libre et dérangeant. Les hypothétiques commanditaires de ce crime sordide se comptent par poignées. Peut-être faut-il simplement se contenter de la thèse d'Abel Ferrara, réalisateur du film *Pasolini* sorti l'an dernier. Le cinéaste américain y mettait en scène le destin inévitablement funeste de tout homme souhaitant jouir d'une liberté absolue. Et confiait, lors d'un festival à Paris : « *La tragédie de Pasolini, comme celle de Federico Garcia Lorca, se résume en une phrase : celui qui dit la vérité doit mourir. Sa parole, sa poésie, étaient trop puissantes, elles étaient insupportables pour certaines personnes.* » ✘

« LE VRAI PATRON DES ARCHIVES, C'EST LE PAPE »

Le bureau de Monseigneur Bruguès trône au centre de la cour du Belvédère au Vatican. À 71 ans, le Français dirige la bibliothèque du Saint-Siège. Et surtout ses archives, sources de bien des fantasmes. Entretien avec l'homme qui détient les clés des secrets les mieux gardés de l'Église catholique.

■ Texte et photos Alvin Koualef

Quel est votre quotidien aux archives du Vatican ?

Quand je suis au Vatican, je travaille le matin dans mon bureau : un jour à la bibliothèque, un jour aux archives. Je convoque le Conseil, décide des grandes lignes de la bibliothèque et des archives secrètes. Mais les voyages et les relations diplomatiques occupent une bonne partie de mon temps. Le mois prochain, je dois me rendre à Bologne, Pékin, en France et à Tokyo. Le mois suivant, je vais en Équateur. Je voyage pour coordonner les expositions en bibliothèque, car on en fait entre 12 et 19 chaque année. Je fais un travail administratif, il n'y a pas de mystère.

Pourquoi les archives secrètes continuent à faire rêver le grand public ?

Je pense que c'est le terme de « secrètes ». Mais le mot secrètes vient du latin *secretum*, qui veut dire secrétaires, privées. Les archives sont à disposition du pape, comme n'importe quelles archives nationales, qui sont à disposition de l'État et du chef de gouvernement. Il n'y a pas de secret à conserver au Vatican.

Il y a encore des fonds fermés ?

Il y a des parties secrètes, au sens de confidentielles, parce que cela concerne des personnes. Des mariages, la légitimité des enfants... ça, on ne le rend jamais public, pour ne pas abîmer la mémoire des familles,

même si ça remonte à plusieurs siècles. Tout ce qui est politique au sens large du terme, est publié. Les archives sont ouvertes jusqu'en 1938, donc la prochaine étape, c'est le pontificat de Pie XII, c'est-à-dire 1939-1958, voire 1961.

C'est un débat qui a lieu avec les autorités de l'Église ?

Eh bien comme autorité, il n'y a que le Pape au-dessus de moi pour ça ! Donc une fois que nous dirons : « *Nous sommes prêts* », et pour ça il faut au moins un an et demi encore, le Pape dira : « *On le fait* » ou « *On ne le fait pas* ».

Y-a-t-il des documents qui n'ont pas été encore étudiés ?

Oui oui, j'ai des salles entières, tout à fait en haut avec des archives de grandes familles romaines. À la fin du XVIII^e siècle, ces familles ont remis leurs archives personnelles au Vatican. Mais je n'ai pas le personnel suffisant pour les exploiter. Alors elles restent là jusqu'à ce qu'on trouve les moyens de les utiliser.

Il est donc possible que ces salles contiennent des trésors ?

Oui, aux archives évidemment, mais en bibliothèque encore davantage. On a de très grands fonds musicaux, je suis certain qu'il y a des morceaux exceptionnels qui sortiront un jour. On a aussi découvert récemment

JEAN-LOUIS BRUGUÈS À ROME, EN MARS DERNIER, DANS SON BUREAU DU VATICAN. LA CROIX AUTOUR DU COU, LA CLÉ DES SECRETS AU CREUX DE LA MAIN.

120 dessins de la Renaissance (du Raphaël, du Bernin, etc.). On envisage de les publier, ceux-là. Peut-être l'an prochain.

Quel droit de regard a le pape sur les archives ?

Il a plus qu'un droit de regard, c'est le vrai patron. Pour ouvrir des archives, on ne peut le faire qu'à la suite d'une décision du pape. Lui seul en a la possibilité.

Vous avez été en relations régulières avec deux papes : Benoît XVI et aujourd'hui le pape François. Quels ont été vos rapports avec eux ?

Le prédécesseur, je le connaissais bien. C'est lui qui m'a appelé à Rome, c'est lui qui m'a confié une première responsabilité, celle des écoles catholiques. Lui était passionné par la bibliothèque et les archives. Il m'avait confié un jour que c'est ce qu'il voulait faire, à la fin de son mandat. Devenir bibliothécaire et archiviste. Ça n'a pas été possible. Benoît XVI était un intellectuel de très haut niveau. Il a été enseignant... C'était un pape intellectuel, oui. Il était peu porté sur les choses politiques.

Et le pape François ?

Le Pape François, c'est exactement l'inverse

de Benoît XVI. Ils se complètent bien, d'une certaine façon. Le pape actuel a le sens politique, c'est un pasteur, bon communicant avec des formules qui touchent. Je vois entre eux une grande différence et une grande complémentarité.

Est-ce encore possible qu'un prêtre, comme Filippo Tamburini en 1995, vole des documents pour les sortir au grand jour ?

Malheureusement, tout est possible. Au Vatican, ça reste un traumatisme. C'est une trahison. Nous, on veut être au service des gens, on considère que ce que nous avons, c'est une partie de la mémoire de l'humanité. Et on est venu nous la voler. Même s'il y a un service de sécurité, des alarmes – même un bunker qui devrait pouvoir résister aux explosions atomiques –, des pompiers qui sont en permanence dans la cour et qui peuvent intervenir, on peut toujours réussir à contourner tout ça.

Que pensez-vous des thèses complotistes, des romans à scandale qui paraissent sur les archives ? On pense à Dan Brown, l'auteur du « Da Vinci Code ».

Ce qui me fait râler, c'est qu'il a fait beaucoup d'argent sur quelque chose qu'il ne connaissait absolument pas. Dan Brown n'est jamais venu ici. Il n'a jamais visité les archives. Donc c'est de la pure imagination. On a tout à fait le droit de faire de l'imagination, c'est même le propre de la littérature, mais faire beaucoup d'argent sur quelque chose qu'on présente comme vrai, parfois ça me fait rire. Et parfois ça m'agace. Vraiment. ✕

■ LES ARCHIVES DU VATICAN REGORGENT D'OUVRAGES MILLÉNAIRES. LE PLUS CÉLÈBRE ÉTANT SÛREMENT LE PARCHEMIN DE 60 MÈTRES DE LONG, QUI RETRACE LE PROCÈS DES TEMPLIERS.



REPÈRES

87 En kilomètres de rayonnages, la taille des archives du Vatican, « les plus riches du monde ».

VII^e siècle avant Jésus-Christ. Date du plus vieil objet conservé à la bibliothèque du Vatican, une pièce de monnaie chinoise.

2017 Ouverture des archives du pontificat de Pie XII, de 1939 à 1958. Historiens et chercheurs pourront se pencher sur le rôle de l'Église durant la Seconde guerre mondiale, aujourd'hui encore controversé.

59 Nombre d'employés aux archives du Vatican. 125 personnes travaillent aussi à la bibliothèque du Vatican. Près de 1 600 000 livres antiques y sont conservés.

L'ITALIE AU SCALPEL DU POLAR

Ils sont les nouvelles gâchettes du polar transalpin. Ils scrutent, décryptent et dénoncent les vices de la société. Leurs noms : Carlotto, De Cataldo, Lucarelli ou De Giovanni. Attention, ils défourent dur.

■ Texte Marine Le Gohébel. Illustration de Valentin Pasquier.



Il vend des putes sur le parking d'une zone commerciale désaffectée, s'attache les services de deux Croates qu'il tue dès le casse commis, manipule, viole des vieilles bourgeoises, brûle des corps, cogne et fracasse des mâchoires. C'est un traître, une balance, un indic'. Giorgio est une enflure de la pire espèce. Le genre de mec qu'on évite de croiser et qu'on adore détester. Mais ce type n'existe pas. Ou tu ne le connais pas. Tu l'as peut-être croisé dans la rue, tu ne l'as pas reconnu. Tu ne le connais qu'à travers les pages des livres de

Massimo Carlotto *Arrivederci Amore* et *À la fin d'un jour ennuyeux*. C'est un sacré salaud. Tu t'enivres de violence et de cruauté à ses côtés quand il se raconte à travers les pages de ces romans plus que noirs. Tu te saoules à l'*Amarone* avec lui. C'est dur et amer. À vomir. Tu jouis des sévices infligés aux corps, de cette violence gratuite. Tu es un voyeur et tu n'es pas le seul. Massimo Carlotto a été traduit dans plusieurs langues. Ses romans sont des succès. Ils se vendent. S'exportent. Le public est là. Pour construire le parcours de son anti-

héros, Massimo Carlotto a puisé dans ses souvenirs personnels : le meurtre, la prison, l'exil, l'acquiescement. Et les nombreuses pages de l'épais dossier qui résume son procès. À la différence de ses personnages, il n'est pas un sale type ; il a été accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis et s'est retrouvé la tête la première dans un joli merdier dont il parfume les pages de ses textes.

Des chambres d'assises aux couloirs crades des prisons en passant par le moment où il a pris la fuite, Massimo Carlotto s'est bâti une solide connaissance des rouages du monde judiciaire italien. Il s'en sert, enquête et imagine. Il raconte la corruption, la collusion des puissants et des malfrats, les prostituées et la violence. Il décrit les ambiances glauques des recoins de la Vénétie. Son héros, c'est un morceau d'Italie d'aujourd'hui. En bordel. Sans limite. Sans foi, ni loi. « Giorgio, son personnage central est d'une grande brutalité. Sans aucune explication. C'est sec. C'est la société qu'on observe à travers lui », commente Serge Quadruppani, le traducteur de Carlotto et le directeur de la Bibliothèque italienne aux éditions Métailié. Massimo Carlotto n'est pas un ovni. Ils sont nombreux à décrire cette Italie sale et puante, celle qu'on ne veut pas voir et qu'on cache sous le tapis : une classe dirigeante corrompue, des forces de l'ordre occupées à couvrir les crimes plutôt qu'à les découvrir, les différentes mafias... Tous les ingrédients d'un bon polar sont réunis. L'Italie a enfin trouvé un genre à la hauteur de ses tragédies. Et le succès est là.

« Les lecteurs ne demandent plus au polar de les distraire mais de les informer sur une actualité que la presse ne veut pas ou ne peut pas traiter », a écrit Carlotto sur son blog. Sans flingue à la ceinture, les romanciers deviennent enquêteurs, fouillent et s'inspirent de l'actualité. « Cette littérature policière en prise avec le réel implique de beaucoup se documenter, de mener de véritables enquêtes pour bâtir la trame du roman », a-t-il aussi avoué.

Certains auteurs ont peut-être plus de facilités que lui. De Cataldo est magistrat à Rome. Il s'est fait connaître avec son roman *Romanzo Criminale* et s'inspire des affaires qui passent réellement entre les mains des juges. Il laisse son imagination faire le reste. De Giovanni est banquier. Carofiglio est aussi magistrat. Ils connaissent leur pays sur le bout des ongles et maîtrisent le jargon judiciaire. Dans leurs romans, ils témoignent. C'est leur point commun.

LE POLAR, SPÉCIALITÉ LOCALE

Mais la criminalité en Italie a plusieurs visages. Elle est profondément ancrée régionalement. Elle oblige les auteurs à situer leur roman dans la région où ils sont nés. De Cataldo à Rome, De Giovanni à Naples, Carofiglio à Bari, ou encore Camilleri en Sicile, chacun ancre sa trame là où il vit. La ville n'est pas seulement un décor, c'est un personnage à part entière, avec ses ambiances, ses abîmes et ses faces noires. La langue, aussi, participe à l'intrigue. Camilleri, le père du commissaire Montalbano, a été le premier à retranscrire le dialecte local dans ses romans. « La langue a un rôle décisif. Le langage et les dialectes que je reproduis indiquent les rapports de domination entre les interlocuteurs », souffle Quadruppani. Camilleri a provoqué un déclin chez les auteurs de la génération 1990. « Ils se sont aperçus de la mine d'or qu'ils avaient sous les pieds », précise Serge Quadruppani.

Cet ancrage régional marque un tournant dans l'histoire du giallo (ces récits à la frontière du roman noir, de l'horreur et de l'érotisme). Du temps où Mussolini faisait claquer les bottes de ses Chemises noires dans les rues de l'Italie, le polar n'avait pas droit de cité. Il ne correspondait pas à l'image que le régime voulait montrer du pays. Il prendra de l'ampleur dans les années 1970. Mais ce sont vraiment les années 1990 qui marquent le tournant. Le pays a perdu son innocence. Les années de plomb sont finies. Les idéologies sont en crise. Les espoirs ont disparu. La corruption règne en maître et l'État est déliquéscent. « L'Italie reste une nation fragmentée. La criminalité, c'est le principe unificateur du pays. Elle est partout. Les auteurs de polars ont encore de beaux jours devant eux et ont un sacré avantage : en Italie, le pire que tu puisses imaginer peut devenir réalité », conclut Quadruppani.

Lecteur, reprends un verre d'Amarone. Et tremble de tous tes membres. Giorgio, le salaud vendeur de puttes sur les parkings, n'est pas mort. ✕

BOLOGNE



■ Écrivain, journaliste et animateur de télévision. Il joue dans le Osvaldo Soriano Football Club, l'équipe nationale italienne d'écrivains. Il a aussi publié un jeu pour Nintendo DS « Professeur Layton et la Boîte de Pandore ». Son best-seller « Almost blue » a été adapté au cinéma.

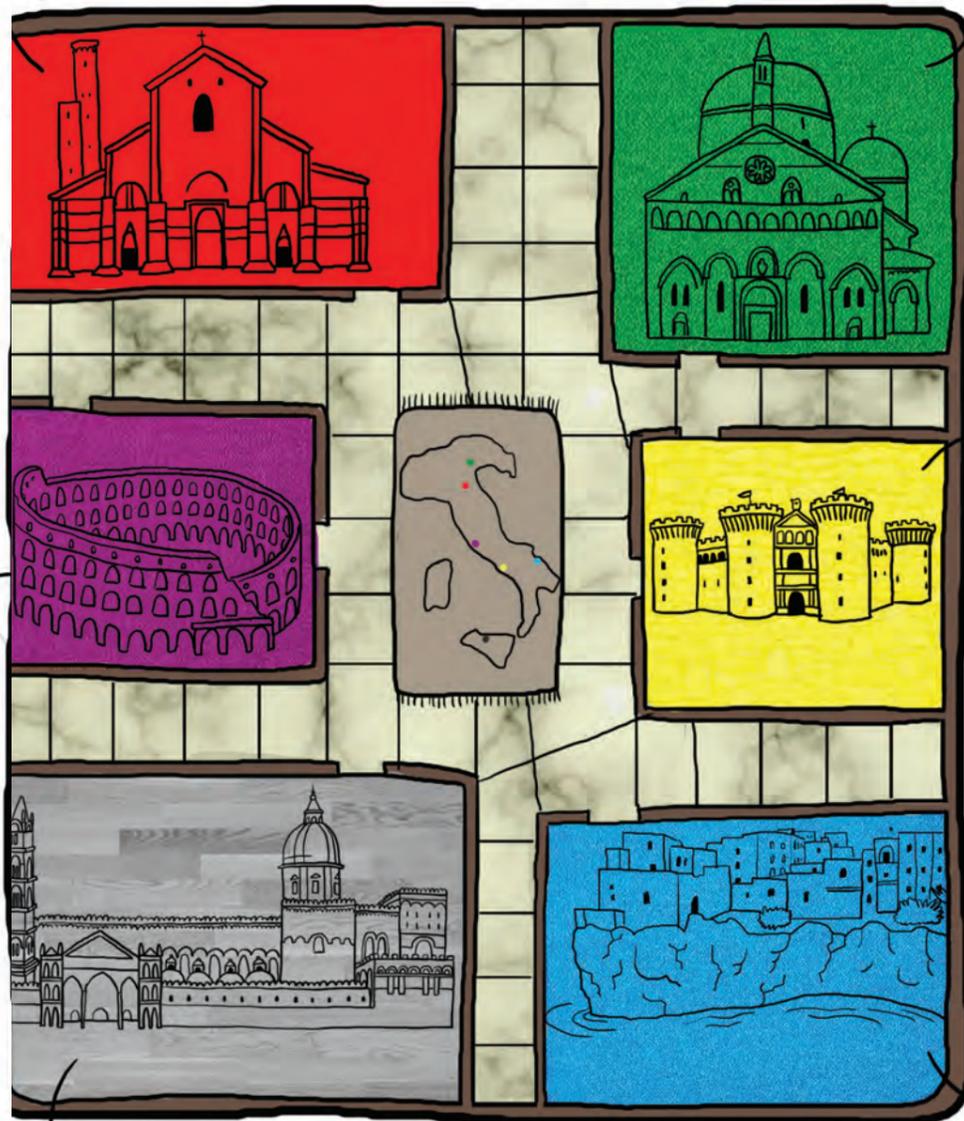


PADOUE

■ Écrivain et scénariste. Au centre de l'une des affaires les plus controversées d'Italie : en 1976, une étudiante est retrouvée assassinée à son domicile. Acquitté puis condamné, il s'enfuit en France et au Mexique. Il est arrêté, renvoyé en Italie et condamné à seize ans de prison. Il est gracié en 1993 par le Président.

ROME

■ Écrivain et magistrat. Son best-seller, « Romanzo Criminale », a été adapté au cinéma en 2006. Il lui a donné une suite « La saison des sources ». Il n'y évoque plus les années de plomb, mais l'opération « Mains propres » menée dans les années 1990.



NAPLES



■ Écrivain, banquier et journaliste. Il donne de la voix sur la RAI et partage son expertise footballistique de supporter de l'équipe de Naples. Son flic Lojacono est complètement dépressif et un brin taré. Vous en apprendrez plus sur Naples en lisant ses bouquins qu'en dévorant une pizza napolitaine.

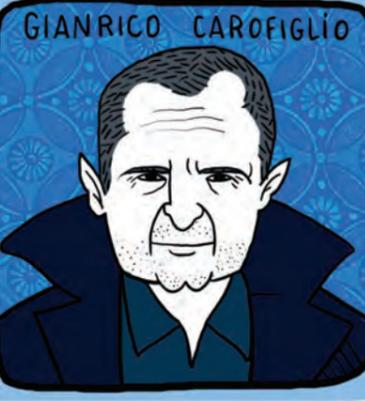
SICILE

■ Père du Commissaire Montalbano, sorte de Commissaire Maigret. Il a été pendant quarante ans metteur en scène. Il est devenu écrivain sur le tard. À 89 ans, il avoue ne pas penser à un troisième métier.



■ Écrivain et magistrat spécialisé dans la lutte anti-mafia. Guido, l'un de ses héros, est avocat. Brillant mais blasé, il s'emmerde au boulot. Il interroge la justice de son pays : faut-il lui faire confiance ?

BARI



LA CRIMINALITÉ, C'EST LE PRINCIPE UNIFICATEUR DU PAYS. ELLE EST PARTOUT. LES AUTEURS DE POLAR ONT ENCORE DE BEAUX JOURS DEVANT EUX : LE PIRE QUE TU PUISSES IMAGINER EN ITALIE PEUT DEVENIR RÉALITÉ.

☞ Serge Quadruppani

LES RÉDACTIONS
DU MONDE ENTIER
SONT TRÈS INTÉRESSÉES
PAR CE PAPE VENU
D'UN AUTRE CONTINENT

Jean-Louis de la Vaissière,
vaticaniste de l'AFP



JOURNALISTES DANS LE SAINT DES SAINTS

« Vaticanistes », c'est le nom qu'on donne à ces journalistes spécialistes du Saint-Siège. Depuis deux ans, l'attitude ouverte et spontanée du pape François a quelque peu bousculé leur manière de travailler.

■ Texte & photos Jade Lemaire



Alessandra Tarantino / AFP

DES CONFÉRENCES DE PRESSE
NON CENSURÉES EN AVION
PIMENTENT DÉSORMAIS
L'ACTUALITÉ PAPALE.

D'abord, elle a cru s'être trompée. Avoir mal interprété, ou mal compris. Puis Giovanna Chirri s'est rendue à l'évidence : « J'étais toute seule avec la plus grosse nouvelle de ma vie ! » Ce scoop que la vaticaniste de l'agence de presse italienne Ansa détient va bouleverser les catholiques du monde entier. « J'ai essayé de contacter le bureau, mais personne ne me répondait, tous mes supérieurs étaient occupés. Alors j'ai écrit la dépêche et je l'ai envoyée au desk. C'était tellement de pression et d'émotion

que je me suis mise à pleurer. Je l'aimais beaucoup, Ratzinger. »

Lundi 11 février 2013, peu avant midi. Le pape Benoît XVI vient d'annoncer sa renonciation au beau milieu d'un consistoire – une réunion de cardinaux – destiné à faire le point sur des béatifications. L'événement est retransmis en direct sur le grand écran de la salle de presse du Saint-Siège. Cinq journalistes seulement y assistent. Quand le souverain pontife prend soudain la parole en latin, Giovanna Chirri, en

poste depuis plus de vingt ans, n'ose pas croire ce qu'elle entend. Elle joint rapidement le père Lombardi, porte-parole du Vatican. « *Son ton calme m'a apaisée. Il m'a dit que j'avais très bien compris, que le pape était effectivement trop fatigué et qu'il souhaitait se retirer.* »

Un peu gênée de raconter cette histoire pour la centième fois, elle, que toute la toile a congratulée pour sa maîtrise du latin — exceptionnelle même chez les vaticanistes — n'en revient toujours pas : « *Je pensais finir ma carrière sur une histoire calme, tranquille... Ça a été un nouveau départ. Aujourd'hui, tout va plus vite, les choses prennent une nouvelle tournure...* »

LES MEDIAS ACCROS À FRANÇOIS

Jean-Louis de la Vaissière, le vaticaniste de l'Agence France Presse, partage son sentiment : « *Dans les mois qui ont suivi l'élection de François, l'offre et la demande se sont beaucoup densifiées. L'offre, parce que tout était nouveau, nouvellement dit... et la demande parce que les rédactions du monde entier sont très intéressées par ce pape venu d'un autre continent.* » Résultat : les journalistes sont aujourd'hui plus de 400 à être accrédités auprès du Saint-Siège. Mais seule une petite vingtaine loue un espace au sein de la salle de presse du Vatican. Quelques mètres carrés, tout juste de quoi caser un bureau et une chaise... et filer sa routine. « *Je m'y rends vers 9h30-10h, et j'examine les rendez-vous du jour, qui sont affichés, raconte le locataire du box de l'AFP depuis 2011. Puis souvent, en fin de matinée, il y a une conférence de presse.* » Quittant son petit compartiment, le vaticaniste se dirige vers la salle des conférences,

dont les sièges molletonnés bleu électrique contrastent avec les murs gris. Loin du faste de Saint-Pierre, l'austérité et le dénuement de la *sala stampa*, située via della Conciliazione, la rue qui relie le Vatican au Tibre, surprennent. C'est à peine si une image sainte, ou une photo du pape, vient égayer l'endroit. Parfois, jusqu'à 150 journalistes y écoutent les annonces des responsables de communication.

S'il n'y a pas de conférence de presse, un porte-parole vient quand même parler au petit groupe de vaticanistes qu'il connaît, mettre au point le programme des jours à venir, rétablir une vérité, dissiper un malentendu... « *Puis en général les grandes annonces sont vers 13 h. Et la salle de presse ferme à 15 h. Mais ça ne veut pas dire qu'on a fini la journée !* » Non, des articles restent à écrire, et surtout, des nouvelles peuvent encore tomber. Via les bulletins du bureau de presse du Vatican ou le compte Twitter du pape, qui cumule plus de 20 millions d'abonnés avec ses déclinaisons en neuf langues (espagnol, anglais, italien, portugais, polonais, français, latin, allemand et arabe), mais aussi à travers les médias du Saint-Siège.

Romilda Ferrauto travaille pour l'un d'entre eux : Radio Vatican. « *Ils sont de plus en plus destinés aux autres journalistes* », confirme-elle. Embauchée en 1981, aujourd'hui chef de la rédaction en langue française, elle constate que Radio Vatican, mais aussi *L'Osservatore Romano* (le quotidien) ou CTV (la chaîne de télévision), sont devenus des relais à destination des collègues. « *Alors qu'avant, Radio Va-*

tican était écoutée par des catholiques convaincus. » Ces changements s'inscrivent selon elle dans le développement d'une stratégie de communication initiée par Jean-Paul II : « *C'est sous son pontificat que le Vatican s'est doté d'une salle de presse, rappelle-t-elle. Puis, avec les scandales et les malentendus qu'il y a eu sous Benoît XVI, il a fallu encore accélérer la modernisation. Le Vatican, qui avant était avare d'informations et privilégiait ses propres médias, s'est doté d'une communication plus efficace, destinée à éviter les mauvaises interprétations.* »

« LE PAPE DE LA PROXIMITÉ »

Il faut dire que le cardinal Ratzinger avait habitué les médias à plus de timidité, pour ne pas dire de sévérité. Peu friand des foules, il est resté à l'écart des journalistes, et a ainsi laissé la porte ouverte aux Vatileaks et autres scandales. « *C'est le jour et la nuit, tranche Romilda Ferrauto. Tout ce que Benoît XVI et son entourage faisaient était passé au crible et attaqué systématiquement, alors que tout ce que le pape François fait est vu avec sympathie, empathie, célébré et glorifié par les médias.* »

La différence entre les deux souverains se résumerait principalement à une question d'interprétation selon Jean-Louis de la Vaissière. L'auteur de *De Benoît à François, la révolution tranquille* pointe les similitudes des discours des deux papes : « *De temps en temps, François dit exactement la même chose que Benoît XVI, mais il le dit de manière plus parlante. Et comme c'est lui, on l'entend davantage que la voix triste, un peu monocorde de l'Allemand.* » Ce qui change n'est donc pas tant le fond, mais la forme. « *François a fait descendre le pape de son*

UN PAPE TRÈS POLITIQUE

De Lampedusa au Parlement européen en passant le Moyen-Orient et la Corée, le pape François s'engage et donne la parole aux sans-voix.

« *Fratelli e sorelle, buona sera.* » Aux premiers mots du pape François, exceptionnellement simples, lancés depuis la *loggia* des bénédictions de la basilique Saint-Pierre en mars 2013, ont répondu des cris de joie et un tonnerre d'applaudissement. « *Dès ce "buona sera", j'ai eu le sentiment d'une révolution, qu'il brisait un tabou* », confesse Romilda Ferrauto, la chef de la rédaction française de Radio Vatican.

Outre la communication, s'il y a bien un domaine où François fait la révolution, c'est la politique. Alors que Ratzinger quittait rarement sa tour d'ivoire, Bergoglio, habitué à fouler le sol des bidonvilles de Buenos Aires, n'hésite pas à se mêler aux affaires du peuple. Pour preuve, quatre mois après son élection, François se rend à Lampedusa, la petite île italienne au large des côtes tunisiennes, devenue symbole des drames liés à l'immigration (lire aussi en p. 58). C'est le premier pape à faire le déplacement.

Depuis sa visite, une grande affiche du Saint-Père jetant une couronne de fleurs à la mer trône dans l'église du village. Sur la photo, ces simples mots : « *Plus jamais ça* ». Dans ce pèlerinage organisé à la dernière minute contre l'avis de la curie romaine, Bergoglio révèle sa véritable nature : celle d'un leader qui fustige « *la mondialisation de l'indifférence* » face aux migrants venus frapper aux portes de l'Union européenne.



CC / Mazur / Catholic News

Union qu'il sermonnera d'ailleurs un an et demi plus tard, en novembre 2014, en lançant au Parlement européen un appel au « *réveil* » de l'Europe « *vieille et fatiguée* » pour défendre la dignité humaine. Moyen-Orient, Corée, Cuba, mafia - son « *la corruption pue* » lancé à Naples a été unanimement salué comme un acte de courage - le pape François ne semble pas avoir de limites... Si ce n'est temporelles. Deux années ont déjà passé, et il a déjà annoncé qu'il effectuerait un pontificat bref : « *Quatre ou cinq années, je ne sais pas, même deux ou trois. [...] je sens que le Seigneur m'a placé ici pour un temps court, rien de plus.* » ✕

VU D'ARGENTINE



FRANÇOIS PASSIONNE L'AMÉRIQUE LATINE PARCE QU'IL NE PARLE PAS QUE DE RELIGION, MAIS AUSSI DE THÈMES SOCIÉTAUX COMME LE TRAVAIL OU LA VIOLENCE.

✎ Elena Llorente, correspondante à Rome pour le quotidien *Pagina 12*

■ ROMILDA FERRAUTO, RADIO VATICAN.
« *FRANÇOIS ET BENOÎT XVI, C'EST LE JOUR ET LA NUIT.* »



■ GIOVANNA CHIRRI, ANSA.
« *JE PENSAIS FINIR MA CARRIÈRE SUR UNE HISTOIRE CALME... ÇA A ÉTÉ UN NOUVEAU DÉPART.* »



■ JEAN-LOUIS DE LA VAISSIÈRE, AFP.
« *APRÈS DEUX ANS, ON COMMENCE À ME DIRE "ATTENTION AU CULTE DE LA PERSONNALITÉ".* »



piédestal, résume Bernadette Sauvaget, la spécialiste des religions à *Libération*. Il est devenu le pape de la proximité. » Et c'est justement là que ça se corse, quand on est journaliste. Car le pape François a la fâcheuse manie d'improviser, prenant le ton de celui qui raconte une anecdote, à table avec ses amis. « *Il n'est pas aussi prévisible que Benoît XVI, rapporte le journaliste de l'AFP. On ne peut plus se reposer sur les bulletins qu'on reçoit à l'avance. Il faut vérifier qu'il ne s'écarte pas du texte, comme aux Philippines, par exemple, quand il a tout simplement abandonné le discours prévu.* »

La scène se déroule en janvier 2015. Malgré l'approche d'une tempête tropicale, le pape se rend jusqu'à Tacloban, une ville dévastée en 2013 par le super-typhon Haiyan. Devant la foule principalement composée de survivants à la catastrophe venus affronter la pluie battante pour le voir, il est soudain submergé par l'émotion. « *Je ne peux plus continuer à lire mon texte, maintenant je vais vous parler en espagnol et je serai traduit en anglais* », dit-il en substance aux fidèles. « *Là,*

comme souvent avec François, s'est posé le problème de la traduction. Ce pape parle tellement qu'on essaie d'être exact au mot près mais de temps en temps, il faut interpréter... »

LES MÉDIAS DÉJÀ LASSÉS ?

L'avantage, c'est justement qu'il parle tellement qu'il se répète. Difficile donc de mal interpréter. Mais difficile aussi de maintenir l'attention des médias. « *La demande commence à se lasser. De temps en temps on me dit : "Attention à ne pas en faire trop, à développer un culte de la personnalité".* »

Le cardinal Bergoglio laisserait-il déjà ? Jean-Louis de la Vaissière désigne le petit poste de télévision, casé tant bien que mal dans un coin de son box à la salle de presse du Saint-Siège et réglé sur CTV, la chaîne du Vatican. « *Avant, le mercredi, jour de l'audience générale sur la place Saint-Pierre, ils diffusaient tous les contacts personnels que le pape avait avec les fidèles après sa catéchèse. Maintenant ils ont arrêté. Ça durait trop longtemps.* » ✕



« AU DÉBUT, NOUS ÉTIONS UN PETIT JOURNAL, AVEC HUIT JOURNALISTES PLUS OU MOINS INCONNUS ET ASSEZ JEUNES. L'IMPORTANT, C'ÉTAIT QU'ON N'ÉTAIT PAS CHERS. »
Stefano Feltri, n°2 de *Il Fatto Quotidiano*

CHEVALIER CHERCHE « CAVALIERE »

« Rubygate », collusion entre État et mafia, scandales politico-financiers : en 2009, *Il Fatto Quotidiano* s'impose en chevalier blanc pourfendeur du berlusconisme. Mais depuis la retraite de son meilleur ennemi en 2011, le quotidien se cherche une nouvelle identité.

■ Textes & photo Eléa Giraud

« Notre ligne éditoriale est simple. C'est la Constitution italienne. Notre volonté au départ était de préserver la démocratie de la menace que représentait Berlusconi. » Stefano Feltri pose les bases. Numéro deux de *Il Fatto Quotidiano*, responsable du service économie, il fait partie de ceux qui ont créé le dernier né de la presse italienne. Lunettes sérieuses, yeux bleus ambitieux, allure de golden boy, il a à peine 30 ans. Il engloutit une bouchée de spaghetti au poulpe, recette typique romaine et déroule la *success story*. Ou comment un journal papier lancé au moment où la crise explose en Italie, peut être aujourd'hui le seul titre économiquement rentable du pays. Avant même la parution du journal, 30 000 personnes s'abonnent pour un an et soutiennent le projet. Mercredi 23 septembre 2009, premier numéro. Les kiosques sont en rupture de stock. En à peine trois mois et demi, *Il Fatto* génère plus de trois millions d'euros de recettes.

OVNI MÉDIATIQUE

Le quotidien rassemble les opposants et les déçus du berlusconisme, les critiques du système et de sa corruption. En mêlant la tradition anglo-saxonne d'un journalisme factuel très documenté à un journalisme d'opinion très marqué et agressif, *Il Fatto* détonne et crée la surprise. « La stratégie du Fatto a été de se positionner dans un vide qui existait dans le panorama médiatique durant les années Berlusconi. C'était une grande nouveauté, un journal de gauche libre, très agressif, et surtout lié à aucun parti politique », explique Alessandro Faruggia, journaliste au *Resto del Carlino*, titre régional du nord de l'Italie. Pour mobiliser ses nouveaux lecteurs, le journal peut compter sur la renommée de Marco Travaglio. Genre d'Edwy Plenel à l'italienne, il parcourait déjà l'Italie depuis dix ans pour dénoncer la corruption de l'État à coups de livres chocs et de conférences. Ce pilier de l'aventure est devenu directeur du quotidien en février 2015. « Nous étions le seul journal sans businessman à notre tête », continue Stefano Feltri. L'indépendance. Voilà leur mot-clé, répété comme un mantra, raison de cette attente et de cet afflux de lecteurs. Presque devenu slogan commercial. Le titre appartient à une société anonyme créée en même temps que le quotidien. Elle rassemble

certaines des journalistes fondateurs tels que Antonio Padellaro, Marco Travaglio, Bruno Tinti, ainsi que des entrepreneurs. Aucun d'eux ne peut détenir plus de 16 % du capital social.

BERLUSCONI, C'EST FINI !

Mais « l'âge d'or » du berlusconisme n'est plus. Depuis la retraite politique du *Cavaliere* en 2011, *Il Fatto Quotidiano* connaît des lendemains difficiles. Le titre est rattrapé comme ses comparses par la crise. Baisse des recettes publicitaires de près de 40 %, baisse du lectorat. Les ventes s'effondrent. Loin des 90 000 exemplaires vendus les premières années, le journal écoule aujourd'hui environ 35 000 copies. En incluant les abonnés numériques, on arrive à 55 000 lecteurs quotidiens.

« Au début, nous avions très peur de la fin de Berlusconi, peur de brûler avec lui », confie Paola Zanca, chef du service politique. Salvatore Cannavò, spécialiste du monde du travail au journal, en plaisante : « La première étape à la rédaction a été de trouver un nouvel ennemi, et ce nouvel ennemi, c'est Matteo Renzi ».

Mais Renzi n'est pas Berlusconi, et ne fédère pas autant de détracteurs. Stefano Feltri, le vice-directeur, pose un regard lucide sur la situation. « Il faut augmenter le niveau de qualité : avant, personne n'écrivait de vraies nouvelles, on avait presque un monopole de l'information. Maintenant il y a beaucoup de concurrence. Nous ne sommes plus sûrs chaque jour de nous distinguer des autres. » *Il Fatto* développe ses supports. Le titre emploie une soixantaine de journalistes, répartis entre Rome et Milan, où se trouve la rédaction web. On met l'accent sur le développement du site et de l'application mobile, des contenus enrichis, par exemple la possibilité d'avoir accès à des écoutes téléphoniques en intégralité lors de scandales financiers. À tâtons, on cherche aussi à appliquer la recette du succès à d'autres thématiques. Désormais des lecteurs achètent le journal pour la rubrique culture et les interviews de Malcolm Pagani, très populaires. Impensable à l'époque où les gens cherchaient uniquement dans le quotidien les scandales, les cadavres sortis du placard. Aujourd'hui, *Il Fatto* est encore un des seuls journaux à faire des bénéfices sur le papier, ce qui lui permet de financer son site internet, en accès gratuit. Un petit miracle en soi. Reste à stabiliser et à continuer à réinventer ce journalisme qui a réveillé l'Italie. ✕

POLITIQUE ET PRESSE MAIN DANS LA MAIN

Un journal indépendant est un véritable coup de pied dans la fourmière de la presse italienne. Dans la péninsule, l'affiliation entre journaux et partis politiques reste très forte. Chaque force en présence possède son média porte-parole. *La Repubblica* pour le Partito Democratico de Matteo Renzi, *Il Giornale* pour Silvio Berlusconi et son parti Forza Italia. Ces liens souvent historiques sont fonction des grands groupes ou hommes d'affaires qui détiennent les capitaux des journaux, et de leur proximité avec les politiques. Cette intrication, poussée à l'extrême sous l'ère Berlusconi, conduit à de flagrants conflits d'intérêts qui suscitent toute critique du pouvoir politique ou financier en place. Des liaisons plus que dangereuses, car quand la politique part à vau-l'eau, la presse en pâtit. Pour Roberto Baldassari, spécialiste des médias à l'université de Roma Tre, la crise de la presse s'explique aussi par le bouleversement des lignes politiques traditionnelles. Une frontière entre droite et gauche de plus en plus abstraite, incarnée par la politique de Renzi, poussée des extrêmes et des mouvements populistes en opposition aux partis institutionnels... « L'époque glorieuse est finie pour les journaux italiens. Les journaux ont toujours été très liés à la politique, et la politique est en train de changer, de se transformer, c'est impossible de survivre ».

CHASSE À L'ONDE

Comment détecter un mouvement un milliard de fois plus petit qu'un atome ? Dans le nord de l'Italie, le détecteur Virgo, seul équipement de ce type en Europe, et l'un des trois dans le monde, tente de répondre à cette question. L'objectif : détecter d'ici 2018 les ondes gravitationnelles. Explications.

■ Texte Robin Lambert.

En détectant les infimes frémissements de la terre qui surviennent plusieurs minutes, voire plusieurs heures avant un séisme, Virgo et son laser précis à l'extrême pourraient apporter de précieuses données pour le combat contre les tremblements de terre.

Cet aspect n'échappe pas aux scientifiques italiens qui, à la suite du cataclysme de l'Aquila en 2009, ont vu leurs confrères de la commission Grands Risques condamnés pour homicide par imprudence avant d'être partiellement acquittés en novembre 2014.

Cependant, la raison première de la construction du détecteur réside dans la détection des ondes gravitationnelles.

Pour comprendre l' inception de projets comme Virgo, il faut remonter aux bouleversements qu'a connus la physique théorique au siècle dernier.

1964 : Peter Higgs et son équipe postulent l'existence du boson qu'il nommera. Cinquante ans plus tard, la particule est détectée pour la première fois dans le LHC, l'immense accélérateur de particules du CERN de Genève, enfoui sous la frontière franco-suisse. Investis du même type de mission, Virgo et ses 48 travailleurs, issus pour la plupart du CNRS et de l'INFN (*Istituto Nazionale di Fisica Nucleare*), cherchent à prouver l'existence de l'onde gravitationnelle, anticipée par Einstein et sa fameuse théorie de la relativité générale en 1916. Situé à quelques kilomètres à l'est de Pise, au pied des Alpes Apuanes, le détecteur est à l'arrêt. Depuis 2011, des travaux d'amélioration du matériel sont en cours pour transformer Virgo, construit en 2003 et déjà obsolète. La nouvelle mouture se nommera Advanced Virgo et aura une portée dix fois plus grande que le complexe initial.

Coup de chance, cela permet de voir de près les installations. La visite des lieux se fait avec Heinrich Heitmann, superviseur technique du projet. Première étape : le bâtiment central, torse duquel partent deux bras de trois kilomètres. On passe une porte au dessus de laquelle clignote un « LASER HAZARD ». « *Ne faites pas attention, le vrai danger laser n'est pas ici* », commente Heinrich. On arrive dans une pièce blanche, très haute de plafond, qui abrite de grands cylindres métalliques. Le scientifique allemand montre du doigt l'un d'entre eux : « *Celui-là n'a pas de protection car il est en cours d'amélioration. Il s'agit du système de stabilisation du miroir* ». Rien ne doit l'ébranler, c'est un principe intangible : du paysan qui marche dans son champ à proximité d'ici au tremblement de terre, rien ne doit pouvoir perturber le travail de Virgo. Cela explique d'ailleurs le choix du lieu où on l'a implanté, une plaine

facilement aménageable et peu habitée.

La visite se poursuit en pénétrant dans l'un des deux bras de la bête. Parfaitement identiques et disposés en équerre, ils contiennent chacun un tube sous vide dans lequel circule un laser ultra-précis.

UNE DIFFÉRENCE DE POIDS

Les deux tubes se doivent d'être jumeaux. L'expérience consiste à envoyer deux coursiers chevauchant le même modèle de moto sur le même type de route en même temps. Dans le bâtiment central de Virgo, on va chronométrer le temps de parcours de chacun. Sans perturbation extérieure, pas de différence entre les deux chronos. Mais au passage d'une onde gravitationnelle, la distance parcourue par l'un des deux coursiers va augmenter, l'espace de son parcours va se dilater.

Le chrono du premier motard sera alors légèrement supérieur à celui de son collègue, et l'interférence créée par l'onde sera détectée par l'appareil qui comparera les deux lasers : un interféromètre. C'est toute la quête du méticuleux Virgo : détecter et mesurer cette fameuse onde gravitationnelle. Mais comment la gravité peut-elle affecter l'espace, et créer des ondes ? La réponse est dans le cosmos. Deux gigantesques trous noirs pivotent l'un autour de l'autre dans une danse titanesque qui les rapproche peu à peu. Leurs masses incroyables, de plusieurs dizaines de fois celle du soleil, perturbent l'espace et le temps autour d'eux.

Pour comprendre l'effet de cette gravité sur ce qui l'entoure, il faut imaginer une toile de tissu tendue en l'air. Chaque masse est représentée par une bille que l'on y pose, et qui va déformer la toile par son poids. Plus la bille est lourde, plus la déformation est importante. Cette toile, c'est l'espace-temps, et les billes sont les objets de l'Univers : étoiles, trous noirs, galaxies...

Ainsi, une petite bille roulant sur la toile à proximité d'une grosse bille devra parcourir une plus grande distance que si la toile était restée lisse. C'est



EGO - Virgo Collaboration

■ LE NORD DU BÂTIMENT CENTRAL ET LES DEUX TUNNELS PERPENDICULAIRES

une déformation de l'espace.

Une forte masse va de plus accélérer le temps autour d'elle, comme le décrit le film *Interstellar*. Et les ondes gravitationnelles dans tout ça ? Il s'agit simplement d'une déformation qui se déplace sur la toile, comme si l'on époussetait une nappe. Provoquée par le mouvement d'une masse phénoménale, l'oscillation de l'espace-temps ne causera pourtant sur Terre qu'un mouvement infime, inférieur à un milliardième d'atome.

UN HORIZON, DEUX SCÉNARIOS

Virgo, dont le nom vient de l'amas de galaxies de la Vierge, fonctionne en réseau avec les deux interféromètres américains de LIGO (pour Laser Interferometer Gravitational-Wave Observatory). Les travaux d'amélioration des détecteurs dans les États de Washington et de Louisiane se sont terminés cette année et les chercheurs ont recommencé les mesures d'ondes. Cependant, il faudra attendre la fin des travaux de Virgo pour que les trois détecteurs fonctionnent de concert et détectent tous la

même onde, condition sine qua non pour que son existence devienne officielle. Selon les scientifiques de Virgo, cela se fera à l'horizon 2017-2018. Le scénario d'une détection verrait l'apparition d'une nouvelle génération d'observatoires, capables de percer les mystères des trous noirs et autres objets célestes trop massifs ou lumineux pour les télescopes actuels.

Si, par contre, l'onde n'est pas observée d'ici quelques années, c'est tout un pan de la physique théorique qui sera remis en cause, provoquant une petite révolution et un retour aux tableaux noirs pour les chercheurs.

Restera un apport potentiellement formidable pour la prévention des tremblements de terre, dernière force imprévisible de la Nature qui concerne l'Italie au premier chef. ✕



L'UN DES DEUX TUBES SOUS VIDE DE VIRGO, OÙ CIRCULE UN LASER D'UNE PRÉCISION EXTRÊME

EGO - Virgo Collaboration

LE JOUR OÙ L'ÉCLAT A REVU LA LUMIÈRE

À chaque forage pratiqué dans les sous-sols de Rome, 2000 ans d'histoire vous sautent à la figure. Des objets vénérables remontent à la surface. Parcours d'un éclat de porcelaine, de sa découverte sur un chantier de fouilles à son dépôt dans un lieu de stockage.

■ Texte Thomas Evrard. Illustrations Valentin Pasquier.

Les poils du pinceau frémissent. Ils détachent avec délicatesse les morceaux de terre accrochés à un mystérieux fragment de cinq centimètres sur trois. Tout juste arraché à un sommeil de plusieurs siècles, cet éclat d'assiette ne se dévoile pas facilement. L'intruse qui le chatouille ne perçoit rien encore de ses couleurs et ses motifs. Patience, ça va venir. Martine braque sa lampe frontale sur sa découverte. De la main dans laquelle elle tient son pinceau, l'archéologue replace une mèche de cheveux blancs sous son casque. Autour d'elle, quatre étudiants s'activent sur le chantier. La quatrième campagne de fouilles suit son cours dans les caves du Palais Farnèse, au 62 de la Piazza Navona. Objectif initial : mettre au jour les vestiges du stade bâti par l'empereur Domitien au I^{er} siècle, à l'emplacement précis de la place actuelle. Les fouilles débutées en 2005 ont abouti à de nombreuses

découvertes, parmi lesquelles un profond puits d'aisance du XVIII^e dans lequel ont été retrouvés des fragments de vaisselle par milliers.

Le morceau de porcelaine déterré par Martine en est un. L'archéologue s'empare d'un sac transparent. Elle y glisse le fragment qu'elle vient de déloger, puis inscrit au feutre le nouveau nom de l'éclat : 12401003.

TROIS ANS PLUS TARD

Enseveli sous d'autres fragments d'assiettes, de bols, de tirelire, l'éclat 12401003 est maintenant entreposé dans un bâtiment moderne, séparé de ses semblables par de fines parois plastifiées. C'est alors qu'une nouvelle main le saisit. La poigne est plus puissante que celle de Martine. Plus intrusive aussi.

Jacopo est spécialiste des porcelaines de la Renaissance. Il emmène le fragment d'assiette qu'il vient de piocher au lavage. Les couleurs se dévoilent : jaune coquille d'œuf et bleu indigo. La texture bril-



PROFESSION ARCHÉOLOGUE

L'archéologie est toujours une destruction », explique Martine Dewailly, unique archéologue titulaire de l'École Française de Rome. « *Tout ce qu'on enlève à la terre n'y retourne jamais.* » En milieu urbain, les découvertes des archéologues leur en apprennent beaucoup sur les modes de vie et le quotidien des populations anciennes. « *Les fouilles dans une ville comme Rome sont bien plus intéressantes que les ruines majestueuses des temples grecs* », continue Martine.

Évelyne Budowiecki travaille elle aussi dans la capitale italienne. Une de ses missions : permettre la cohabitation entre ruines antiques et vie moderne. Elle participe en 2009 à la mise en valeur des sites archéologiques du Testaccio, un quartier du sud de Rome. Des panneaux informatifs sont installés près des lieux importants : les anciens abattoirs, l'entrepôt antique et le mont Testaccio, constitué de millions de tessons d'amphores.

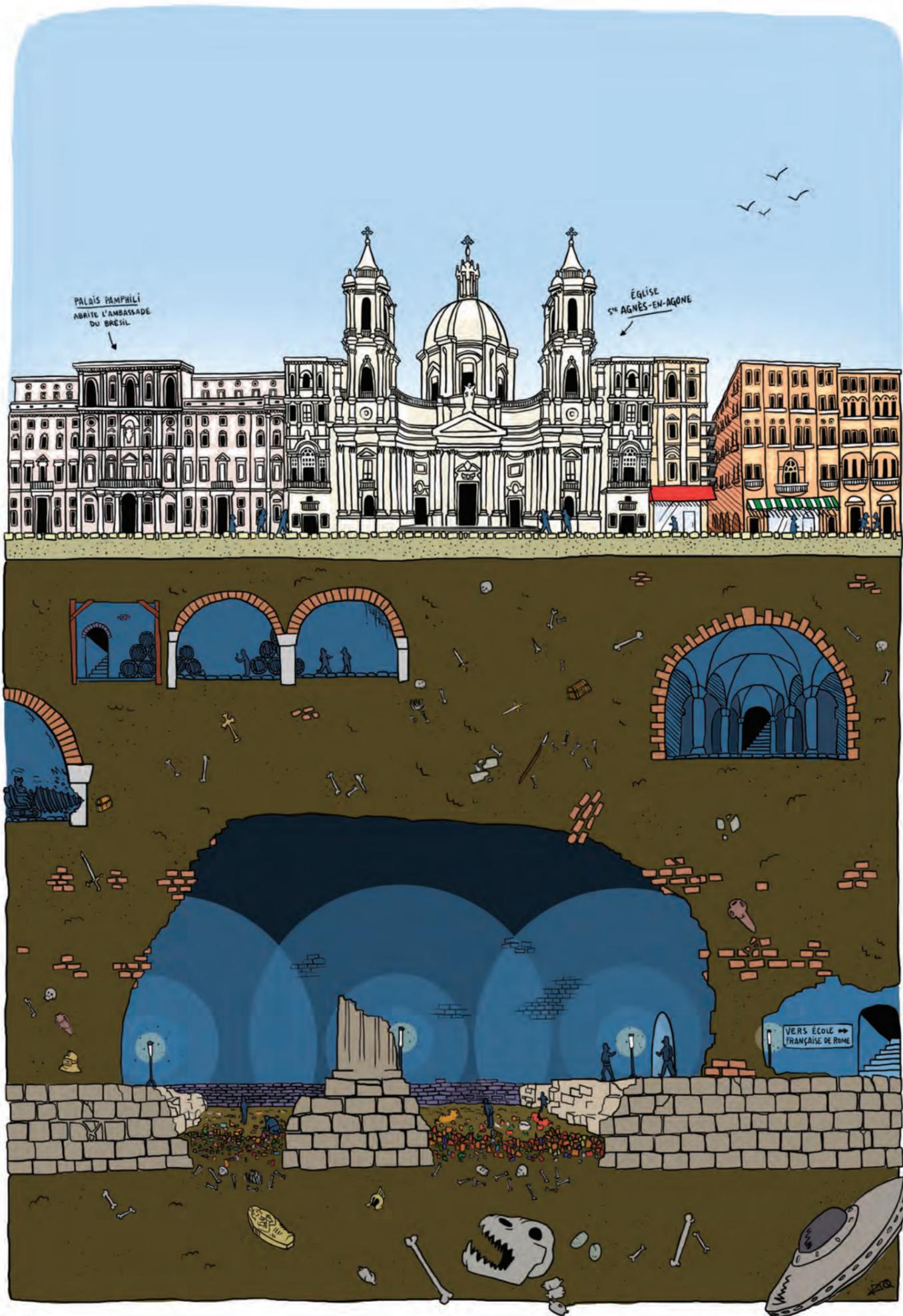
« *L'archéologie est un travail à la fois manuel, physique et intellectuel* », résume Martine. « *À ciel ouvert et sous un toit. En bibliothèque et sur le terrain* ». Et la chercheuse d'ajouter : « *C'est le meilleur métier du monde* ».

lante de l'objet fait ressortir les motifs en feuilles de lauriers.

L'historien continue son enquête. Il le retourne dans tous les sens, le triture, l'examine. Il en mesure l'envergure, la profondeur et l'inclinaison. Le soumet à d'étranges outils : tenaille, conformateur. Puis le glisse de nouveau dans son sac en plastique. Sur son ordinateur, Jacopo synthétise ses observations et reconstitue l'assiette virtuellement. L'éclat fait son entrée dans le XXI^e siècle.

À JAMAIS

L'objet repose maintenant dans une caisse verte marquée du sigle PN, pour « Piazza Navona ». Aucun chercheur ne demande à l'étudier. Personne ne le dérange. La caisse a fini par rejoindre un couloir mal éclairé, où l'attendent d'autres caisses vertes, rouges et ocres, alignées contre un mur blanc. Dans cette rangée de caquettes remplies de découvertes, l'éclat jaune et bleu n'intéresse guère les passants. « *J'ai visité le musée de Saint-Germain-en-Laye, en France. Ils n'exposent que 6 % de leurs collections !* », commente une voix. Une autre lui répond. Celle de Martine. « *Normal. Une assiette, ce n'est qu'une assiette.* » ✕



L'EXPRESSO DANS LA PEAU

Dans cette Italie en crise, Fabrizio Rinaldi, 30 ans, a eu le courage de lancer sa petite entreprise. Un bar, où il vend ses propres assemblages pour le plus grand plaisir des amoureux du café.

■ Texte et photos Elise Henry



ÉMOIS, ÉMOIS, ÉMOIS ☕

8h30. Réveil à l'italienne au *Sant'Eustachio*. Des parfums de bois et de caramel brûlé embaument la place du même nom. Ce troquet situé à quelques encablures du Panthéon ne paye pas de mine. Resté dans son jus d'avant-guerre, il a l'aspect de ces petits zincs de campagne dans lesquels on ne rentre que lorsqu'il pleut. Pas de table à l'intérieur. Pourtant, ils sont là, nombreux. Accoudés au comptoir en formica, ticket en main, ils attendent « leurs » 25 ml d'or noir pour commencer la journée. Des

accros. Des fidèles. Fabrizio Rinaldi est l'un d'entre eux. À six ans déjà, avant d'aller à l'école, il aimait s'encanailler dans un autre bar, celui de son père, en commandant : « un café au lait, sans crème ! » Il le buvait tout de go, avec la satisfaction de faire partie du monde des grands. Mais, c'est au *Sant'Eustachio* que Fabrizio a connu ses premières émotions caféïnées. « Cette odeur si particulière vient du fait qu'ici, ils ont conservé la technique de torréfaction du grain au feu de bois et ça change tout ! », commente le jeune homme. C'est comme ça que d'un espresso à un autre, le garçon s'est



■ LES GRAINS DE CAFÉ SONT ACHETÉS ENCORE VERTS ET VENDUS PAR SACS DE 60 KILOS.

le mentor de Fabrizio, ce petit-fils et fils d'importateur de café maîtrise bien son sujet. « Je crois que la molécule de caféine est inscrite dans mon ADN », plaisante-t-il. Dégustation après dégustation, Fabrizio s'initie aux saveurs des petits grains. « Je peux boire jusqu'à dix cafés par jour ». L'amerture, la rondeur, les différents goûts... Il assimile tout et devient une sorte de mappemonde où s'inscrirait à jamais la provenance des diverses plantes : le Brésil, l'Inde, la Colombie, le Kenya...

lié d'amitié avec Raimondo Ricci, l'un des propriétaires du bar. Intarissables et curieux, les deux hommes ont, dès lors, partagé beaucoup de conversations sur un seul et même sujet : l'incontournable café.

L'ART DE LA TORRÉFACTION ☕☕☕

Avec le temps, la passion de Fabrizio n'a fait que se renforcer. « L'arabica est un café doux aux arômes fruités, alors que le robusta est plus fort, plus amer. » Manifestement, il a acquis les bases. Il lui reste à intégrer les assemblages. « Le café, c'est comme la sauce tomate, une alchimie doit se créer entre des ingrédients simples pour provoquer des saveurs complexes ! » Après avoir tâtonné, Fabrizio élabore enfin la formule de sa potion magique. 50 % d'arabica du Brésil, 25 % de robusta indien et 25 % d'un mé-

DE LA TASSE À SES SECRETS ☕☕

Pour Fabrizio, c'est une évidence, l'espresso c'est son truc. Il veut aller plus loin et découvrir le monde du « p'tit noir ». Pas question pour le jeune homme de faire n'importe quoi. Il y a quatre ans, son ami Raimondo lui fait rencontrer Stefano Panichi, son propre fournisseur de café cru. « Dès nos premiers échanges, j'ai vu la passion dans l'œil de Fabrizio, alors j'ai essayé de partager un maximum de ce que je sais avec lui », se souvient-il aujourd'hui. Devenu

lange d'arabica de diverses provenances... gardées confidentielles. Il a aussi appris l'art de la torréfaction : « J'ai acheté une petite machine, un jouet, qui permet de brûler seulement 100 gr de café à la fois. Mais je compte investir dans la version professionnelle ». Toujours en appliquant les conseils de son *maestro*, ce Romain de 30 ans, a fini par trouver la juste température et le bon timing. « Encore une fois, c'est une question d'équilibre ». Depuis septembre 2011, Fabrizio est l'heureux propriétaire du *caffè Rinaldi*. « C'est un rêve qui s'est accompli, d'autant qu'aujourd'hui je suis capable de conseiller mes clients et de leur proposer des mélanges adaptés à leurs goûts. » Fabrizio sort un bocal rempli de grains noir ébène. Moulin électrique, machine à café. Les gestes sont précis. Les dernières gouttes d'or noir rebondissent sur la crème. « C'est mon best-seller du moment dans la boutique », lance Fabrizio, fier et fébrile à la fois. Il tend la tasse à son mentor. Première gorgée. Stefano sourit. « Petit, je crois que je n'ai plus rien à t'apprendre. » ✕

IN CARBO VERITAS

Il faut oser pousser la porte. À deux cents mètres de la Fontaine de Trévi, La Trattoria de la Stampa ressemble à une cantine familiale. Oignons qui pendent au plafond, calendriers militaires sur les murs, photos du grand-père et cuisine ouverte sur les tables. L'atmosphère kitsch fait partie du voyage. Car ici, la *pasta alla carbonara* se mérite. Augusto est le chef cuisinier. Chauve, massif, tatouages sur le bras et bouc entourant sa bouche charnue, il hésite à dévoiler sa recette. Sa sœur en rajoute une couche, crie qu'il n'est pas obligé de parler. La *mamma* assise près du comptoir sourit. Augusto nous invite à le rejoindre dans son sanctuaire. Pour le Romain, inviter un Français à pénétrer dans sa cuisine est la plus belle preuve d'amour. « Je vais vous dire, la pâte carbonara est le plat le plus simple du monde », jubile l'homme au tablier blanc.

■ Texte et photos Alvin Koualef

Il pose l'assiette sur le plan de travail. S'empare de l'oeuf, le casse. Délicatement il le fouette, comme on tapote l'eau du bain pour briser le silence. La cuisine est minuscule, le carrelage ne brille plus depuis longtemps. En deux pas, Augusto est devant la casserole géante. L'eau bout déjà. Il lève son bras, brandit l'énorme sac de spaghettis, lance une poignée de pâtes dans la cocotte. Le geste vif et précis, il pose une poêle sur la plaque d'à côté, verse de l'huile d'olive. Il glisse jusqu'à l'assiette, l'oeuf a besoin d'être agité. Le bruit de l'huile qui crépite lui donne le signal. Augusto ouvre le frigo, s'empare d'un sachet sous vide de *guanciale*. « C'est plus gras et croquant que le lardon ; en fait, c'est la joue du porc », précise-t-il, appuyant l'index sur sa mâchoire. Il jette la viande

dans la friture. La *mamma* rapplique, fière. Elle veut montrer au visiteur un gros morceau de *Guanciale* pas encore découpé, acheté la veille sur le marché. « Ici, on a que des produits frais. Ce que vous mangez, on le mange nous aussi ». Augusto sourit à sa mère. Puis s'en retourne à ses affaires. Quelques cuillerées de vin blanc jetées sur la viande, quelques gouttes de sueur sur le front essuyées avec le torchon, le fils prodigue connaît sa partition. Neuf minutes plus tard, la Pasta est prête. La voilà dans l'assiette, sur l'oeuf. Augusto ajoute un peu de poivre, précipite la viande et son jus aviné sur les pâtes dorées. « Et il faut rajouter du parmesan, pour finir. Autant que vous voulez ». Il apporte l'assiette sur l'une des quatre tables en bois de la Trattoria. Autour du cou d'Augusto, une plaque militaire frappe ses épaules. Trophée d'une ancienne vie, semble-t-il. Le chef ajoute dans un sourire. « Ah, je voulais vous dire. Une fois, dans un magazine, quelqu'un s'est trompé en détaillant une recette de mon père. Malheureusement, le journaliste a disparu dans de mystérieuses conditions ». ✕



■ FLORIANA (@FLONOT), BLOGUEUSE CULINAIRE ET AMBASSADRICE DE LA PASTA ALLA CARBONARA EN FRANCE : « CARBONARA, ÇA POURRAIT VENIR DE LA COULEUR DU POIVRE QUI RAPPELLE CELLE DU CHARBON (CARBONE). EN ITALIE, LA CARBONARA SE MANGE PAR N'IMPORTE QUEL TEMPS. JE CROIS SAVOIR POURQUOI VOUS METTEZ DE LA CRÈME FRAÎCHE DEDANS EN FRANCE. C'EST À CAUSE DE L'ŒUF. UN JOUR, UN FRANÇAIS A DÛ SE TROMPER ET SE DIRE QUE C'ÉTAIT DE LA CRÈME FRAÎCHE. QUELLE CONNERIE ! LA CARBONARA SE FAIT À L'ITALIENNE, OU PAS DU TOUT »

DE BRAQUEUR À BRASSEUR

À Rome, il est possible de déguster une bière élaborée par des prisonniers. La brasserie *Vale la Pena* (« ça en vaut la peine ») accueille depuis un an des détenus en stage de réinsertion. Objectif : apprendre à contrôler l'amertume.

■ Texte David Gauthier. Photos Marc Tevini

« C'est le même travail, sauf que maintenant je vends de la bière », plaisante Patrick. Derrière son bureau, ce grand barbu jovial a tout de l'employé parfait. Sauf qu'avant de devenir le responsable commercial rigolard de Vale la Pena en septembre 2014, il a fait ses gammes dans le commerce de haschich et de cocaïne. Evoquer son ancienne vie ne le gêne pas. Il replace ses lunettes sur son nez, avant de déployer un sourire Colgate : « J'ai pris 14 ans et 4 mois pour trafic de drogue ». Mais à la micro-brasserie, pas question de s'attarder sur la prison. « Tout le monde appartient à la même famille », confirme

Paolo Strano, le patron des lieux. Son premier contact avec des prisonniers a lieu en 2010. Physiothérapeute, il soigne des détenus à la prison Regina Coeli, située dans le quartier populaire romain de Trastevere. Pour « lutter contre la récidive, et donner une seconde chance aux gars », il crée en 2013 l'association *Semi di Liberta*.

En mars 2014, Paolo installe sa micro-brasserie dans les locaux de l'institut agricole *Sereni di Roma*, au nord-est de Rome. Un cadre calme et verdoyant. Neuf détenus, en régime de semi-liberté, sont sélectionnés pour leur comportement exemplaire dans la prison romaine Rebbibia. Ils se rendent six jours sur sept à la brasserie, pour un stage



**LES AUTRES DETENUS VOIENT ÇA
COMME UN PRIVILÈGE.**

☞ Alessandro, un des prisonniers
travaillant à la brasserie

ON LEUR DONNE UNE CHANCE DE REVENIR DANS LA SOCIÉTÉ.

Paolo Strano, responsable de la brasserie, à propos des détenus de Rebibbia

de quatre mois minimum. « On ne tient pas compte des peines », insiste-t-il.

DES PRODUITS ROMAINS

Midi. C'est l'heure du repas. Autour de la table, tout le monde arbore un tee-shirt *Semi di Liberta*. Personne n'est mis à l'écart. Entre deux bouchées de pâtes, on fait tourner les bières de la dernière cuvée. Chacun renifle, goûte et y va de son commentaire. « *Le goût a changé !* », s'exclame Patrick. « *T'es sûr ?* », répond Paolo. Ils se mettent d'accord : « *Ça, c'est la fermentation en bouteille.* » La bière en question est la « *Sentite libero* » (« *Se sentir libre* »). Paolo en est très fier. « *Elle est aromatisée avec des légumes et des herbes du coin* », précise-t-il, avant d'en énumérer les ingrédients, *salade de saison, brocolis, artichaut, estragon*. Utiliser des produits locaux est une des marques de fabrique de la maison. Mais Paolo a de grandes ambitions. Il lève son verre et déroule le fil de son projet : il rêve d'installer une filière de qualité, en autosuffisance, où l'orge et le malt seraient cultivés et raffinés à l'institut agricole. Et à terme, il veut ouvrir un bar Vale la Pena. « *Tout serait contrôlé, de la culture des céréales à la bière presson* », imagine-t-il. L'objectif semble pour l'instant utopique. La micro-brasserie a une capacité de 300 litres. Ce

qui correspond à deux emplois. « *Ce n'est pas tout à fait viable* », reconnaît Paolo. Mais la bière est un prétexte. Un but commun pour ces prisonniers qui veulent se raccrocher à la société. Pas de place pour la morosité, on ouvre une autre bouteille. Au nez, la bière blonde « *Le(g)ALE* » (1) dégage de forts parfums de mangue et d'ananas.

REAPPRENDRE À VIVRE

Maîtriser les dosages pour obtenir cette richesse d'arômes requiert une vraie technique. Daniel, responsable de la production, est l'un des rares salariés de l'association. Il encadre les prisonniers, leur apporte son savoir-faire. Et leur prête une oreille attentive. « *Il y a parfois des discussions. Les prisonniers sont totalement déphasés les premiers jours*, observe-t-il. *Ils sont confrontés à la réalité.* » Le jeune homme contribue largement à l'ambiance décontractée. Sa bonhomie apporte de la légèreté dans ce contexte de réinsertion. « *Le succès de l'initiative de Paolo est total*, considère Daniel. *Les prisonniers se sociabilisent, et leur comportement change.* » Le brasseur a « *la chair de poule* » quand il constate, jour après jour, l'évolution des détenus. « *Ce ne sont plus des détenus*, corrige-t-il. *Ici, la prison disparaît. Il n'y a plus d'étiquette, à part sur les bouteilles.* »

■ POUR LA CUVÉE "SENTITE LIBERO", VALTER LOVERIER, BRASSEUR RÉPUTÉ, EST VENU ASSISTER LES PRISONNIERS.

■ DANIEL, RESPONSABLE DE LA PRODUCTION, AJOUTE DU HOUBLON POUR L'AMERTUME.



Dehors, accoudé à la rambarde, Alessandro est calme. Il hume l'air de la campagne. Une respiration apaisante, loin de son étroite cellule. Il n'y a aucune présence policière à l'institut agricole. Il pourrait facilement descendre les escaliers, marcher jusqu'au bout du chemin, et s'évanouir dans la nature. Mais Alessandro est conscient de sa chance : seulement deux détenus ont été sélectionnés pour intégrer la brasserie. Après vingt-deux ans passé au trou, et « *huit ans et quatre mois à tirer, c'est un bref espace de liberté* », estime l'italien.

Malgré ses 50 ans, le Romain n'a jamais eu d'expérience professionnelle avant ce stage. « *Nulla* », résume-t-il en souriant. Il n'a vécu que de larcins. Il évoque son passé criminel par bribes. Des gros braquages de banques, un cumul de peine, un emprisonnement très jeune. Il préfère aujourd'hui débattre sociologie, citant Emile Durkheim et Auguste Comte, qu'il découvre en arpentant les couloirs de l'université Roma III. « *Quand le juge m'autorise à me vendre sur le campus* », tempère Alessandro. Bientôt 16 heures. Les deux hommes ont fini leur journée. Patrick quitte son poste. Il lui reste quelques heures de liberté, avant de retourner dans sa cellule. Il éteint son ordinateur et enfle sa doudoune. « *Ma famille est fière de moi* », apprécie le responsable commercial en passant les portes de la brasserie. Seul bémol : les bières de Vale la Pena ne rencontrent pas un grand succès. « *Les Italiens préfèrent la bière plate. Celle-là est trop forte en goût pour eux* », regrette Patrick. Ce qui n'altère pas son air guilleret. Il a d'autres préoccupations. Dans moins d'une heure, il sera dans les bras de sa femme. Avant de reprendre, au début de la nuit, le chemin de la prison. ✕

1 • Le terme « Ale » désigne les bières de fermentation haute.

★ ★ ★
BIRRA
VALE LA PENNA

SENTITE & LIBBERO

Saison d'Hiver

L'AUTRE ROME ANTIQUE

Dans une ville où chaque recoin cache un livre d'histoire, la guide Sophie de Salabert propose à Visó de voir autre chose que les grands « classiques » romains.

■ Textes Kevin Estrade. Photos Robin Lambert



Marre du traditionnel pèlerinage au Vatican ou de la sempiternelle pièce jetée dans la fontaine de Trévi ? Ça tombe bien, les « classiques » romains ressemblent depuis quelques années à de grands corps malades. « *Les sites touristiques ne sont pas suffisamment entretenus* », regrette la guide française Sophie de Salabert. « *À l'époque de Berlusconi, il y a eu des coupes budgétaires très importantes et ça se ressent* ». Alors, pour rafistoler tous ces colosses esquintés, ce sont les grandes entreprises ou les riches mécènes qui s'y collent.

Pour 25 millions d'euros, Diego Della Valle, le richissime patron des chaussures de luxe Tod's, s'est ainsi payé la rénovation du Colisée. Pour Sophie de Salabert, ces travaux « *ne font que parer au plus pressé* ». Alors, depuis déjà treize ans, la guide a appris à diversifier les visites qu'elle propose. Avec « *Les secrets de Rome* », elle cherche ainsi à faire découvrir la ville autrement ou plutôt « *de façon non conventionnelle* », comme l'explique son site internet. Pour Visó, Sophie de Salabert dresse son top 5 des destinations différentes et moins classiques. ✕

1 • BASILIQUE SAINT-CLÉMENT

« *Ce sont 2000 ans d'histoire répartis sur trois niveaux* ». Ses fondations datent de l'empire Romain et incluent un autel dédié au culte de la déesse Mithra. Au-dessus, une première église a été construite au IV^e siècle avant d'être en partie détruite. C'est sur ces bases que trône la basilique Saint-Clément, élevée au XI^e siècle. Bref, ce n'est pas une église, c'est un livre d'histoire.



4 • LA VILLA D'HADRIEN

La petite ville de Tivoli, à 30 kilomètres de Rome, est « *envahie* » par une villa construite par l'empereur Hadrien. Délire de souverain, cette merveille d'architecture ne ressemble pas à une villa mais bien à une ville.

2 • BASILIQUE SANTA PRASSEDE

Là-encore, c'est un édifice construit sur les ruines d'un autre. La basilique Santa Prassede voit le jour sous sa forme actuelle au VIII^e siècle sur les ruines d'un ancien autel. Ses mosaïques du IX^e en font tout le charme. Le fragment de colonne sur lequel le Christ aurait été flagellé achève d'en faire un lieu incontournable.



3 • LA VILLA FARNESINA

À ne pas confondre avec le palais Farnese où est installé le siège de l'ambassade de France. Ce palais de la Renaissance accueille aujourd'hui l'Académie des Lyncéens, la plus ancienne académie scientifique d'Europe. Dans l'une de ces salles, on peut admirer la fresque baptisée Triomphe de Galathée de Raphaël. Rien que ça.



5 • PALAIS MASSIMO ALLE TERME

C'est dans ce palais du XIX^e installé près des thermes de Dioclétien, qu'est abritée une partie du musée national Romain. Son importante collection de monnaies en tout genre en fait un endroit apprécié des numismates. L'entrée n'en est pas moins gratuite.

TURISME LA DOLCE ROMA

Plaisirs

La rédaction de Visó vous a concocté une journée parfaite dans la ville éternelle. Au programme, des étapes gourmandes parsemées de promenades insolites. En toute subjectivité.



🕒 9 HEURES

DÉGUSTER UNE "TAZZA" D'ORO

Via dei Pastini, 11

Mythique. Incontournable. Chaotique. Historique. Les qualificatifs sont nombreux pour décrire ce café installé à deux pas du Panthéon depuis 1946. Chaque jour, des centaines, voire des milliers de tasses sont vidées sur le comptoir en marbre. Pas le temps pour les *barista* d'être souriants. Ils sont concentrés. Leurs gestes sont calibrés et précis. Une tasse, une soucoupe, une cuillère. 7 gr de café moulu, pour 25 ml d'eau et 25 secondes d'extraction. Alléchant. La crème couleur « robe de moine » est onctueuse et délicate. À coup sûr, ces deux gorgées laisseront une émotion gustative aux amateurs d'arabica.



🕒 10 HEURES

SE PROMENER À L'OMBRE DES VIEILLES PIERRES

Via dei Coronari

Reliant la Piazza Navona au Ponte Sant'Angelo, ces deux spots à touristes parmi les plus photographiés du monde, la via dei Coronari offre aux promeneurs un havre de paix pittoresque et ombragé. Les glaciers et les restaurants typiques alternent avec les boutiques d'antiquaires, kitsches à souhait. On peut encore y trouver les rosaires - chapelets - qui ont donné leur nom à la rue. Au XVI^e siècle, on appelait *paternostri* les fabricants et vendeurs de chapelets. Ils se postaient là, via dei Coronari, pour alpaguer les pèlerins qui se dirigeaient vers Saint-Pierre depuis la Porta del Popolo.



🕒 11 HEURES

SE FAIRE BICHONNER CHEZ MICHEL

Via Sistina, 137

Des dorures du sol au plafond. Des bustes, des tentures luxuriantes, des bijoux. Et surtout des lustres, des miroirs et des mosaïques. Il y a tout ça chez Michel Harem, sorte de caverne d'Ali Baba rococo, installée depuis les années 70 à deux pas de la piazza di Spagna. Au fond de ce foutoir, un improbable salon de coiffure aux allures de palais des glaces. Pour un rafraîchissement derrière les oreilles, comptez 310 €. Le prix à payer pour fréquenter les mêmes lieux qu'Angelina Jolie.



🕒 12H30

GRIGNOTER CHEZ ZAZA'

Piazza di Sant'Eustachio, 49

Au royaume de la street-food, la pizza *al taglio*¹ est ce qui se fait de mieux à Rome. Pour les p'tits creux ou pour les déjeuners sur le pouce, c'est idéal. Mais souvent la qualité des produits laisse un peu à désirer. Ce qui n'est pas le cas chez Zaza' ! En dix ans d'existence, cette minuscule boutique a fait son trou au milieu des immenses bâtiments qui l'entourent. C'est bon, pas cher et bio. Les fines gueules de la rédaction de Visó vous recommandent la pizza pommes de terre-romarin ou encore la ricotta-tomates séchées. Miam. On en reprendrait bien une part.

1. pizza à la coupe vendue au poids



🕒 16 HEURES

RONRONNER AUTOUR D'UN THÉ

Via Francesco Negri, 15

Que les chats soient rois à Rome, ce n'est pas une nouveauté. Mais qu'ils aient leur propre bar, là, c'est un peu moins courant. La tendance des *Neko*¹ *cafés*, venue tout droit du Japon, prend de l'ampleur en Europe. Après Turin et Milan, Rome a aussi son lieu pour les adeptes de la ronron thérapie.

Dans le quartier du Testaccio, le Romeow Cat Bistro a ouvert ses portes en décembre 2014. Valises rétros, coussins, arbres à chats, bibliothèques... La déco est léchée et apprêtée pour les maîtres des lieux : Romeo, Maus, Nino, Frida, Lamu et Iri. Les six chats sont au milieu des clients, et gare à qui les dérange. Les caresses sont à volonté mais uniquement lorsqu'ils les réclament... Des thés aux smoothies, en passant par les pâtisseries maison, toute la carte est pensée selon la philosophie végétalienne des jeunes propriétaires.

1. chat en japonais



🕒 17H30

CULTIVER VOTRE CURIOSITÉ

De l'Île Tibérine à la piazza dei Cavalieri di Malta

Se promener c'est bien. Avec une surprise à la clé c'est mieux. Partez de la très photogénique île Tibérine et longez le fleuve vers le sud. Arrêtez-vous à *la Bocca della Verità*, une sculpture ronde encastree dans l'église de Santa Maria in Cosmedin. Prenez votre courage à deux mains et plongez votre paume droite dans la bouche du masque de marbre. Si rien ne survient, bravo : vous faites preuve d'honnêteté au quotidien. Les menteurs en ressortiraient la main tranchée. Continuez la balade en suivant le fleuve pour rejoindre la piazza dei Cavalieri di Malta. Attention, ça monte. En face de l'ambassade d'Égypte se trouve un jardin d'orangers interdit au public... Mais approchez-vous du grand portail. Pour une fois, penchez-vous, osez enfreindre l'interdit et regardez par le trou de la serrure. Vous découvrirez une vue imprenable sur la basilique Saint-Pierre.



🕒 19H30

S'ATTABLER CHEZ LA MAMMA

Via del Gelsomino, 68

Situé à quelques rues de la place Saint-Pierre, ce petit restaurant est peu fréquenté par les touristes. De l'authenticité et de la simplicité, c'est tout ce que vous trouverez en poussant la porte de l'établissement. Des pâtes faites maison, des produits de saison, les recettes proposées par le chef sont 100 % romaines.



🕒 22 HEURES

POUSSER LE VICE CHEZ GIOLITTI

Via Uffici del Vicario, 40

Finir la soirée par une petite gourmandise, c'est quand même l'idéal avant d'aller au lit. Après avoir testé un grand nombre de glaciers artisanaux, la rédaction est unanime. Les meilleures glaces se trouvent chez Giolitti, une boutique qui est installée au cœur de la ville depuis 1900. Plus d'une quarantaine de parfums, des crémeux très lactés aux sorbets très fruités. Un, deux, trois, quatre goûts : à vous de voir, mais dans ce cas, les yeux ne sont jamais plus gros que le ventre.

LES SAVOIRS INUTILES

Il y a mille anecdotes que l'on ne connaît pas sur l'Italie. La rédaction de Visò vous garantit que ces minuscules détails de l'Histoire vous permettront de briller dans les dîners mondains et de séduire en soirée. C'est inutile, donc indispensable.

■ Kévin Estrade, Élise Henry, Alvin Koualef & Colin Pradier.

À DADA SUR MON BIDET

Quand une simple comptine prend tout son sens lors d'un séjour en Italie. Si l'on demande aux Italiens un adjectif qui définit les Français, ils répondent "sales". Et il semble que le bidet soit la cause de cette réputation. Cette créature hybride de la salle de bain n'attend qu'une chose : que tu la chevauches. " Mais, on m'a toujours dit que c'était pour se laver les pieds !" Sache qu'on t'a menti sur son utilisation première. Quand même, sa forme n'est pas sans rappeler celle de son cousin le trône... Tu ne vois toujours pas où je veux en venir ? Tu viens de faire la grosse commission... Là, tu commences à comprendre. Pour vivre à l'italienne, ton pantalon tu ne remonteras pas. Mais cul-



nu le bidet tu enfourcheras. Le robinet tu ouvriras. Attention, la première fois des nouvelles sensations tu éprouveras. De fesses ou de face au jet d'eau tu t'installeras. Et ton intimité tu laveras. C'est aussi ça, la Dolce Vita !



TREVI EST TRÈS RICHE

C'est écrit dans tous les guides de voyages. Une petite pièce jetée de dos, main droite, dans les eaux de la fontaine de Trévi et le lanceur est assuré de revenir à Rome. La légende est tenace et les touristes s'y plient religieusement. Chaque jour, la ville récolte un pactole de plus de 3 000 euros, qu'elle reverse ensuite à des œuvres caritatives. Cette ouvrage baroque construit en 1732 par Nicola Salvi, est aujourd'hui en cours de restauration par la maison de luxe Fendi. Alors en attendant, les touristes peuvent toujours jeter leur menue monnaie dans la petite mare encore accessible. Avec le doux espoir d'un jour refouler la piazza di Trevi.



ROCK'N ROLL SUICIDE

2 mars 1994. Premières lueurs du jour. L'hôtel Excelsior, établissement de luxe situé dans le quartier des Ambassades, s'éveille doucement. Derrière la porte de la suite 541, l'histoire du rock vacille. Mille dollars dans la main droite, une seringue souillée, une boîte de somnifères et une lettre d'adieu. Kurt Cobain, leader de Nirvana, est retrouvé par sa femme Courtney Love, gisant au pied du lit. Arrivé à Rome la veille pour soigner de récurrents maux de gorge, le chanteur est dans un profond coma. La presse parle à l'époque d'un « accident ». Une tentative de masquer les projets macabres du musicien de 27 ans. Remis sur pied, l'apôtre du grunge est rapatrié à Seattle quelques jours plus tard. L'épisode romain n'était qu'un prélude. Il est découvert dans sa maison par un électricien un mois plus tard, le 8 avril, la tête en sang, un fusil à pompe posé dans la main gauche.



ROI DES ÉCHECS

Fabio Caruana est un fou. De préparation, d'ambition, de méthode. Né en 1992, l'italo-américain enchaîne les performances historiques. Aujourd'hui deuxième du classement mondial (derrière le Norvégien Magnus Carlsen), l'Italien fluet aux allures de geek a un peu plus éclaté à la face du monde en septembre 2014 lors d'un tournoi dans le Missouri. Il a surclassé les plus grands maîtres mondiaux en enchaînant sept victoires et trois matches nul. En plus de réaliser des coups transcendants. À 22 ans, il devrait bientôt faire cavalier seul sur l'échiquier mondial.



TÊTE À TÊTE

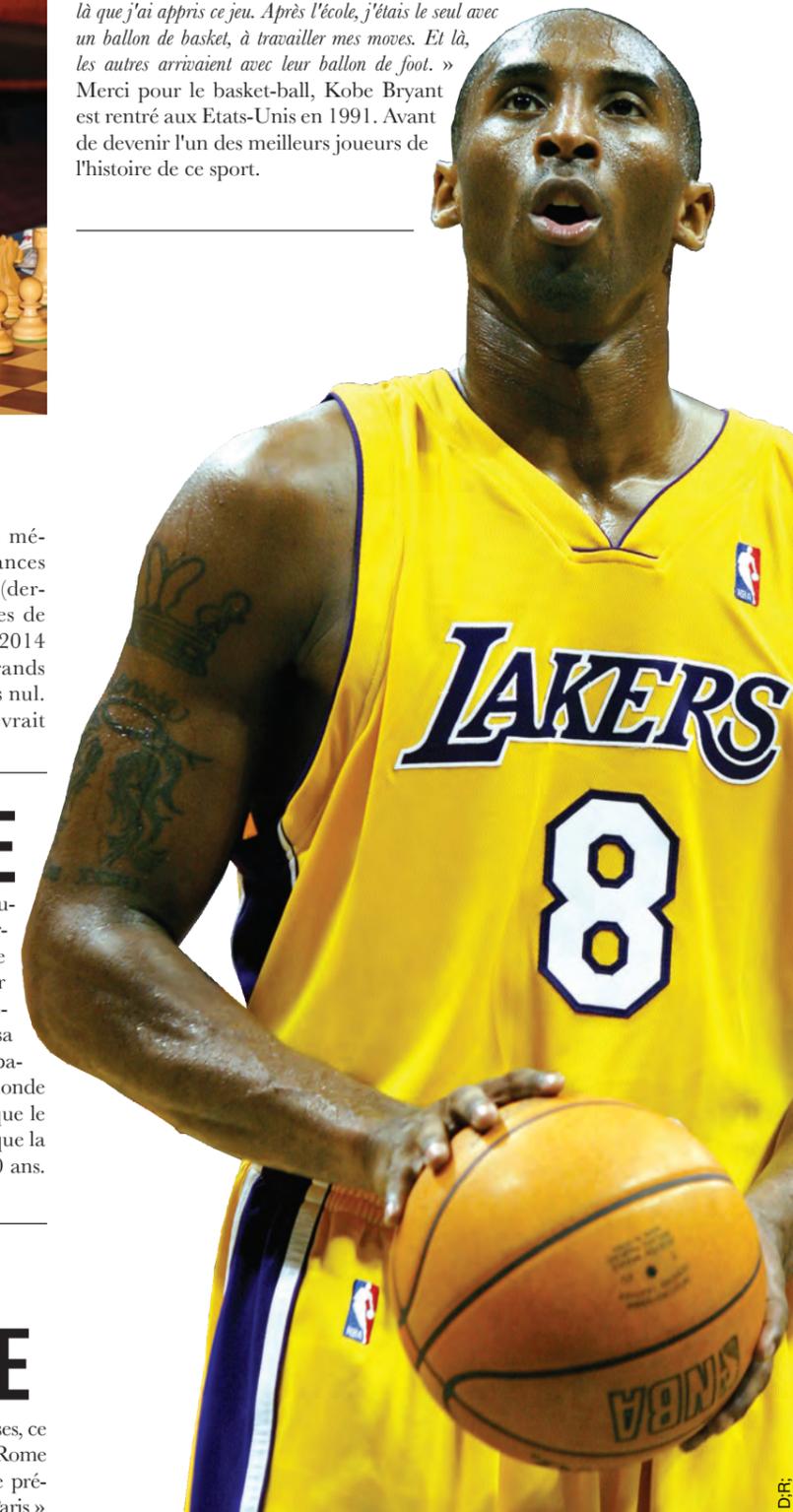
Sergio Canavare pourrait être le nouveau Dr Frankenstein. Le chirurgien italien clame être capable de greffer une tête sur un corps étranger dès 2016. Et il vient de trouver un volontaire russe de 30 ans pour donner sa tête à la science. Reste à trouver un patient en état de mort cérébrale. Le monde scientifique hurle à de « la mauvaise science-fiction ». Il est vrai que le procédé, à l'aide d'une glue spéciale, laisse songeur. D'autant plus que la dernière expérience de ce type s'est déroulée sur un singe, il y a 40 ans. L'animal est mort quelques jours après l'opération.

SEULE PARIS EST DIGNE DE ROME

Si votre village est jumelé avec des dizaines d'obscures villes écossaises, ce n'est pas le cas de Rome. En 1956, Paris décide de n'avoir que Rome pour jumelle. Et inversement. L'explication est aussi simple que pré-tentiveuse : « Seule Paris est digne de Rome, seule Rome est digne de Paris »

LE "BLACK MAMBA" EST RITAL

La star NBA des Los Angeles Lakers a un faible pour l'Italie. Il y a grandi, parle italien parfaitement et supporte le club de football du Milan AC. Il a six ans lorsqu'il débarque à Rieti, au centre de l'Italie. Pendant sept ans, il suit son père Joe Bryant, basketteur, aux quatre coins de la botte. Dans un entretien où il revient sur ses jeunes années, le « black mamba » avoue : « Mon rêve de jouer en NBA est né en Italie. C'est là que j'ai appris ce jeu. Après l'école, j'étais le seul avec un ballon de basket, à travailler mes moves. Et là, les autres arrivaient avec leur ballon de foot. » Merci pour le basket-ball, Kobe Bryant est rentré aux États-Unis en 1991. Avant de devenir l'un des meilleurs joueurs de l'histoire de ce sport.



LE QUARTIER DU TESTACCIO, DANS LE SUD DE ROME, EST PARSEMÉ DE BÂTIMENTS RECONVERTIS – COMME L'EX-ABATTOIR DEVENU MUSÉE – OU DÉSAFFECTÉS. ABANDONNÉS AUX GRAFFEURS, CES LIEUX EMBRASSENT UNE NOUVELLE VIE ARTISTIQUE. PARMI EUX, L'ANCIENNE CASERNE AÉRONAUTIQUE, RECOUVERTE D'UNE ŒUVRE GIGANTESQUE DU BOLOGNAIS BLU. LE GRAFFITI REPRÉSENTE DES DIZAINES DE VISAGES HURLANT CONTRE LA CRISE.

